VOYAGES TRÈS EXTRAORDINAIRES

DE

SATURNIN FARANDOUL.

SON EXC. M. LE GOUVERNEUR DU POLE NORD.

A ROBIDA.

A. THOM & CO. LD. DUBLIN.

VOYAGES TRÈS EXTRAORDINAIRES

DE

SATURNIN FARANDOUL

SON EXCELLENCE M. LE GOUVERNEUR

DU

POLE NORD

744-82—IMPRIMERIE D. BARDIN ET C°, A SAINT-GERMAIN.

VOYAGES TRÈS EXTRAORDINAIRES DE SATURNIN FARANDOUL

SON EXCELLENCE M. LE GOUVERNEUR

DU

POLE NORD

TEXTE ET DESSINS

PAR

A. ROBIDA

PARIS

LIBRAIRIE ILLUSTRÉE
7, RUE DU CROISSANT.

LIBRAIRIE M. DREYFOUS
FAUBOURG MONTMARTRE, 13.

CINQUIÈME PARTIE

EUROPE

S. E. LE GOUVERNEUR DU POLE NORD

I

Mystères parisiens. — Le Nabab de l'Opéra. Les malheurs d'une troupe de millionnaires. Comment le père nourricier de Farandoul, après trente années d'une existence vertueuse, se trouva lancé dans le tourbillon des plaisirs mondains. Farandoul sauveteur.

On doit se rappeler qu'en octobre 18.., l'attention de Paris se trouva fortement occupée, à différents

Une représentation agitée à l'Opéra.

titres, il est vrai, par deux événements, l'un purement scientifique, et l'autre tout à fait mondain.

Le premier événement était l'annonce de l'envoi au pôle Nord d'une grandissime expédition allemande partant avec des projets mystérieux auxquels la politique n'était pas étrangère.

Quant à la seconde des préoccupations parisiennes, elle avait trait à la présence assidue à l'Opéra, dans une loge de face, d'un noble étranger, toujours accompagné de quatre marins bronzés au soleil des tropiques. Dès le premier soir, ce noble étranger avait attiré tous les regards de la salle et subjugué toutes les lorgnettes; au grand scandale des chanteurs on avait tourné le dos à la scène et délaissé la musique pour ne plus s'occuper que de lui! Les spectatrices, penchées hors de leurs loges, ne perdaient pas un de ses mouvements et suivaient tous ses clignements d'yeux, haletantes et oppressées, à un tel point que plusieurs maris se fâchèrent et qu'un procès en séparation data de cette soirée mémorable.

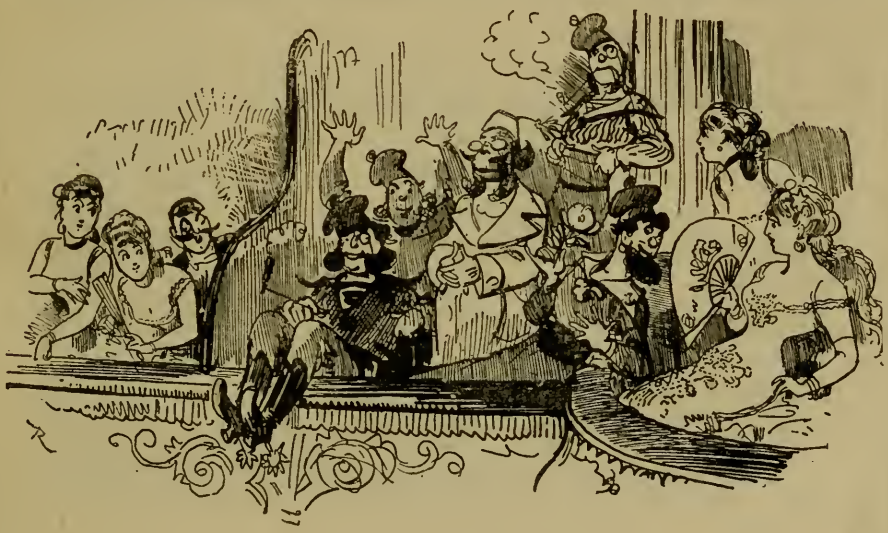
Le fameux Persan de l'ancien Opéra avait trouvé un successeur! Un profond mystère planait sur l'étranger; personne ne connaissait son nom ni sa position sociale, on savait seulement que les marins, ses amis, arrivaient de l'Inde criblés de millions.

Bientôt tout Paris, surexcité par le mystère, ne parla plus que du noble étranger; dès qu'il paraissait dans sa loge, suivi de ses quatre amis, un frémissement courait dans la salle et sur la scène. Une des gloires de l'Opéra, le baryton ***, rentré depuis peu sur le théâtre de ses triomphes, se retournant au bruit de son entrée fit dans *Don Juan* un couac épouvantable; le malheureux artiste n'acheva pas la représentation, il rentra dans sa loge pour se suicider et commença les funestes préparatifs. En vain on se traînait à ses pieds, tout ce que l'on put obtenir de lui, ce fut une promesse de ne pas recourir à une mort violente. Il quitta l'Opéra, rentra chez lui et s'enferma pendant trois jours. Une épaisse fumée sortant jour et nuit par toutes les cheminées de son hôtel intrigua tout le monde; c'était le célèbre artiste qui brûlait impitoyablement tous ses papiers, billets doux, souvenirs, portraits, mèches de cheveux. Le quatrième jour au matin tout était consumé, le grand artiste renonçant au monde, distribua tous ses biens aux pauvres et s'enferma dans un cloître.

Ce ne fut pas le seul accident causé à l'Opéra par la présence troublante de ce mystérieux personnage. Un soir, pendant la représentation de *Yedda*, grand ballet japonais que les marins apprécièrent beaucoup, le corps de

ballet tout entier parut plus troublé que de coutume. Une distribution générale de bracelets enjolivés de pierres précieuses avait été faite pendant le premier entr'acte et cet acte de munificence anonyme avait été attribué à l'étranger.

Jamais ballet ne fut danse par des artistes plus légères, ce ne fut même plus un ballet, ce fut un tourbillonnement ; à la fin, au pas des éventails dans le palais, les coryphées et les premiers sujets, trop lancés, passèrent par-dessus la rampe et vinrent tomber dans l'orchestre ! Il y eut un moment d'anxiété terrible. Toute la salle frémissante s'était levée, les gommeux des fauteuils d'orchestre, franchissant les barrières, s'étaient élancés au secours



La loge infernale à l'Opéra.

des danseuses en péril. Par un bonheur inouï on n'eut aucun accident grave à regretter, quelques premiers violons et quelques petites flûtes, fortement contusionnés, furent transportés évanouis dans les pharmacies, mais les ballerines étaient intactes, à peine ornées çà et là de quelques bleus légers et intéressants.

Quant à l'étranger et aux marins, ils se tordaient littéralement sur le velours de leur loge. Il serait temps de faire ici le portrait de ce mystérieux mélomane que nos lecteurs ont peut-être déjà reconnu ; sa photographie parue jadis à toutes les vitrines parisiennes et son portrait publié par tous les journaux illustrés sont d'ailleurs dans toutes les mémoires.

Cet étranger, grand et fortement charpenté, n'était plus jeune ; sa coiffure était un échantillon de l'art du fabricant de postiches et pour réparer des ans l'irréparable outrage, sa barbe devait absorber chaque jour le contenu d'un flacon de teinture rajeunissante. Sur son nez très épaté chevauchait une paire de besicles d'or. Son costume était invariablement le même, aussi bien dans l'intimité, sur le boulevard, au café anglais, qu'à l'Opéra. L'étranger était constamment vêtu d'un ulster bleu tombant jusqu'aux pieds, coiffé d'un fez écarlate et ganté d'une façon irréprochable.

Quel était ce grand seigneur exotique ?

Les journaux de high life en étaient réduits aux conjectures. Leurs reporters aux abois ne savaient quels moyens imaginer pour franchir le mur de sa vie privée. Les gens de l'hôtel habité par l'inconnu ne savaient rien, rien ! on aurait pu les mettre à la torture sans tirer d'eux aucun renseignement. Un seul reporter réussit à s'introduire dans l'hôtel ; il eut avec l'étrange personnage une longue entrevue sans plus de résultat, car sans lui laisser prononcer une parole et sans dire un seul mot lui-même, l'inconnu saisit un panier de champagne, mit une bouteille devant le reporter, en décoiffa une et la savoura longuement. Après la première bouteille, comme le reporter voulait placer un mot, l'inconnu fit encore sauter deux bouchons et force fut au journaliste d'ingurgiter à son exemple le généreux liquide.

Quand le reporter revint à lui, il était couché dans un landau découvert entre les quatre marins et l'inconnu ; on le déposa tout ahuri dans un coin de la fameuse loge à l'Opéra. Autant l'inconnu paraissait silencieux et mélancolique, autant les quatre matelots se montraient bruyants ; ce soir-là particulièrement ils eurent beaucoup de peine à s'empêcher d'accompagner les chanteurs dans les grands airs.

Le reporter revint au journal le surlendemain avec un seul renseignement : un des marins s'appelait Tournesol.

Le noble étranger et les marins ses amis jetaient l'or par toutes les fenêtres, même par celles des boudoirs ; car il faut l'avouer, ils fréquentaient aussi assidûment que l'Opéra, les coulisses des petits théâtres, Mabille et les cabinets particuliers.

Depuis longtemps, le noble étranger avait ses entrées au foyer de la danse de l'Opéra, il fallait le voir, toujours grave et mélancolique, passer des heures au milieu d'un triple cercle de charmantes petites femmes aux jupons ébouriffés, au mollet tendu et aux lèvres pleines de sourires.

Dans les clubs inquiets on ne se dissimulait pas le danger, tout l'Opéra

semblait conquis. Les mères et les tantes des danseuses elles-mêmes rêvaient du noble étranger.

Le matin à cheval au bois, l'après-midi en landau découvert avec ses amis, sur le boulevard, le soir au Cirque, aux Français, à Mabille ou à l'Opéra, le magnifique inconnu était partout. A Trouville, quelques mois auparavant, il avait été le roi de la plage; venu en joyeuse compagnie, il avait révolutionné son hôtel par ses fantaisies et bouleversé l'élégante population de cette charmante plage par son faste asiatique.

Ses domestiques apportaient sur le sable des tapis et des coussins, des narghilés et des pipes, des bouteilles de liqueurs et des lorgnettes; à midi, l'étranger paraissait, suivi de ses inséparables marins. Tous les cinq, accom-

Menues distractions dans les grands restaurants.

pagnés souvent de gracieuses personnes, s'installaient sur leurs coussins au milieu des cabines et des chaises et passaient l'après-midi le plus tranquillement du monde, abrités du soleil par des serviteurs dociles, savourant dans des coupes d'or des liqueurs choisies ou se perdant, la lorgnette en main, dans la contemplation des baigneuses.

A Paris, plusieurs célébrités du demi-monde qui passaient pour avoir été honorées de ses faveurs, se virent littéralement assiégées par les reporters. On espérait de ce côté acquérir quelques notions sur la brillante et mystérieuse personnalité, sujet de tant de préoccupations. Il faut croire que le noble

étranger s'était toujours montré très peu communicatif, car ces dames ne savaient de sa vie rien de plus que le reste des mortels; toujours silencieux, jamais personne ne l'avait vu se mêler à une conversation autrement que par des grognements diversement modulés suivant son humeur.

Mystère ! mystère !

L'autre événement, l'expédition polaire, préoccupait la grande ville moins certainement que le noble étranger de l'Opéra. C'était seulement par contrecoup que l'attention de Paris avait été appelée sur ce sujet; des communications d'institut à institut avaient mis cette question à l'ordre du jour des sociétés savantes et des journaux scientifiques, et des polémiques s'étaient engagées avec les feuilles d'outre-Rhin.

La cause déterminante de l'expédition allemande au pôle nord était la découverte faite dans les eaux de la Nouvelle-Zemble par le navire *la Dorothée*, de Hambourg, d'une tribu de phoques parlant latin. Il n'y avait pas à nier cette étrange découverte, deux membres de la tribu, deux jeunes phoques, avaient été ramenés par *la Dorothée*, et présentés avec solennité au congrès scientifique de Berlin, réuni en session extraordinaire.

Les savants les plus incrédules avaient été forcés de se rendre à l'évidence, les phoques, bien différents des phoques vulgaires qui disent papa et maman, prononçaient distinctement *pater* et *mater !*

Les plus savants professeurs des universités de Dresde, d'Iéna, d'Heidelberg, de Munich, etc., furent appelés au congrès pour prendre part à la nomination d'une grande commission scientifique chargée de l'examen approfondi sous toutes ses faces de la question des phoques latins.

La commission se mit à l'œuvre sans désemparer dans le local de l'Académie, spécialement aménagé pour la circonstance et pourvu de grands dortoirs pour les séances de nuit. Cette innovation permit aux membres de la commission de travailler presque sans interruption jour et nuit. On discutait, on mangeait, on étudiait, on répondait, on dormait et l'on se réveillait pour recommencer. Ce fut en réalité une unique séance, une séance de quatre mois remplie par des travaux herculéens, au bout de laquelle la commission scientifique publia six volumes de rapports enrichis de cartes, plans et figures, et deux volumes de conclusions pouvant se résumer ainsi :

1° *Les phoques parlent latin.*

2° *Ils doivent l'avoir appris.*

3° Cela semble prouver l'existence, dans les parages du pôle, d'une nation provenant de quelque ancienne colonie romaine, séparée depuis des

siècles du monde et survivant seule à l'antique métropole dont elle a gardé la langue.

4° Il appartient au peuple allemand, successeur du Peuple-Roi, de retrouver cette colonie.

L'Allemagne savante, profondément émue par ces conclusions, se couvrit aussitôt de listes de souscription pour l'envoi d'une expédition nationale au pôle nord. L'argent afflua dans les caisses de la commission scientifique; en moins de quelques mois, l'expédition se trouva parfaitement orga-

Ils fréquentaient Mabille.

nisée, pourvue de vivres frais et salés, de charbon délicieux, d'instruments splendides et de savants éminents.

Il n'y avait plus qu'à partir à la recherche de la colonie latine. En même temps que le navire de l'expédition allemande quittait le port de Hambourg, emportant tous les vœux de l'Allemagne savante, un navire anglais partait de Douvres chargé par la jalouse Albion d'une mission analogue.

A la fin d'octobre, on apprit à Londres et à Berlin l'arrivée des deux expéditions dans les banquises du cercle polaire.

Revenons à Paris et dévoilons, en quelques lignes, le mystère qui couvre encore, pour la plupart de nos contemporains, la personnalité du noble étranger de l'Opéra. Ce nabab inconnu, ce magnifique seigneur couvert du

voile de l'anonyme, n'était autre que le père nourricier de Farandoul, le singe de l'île Pomotou que notre héros avait placé comme pensionnaire externe au jardin des Plantes, lorsqu'il revint d'Océanie après sa tentative d'organisation d'une nation bimane et quadrumane en Australie.

Ainsi donc le vieux singe, parvenu à la fin de sa carrière, après toute une existence d'honorabilité et de calme bourgeois, s'était lancé à corps perdu dans le tourbillon des plaisirs parisiens. Les philosophes l'ont déjà remarqué, lorsqu'un quinquagénaire se dérange, il franchit bien vite toutes les limites et dépasse de cent coudées dans ses fredaines les folies des adolescents les plus orageux !

Cependant, disons-le tout de suite, le brave singe a plutôt été lancé dans la haute vie qu'il ne s'y est jeté de lui-même. Il a été détourné de ses devoirs sociaux et de ses modestes habitudes par quatre de nos anciens amis, par quatre des marins de Farandoul venus à Paris pour manger leur part des soixante millions de l'éléphant blanc du roi de Siam.

Ces millions qui leur avaient coûté tant de fatigues et pour lesquels ils avaient failli subir tant et de si horribles supplices, décollations par le sabre, découpage en quatre-vingt-dix-huit mille copeaux, graisse bouillante, pal grave ou simple, etc., etc., les marins s'étaient mis à les dépenser sans compter.

En arrivant à Paris, Tournesol leur chef, se souvenant des bons rapports établis autrefois en Australie avec le père nourricier de Farandoul, avait couru au Jardin des Plantes pour embrasser le vieux singe. Il l'avait trouvé en bonne santé, content de son sort et si bien considéré par l'administration, qu'on le chargeait volontiers de servir de mentor aux jeunes singes les jours de sortie.

Comment ce singe candide s'était-il laissé entraîner par les marins hors du sentier étroit de la vertu ? Comment avait-il faibli? Nous l'ignorons encore.

Toujours est-il que sorti le lendemain de la visite de Tournesol avec les jeunes singes ordinairement confiés à sa garde, le père nourricier de Farandoul n'était pas rentré à quatre heures, comme les autres jours, ni à cinq, ni à six, ni à huit, ni même à dix.

A minuit le personnel du Jardin des Plantes, au comble de l'inquiétude, avait vu arriver devant ses portes deux omnibus escortés par des municipaux à cheval. C'était les jeunes singes que l'on ramenait. On les avait trouvés aux Folies-Bergères où ils causaient un scandale énorme, et on les ramenait avinés, exténués et honteux.

LE MYSTÉRIEUX NABAB SUR LA PLAGE DE TROUVILLE.

Quant au père nourricier de Farandoul, il avait disparu et personne au Jardin des Plantes ne devait jamais le revoir.

Emmené par Tournesol dans l'hôtel où les marins étaient descendus, habillé de somptueux vêtements par leur munificence, il avait commencé à étonner Paris et les stations balnéaires de la côte normande par ses grandes manières et ses allures mystérieuses.

Où Farandoul était-il, pendant que son père nourricier se livrait à ces débordements?

Suite des fredaines à Trouville.

Notre héros était loin de Paris à cette époque. En revenant de Siam, après l'heureuse issue de l'affaire des soixante millions de l'éléphant blanc, il s'était arrêté à Constantinople sur les instances de Sa Hautesse le sultan, pour s'occuper d'un grand projet de reconstitution de l'Empire ottoman.

Pendant que ses amis s'éparpillaient à droite et à gauche pour jouir de leurs millions, notre héros, sous le nom de Farandoul-Pacha, étonnait les puissances européennes par la hauteur de ses vues sur la question d'Orient. Dans un congrès spontanément réuni à Constantinople, les représentants de la vieille diplomatie débattaient avec Farandoul-Pacha les conditions d'un règlement définitif de cette sempiternelle question.

La Russie avait, on s'en souvient, racheté, au prix d'énormes sacrifices, la

plus grande partie des obligations turques, et ne parlait de rien moins que de forcer la Turquie à déposer son bilan. Son plan avait été bien vite percé à jour; il consistait à obtenir d'abord, par les voies judiciaires, la saisie de la Sublime Porte et à faire remettre les clefs des Dardanelles au syndic de la faillite; puis, ce qui intéressait beaucoup les boyards porteurs d'obligations, à partager les pensionnaires des harems de la couronne, saisies comme objets mobiliers, au prorata des obligations.

L'Angleterre avait d'autres prétentions au sujet des fameuses clefs des Dardanelles, et l'accord semblait assez difficile. Mais Farandoul-Pacha était là, discutant pied à pied et combattant victorieusement le vorace ours du nord ainsi que l'insatiable léopard britannique.

De beaux jours allaient luire enfin pour la pauvre Turquie, l'Europe continentale respirait, le 5 0/0 turc était monté à 99,95, lorsque tout à coup ces espérances s'évanouirent; un motif inconnu mais puissant avait porté Farandoul-Pacha à donner soudainement sa démission et à quitter Constantinople pour une destination inconnue!

Les mauvaises nouvelles étaient arrivées. Coup sur coup, Farandoul venait d'apprendre la scandaleuse existence menée à Paris par son père nourricier et toute une série de malheurs, accidents ou désagréments, arrivés à ses amis dans l'exercice de leur nouvelle profession de millionnaires.

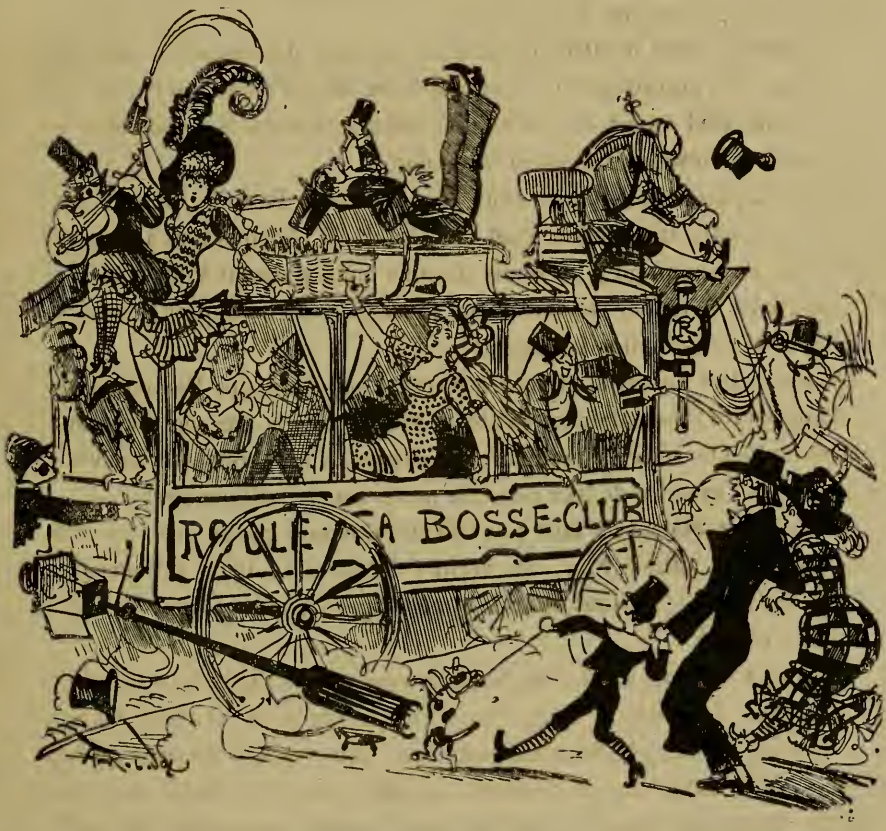
Ces hommes étaient-ils faits pour l'existence sans poésie que nous traînons dans nos villes? Non, en vérité! Même avec leurs millions, ils s'étaient sentis dépaysés tout de suite et gênés par les mille lisières de notre civilisation étroite.

Le matelot Kirkson, parti pour Londres avec trois millions dans sa poche, s'était, comme Tournesol à Paris, lancé dans la haute vie; il avait, dès son arrivée, fondé un club, le Rouletabosse Club, club original qui ne possédait aucun palais ni même aucun domicile, puisqu'il avait été établi avec sept membres fondateurs d'abord, dans un grand omnibus soigneusement aménagé, qui roulait jour et nuit sur le pavé de Londres.

Kirkson, habitué à la vie nomade, ne pouvait plus se résigner à pénétrer dans aucune maison, les grands restaurants mis à part; son idée avait eu du succès; en peu de jours, le Rouletabosse-Club avait compté quatre omnibus et trente membres. On marchait toujours; toutes les trois ou quatre heures on s'arrêtait, autant que possible, dans un restaurant aristocratique, et l'on prenait un repas quelconque, déjeuner, dîner ou souper. En quittant le restaurant, on munissait les voitures d'une raisonnable quantité de bouteilles

de Champagne, liqueur affectionnée par Kirkson, et l'on égayait l'intervalle des repas par des libations répétées.

Bien entendu, les quatre omnibus du Rouletabosse-Club eurent bien des fois maille à partir avec les policemen; mais comment se fâcher avec de pareils gaillards?



Une séance du Rouletabosse-club.

— Éteignez! disait Kirkson, et, selon son expression, on éteignait le policeman et ses réclamations dans des flots de Champagne.

Un beau jour Kirkson se fatigua de cette existence; trouvant le Rouletabosse-Club fastidieux, il grisa abominablement ses collègues et les abandonna sur la voie publique. Il lui était venu une autre idée, l'amélioration de la race chevaline, œuvre éminemment nationale, le réclamait, lui et ce qui restait de ses trois millions.

En conséquence, Kirkson acheta en gros une trentaine de chevaux et loua un nombre considérable de jockeys et de palefreniers. Pendant quinze jours, sous prétexte de les entraîner, il parcourut avec tout son escadron les campagnes entre Londres et Windsor, galopant dans les plaines, escaladant les hauteurs, franchissant les haies, les murs, les arbres et tout ce qui pouvait à peu près se franchir, en laissant par-ci par-là un cheval couronné et un jockey éclopé.

Après quinze jours de cet exercice, Kirkson jugea son écurie suffisamment entraînée et donna le signal du retour à Londres. On était à la veille du Derby. Kirkson, détestant les courses plates, voulait montrer à ses compatriotes à quel degré d'intérêt peuvent arriver les courses à obstacles bien menées. Il conduisit donc son escadron au Strand et lança soudain toute sa troupe à travers les rangs pressés des voitures et des omnibus.

Franchir les omnibus, sauter par-dessus les cabs en décrochant le cocher, entrer dans un magasin par une vitrine et sortir par une autre, voilà ce que Kirkson entendait par courses d'obstacles. Lui-même tout le premier donnait l'exemple. Kirkson avait fixé pour but d'arrivée les grilles de l'église Saint-Paul; il arriva bon premier suivi à quelques minutes de distance par cinq seulement de ses chevaux. Les autres étaient restés en route, avec différentes choses de plus ou moins cassées.

Kirkson, joyeux, allait conduire ses hommes dans un public-house pour les abreuver de liqueurs spiritueuses, lorsqu'il fut tout étonné de se voir mettre la main au collet par des policemen haletants. Il y avait des dégâts. Kirkson, avec un air de grandeur offensée, déclara qu'il avait bien l'intention de les payer. Sur ce mot, les policemen s'inclinèrent.

Hélas! l'amélioration de la race chevaline coûta cher à Kirkson; le reste des trois millions ne suffit pas à payer les indemnités réclamées pour cette seule course, et Kirkson, déclaré insolvable, fut écroué à la prison pour dettes!

Il n'était pas seul dans le malheur. Notre ami Escoubico, Espagnol d'origine, avait aussi récolté sa part de désagréments pour des causes de sport également. Il n'était pas question, bien entendu, avec Escoubico, d'améliorer la race chevaline, les courses préférées par lui étant les courses de taureaux. Sevré de ce genre de plaisir depuis qu'il avait quitté l'Espagne, il s'était empressé, aussitôt millionnaire, de regagner sa patrie pour se rattraper.

A peine débarqué, il avait couru à Grenade, sa ville natale, avec l'inten-

tion de louer les arènes de cette ville à tout prix, au poids de l'or s'il le fallait. Il les avait eues à meilleur marché ; des taureaux nombreux et féroces furent achetés et amenés à grands frais dans Grenade, les toréadors les plus renommés furent engagés avec leurs quadrillas par des agents dramatiques à qui le fastueux Escoubico avait donné pour toute consigne : les meilleurs, au poids de l'or s'il le faut.

Montée ainsi en taureaux et en toreros, la plaza de Toros de Grenade

Éteignez le policeman.

commença une longue série de combats magnifiques, mais presque à huis clos. Escoubico voulait des combats pour lui tout seul et pour les dames ; trônant dans la grande loge autrefois réservée aux autorités, il contemplait avec bonheur les prouesses de ses toréadors et laissait dans les entr'actes ses regards errer sur les gradins couverts de charmantes señoras et señoritas.

Escoubico était heureux. Un jour, par malheur, ces plaisirs purs furent troublés par un orage. Escoubico se brouilla avec le célèbre torero Cucharès, prima spada d'Andalusia ! Qu'était-il arrivé ? Un bouquet, envoyé par une Grenadine aux yeux profonds à l'adresse de Cucharès, fut, dit-on, saisi au vol par Escoubico qui eut la fatuité de se l'attribuer.

Les toréadors, furieux de l'outrage fait à leur chef, se mirent en grève dès le lendemain. Escoubico, pour toute réponse, déclara que dorénavant il se passerait d'eux et combattrait les taureaux lui-même. C'en était trop. Tous les toréadors d'Espagne se déclarèrent atteints dans leur honneur et jurèrent de se venger. Escoubico, assiégé dans sa plaza de taureaux particulière, faillit être transpercé par les nombreuses navajas de Tolède réunies contre lui ; il fallut fuir, à regret bien entendu, mais il le fallut !

Poursuivi à la clarté des étoiles, Escoubico trouva enfin un refuge. Ses persécuteurs, la navaja au poing, eurent beau fouiller toute la ville et tout l'Alhambra, ils ne purent découvrir sa retraite.

Escoubico était caché au musée de Grenade, dans l'armure de Boabdil, le dernier roi maure.

Grâce à la connivence de la fille du gardien qui, touchée de son sort, lui portait de la nourriture dans son armure, il put échapper à toutes les recherches. Mais il lui était impossible de quitter cet incommode asile, les toréadors veillaient, il fallait bon gré mal gré l'habiter pour un laps de temps indéterminé.

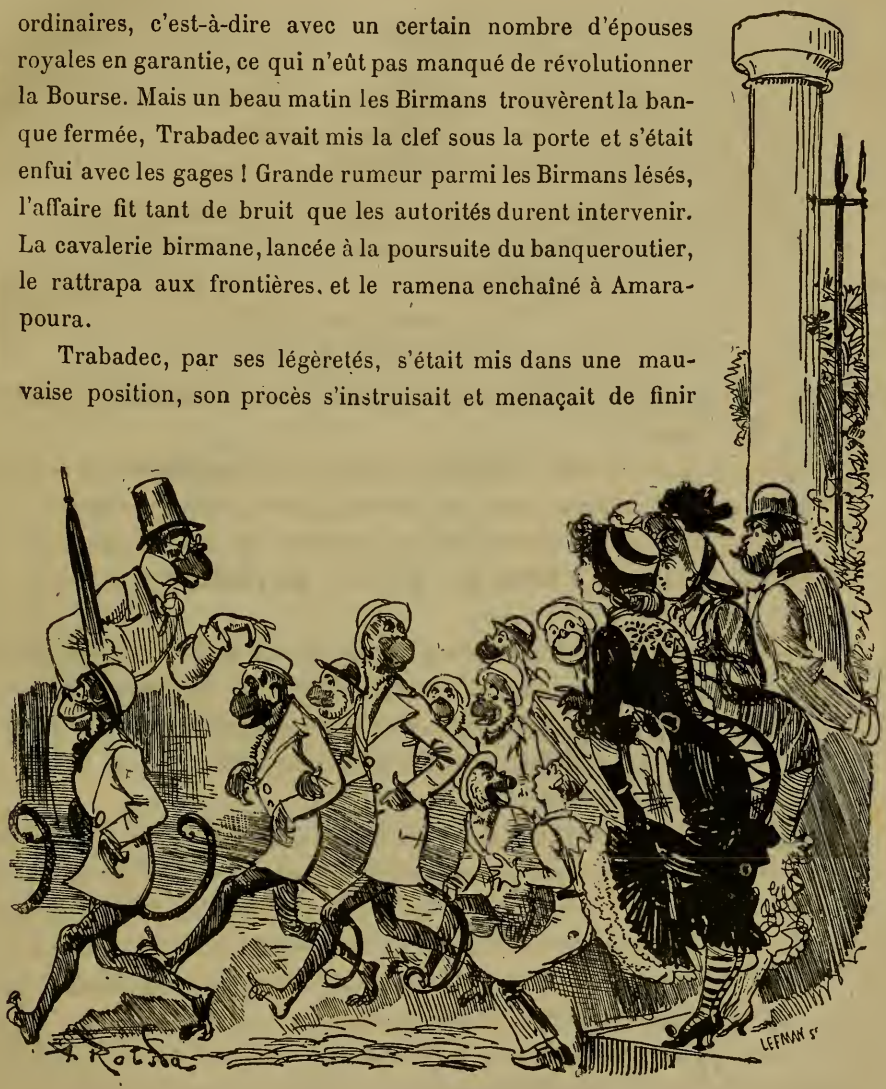
Le matelot breton Trabadec est le seul de nos amis qui ne soit pas en Europe. Il a voulu rester sur la terre d'Asie, non pour y vivre en nabab au sein de la mollesse et dans le plus doux far niente, mais bien pour y poursuivre un but secret ; dès qu'il s'est vu capitaliste, il est allé ouvrir une maison de banque en Birmanie.

Trabadec était donc banquier ou plutôt usurier à Amarapoura. Les voyages ornent l'esprit de la jeunesse d'une foule de connaissances utiles ; en passant à Amarapoura à la poursuite de l'éléphant blanc, Trabadec avait appris une particularité bizarre : En Birmanie, le prêt hypothécaire est inconnu, seul le prêt sur gages est usité, quand un particulier emprunte une somme quelconque, il donne en gage à son créancier une ou deux de ses épouses.

Trabadec, candide et breton, avait son idée ; ses millions lui permirent d'obliger quelques Birmans des hautes classes, il accepta, suivant l'usage, des garanties féminines assez bien choisies dans celles que pouvaient lui offrir ses débiteurs. Sa maison de banque acquit bientôt une réputation colossale, les dames données en garantie étaient traitées avec une exquise délicatesse, au lieu de servir le créancier elles avaient à leurs ordres des serviteurs nombreux et empressés ; on parla en haut lieu de la maison de banque Trabadec et notre ami fut sur le point d'être chargé de négocier sur la place de Paris un fort emprunt national aux conditions birmanes

ordinaires, c'est-à-dire avec un certain nombre d'épouses royales en garantie, ce qui n'eût pas manqué de révolutionner la Bourse. Mais un beau matin les Birmans trouvèrent la banque fermée, Trabadec avait mis la clef sous la porte et s'était enfui avec les gages ! Grande rumeur parmi les Birmans lésés, l'affaire fit tant de bruit que les autorités durent intervenir. La cavalerie birmane, lancée à la poursuite du banqueroutier, le rattrapa aux frontières, et le ramena enchaîné à Amarapoura.

Trabadec, par ses légèretés, s'était mis dans une mauvaise position, son procès s'instruisait et menaçait de finir



Le jour de sortie des singes du Jardin des plantes.

mal pour lui, si Farandoul, averti, ne trouvait un moyen de le tirer des prisons birmanes par l'adresse ou la force.

On le voit, l'opulence de nos amis n'avait servi qu'à les plonger dans de graves embarras ; les autres matelots, gratifiés chacun de trois millions dans le partage de la prime reçue pour le sauvetage de l'éléphant blanc, étaient tous plus ou moins dans le même cas : les uns en prison pour

dettes, les autres bien près de la ruine, certains traqués pour différents motifs.

Il n'était pas jusqu'à notre brave Mandibul qui ne se fût mis, lui aussi, dans une mauvaise position. Resté à Constantinople avec Farandoul, il s'était lancé dans une ténébreuse intrigue de harem, et soudain était devenu introuvable.

Farandoul, frappé dans ses affections les plus chères, n'avait pas hésité. Il avait abandonné la Turquie à ses destinées pour courir au secours de ses amis dans le malheur. Il fallait d'abord retrouver Mandibul disparu, ce ne fut pas une petite affaire ; enfin, grâce à son énergie et à sa promptitude, Farandoul eut la joie d'arriver juste à temps pour acheter à quatre chenapans, chargés de le jeter dans le Bosphore, un sac de forte toile bien cousu, dans lequel se débattaient Mandibul et deux ravissantes odalisques presque évanouies.

Un de sauvé !

Dans la nuit même, Farandoul, Mandibul et les deux odalisques prirent passage sur un paquebot des messageries françaises. Les deux odalisques débarquèrent à Smyrne, leur pays ; Farandoul et Mandibul continuèrent leur route jusqu'à Naples où les appelait la mission de tirer d'affaire le matelot Bassol, retenu dans un hôtel pour une somme de huit francs. Bassol avait mené la vie à grandes guides, de ses trois millions il ne lui restait que le souvenir et cette petite dette.

De Naples, le matelot et ses sauveurs avaient fait voile pour Carthagène, sur la terre d'Espagne. Escoubico les réclamait; il commençait à s'ennuyer sous son armure de Boabdil et fut bien heureux de les voir arriver dans le musée. L'évasion d'Escoubico ne prit qu'une journée ; pendant que les tauréadors s'obstinaient à bloquer l'Alhambra, les marins prenaient le chemin de fer et roulaient sur la route de Madrid.

Tournesol, ses trois amis et le père nourricier de Farandoul furent bien surpris de les voir arriver un beau matin dans leur hôtel de l'avenue de Friedland. Tournesol, faut-il le dire, attendait les huissiers; depuis huit jours les millions de l'association avaient dit leur dernier mot et le somptueux hôtel était assiégé par les créanciers. Les marins avaient fait monter un certain nombre de seaux d'eaux pour recevoir les porteurs de papier timbré, et lorsque Farandoul, le visage sévère, tomba au milieu de ces préparatifs, il faillit recevoir la douche à eux réservée.

A la vue de son père nourricier habillé en gommeux excentrique, Faran-

doul fronça les sourcils; Tournesol baissa la tête tout confus, en une minute, le vilain côté de sa conduite lui était apparu. Nous passerons sous silence la scène de reproches qui s'ensuivit, Farandoul, amer d'abord, se calma ensuite et pardonna.

Le soir tout le monde était réconcilié ; le père nourricier de Farandoul avait renoncé pour jamais à l'Opéra, au foyer de la danse et aux petits soupers fins. Il avait brûlé toute une collection de photographies et balayé les nom-

La maison de banque Trabadec. — Prêts sur gages.

breux souvenirs qui traînaient dans tous les coins de l'hôtel avec les bouteilles de champagne vides.

Farandoul réunit les créanciers et paya quelques centaines de mille francs pour liquider la situation. Déjà Mandibul était parti à Londres pour faire sortir le prodigue Kirkson de la prison pour dettes et pour ramener en même temps trois ou quatre marins éparpillés au Havre et à Londres. On n'oubliait pas le pauvre Trabadec ; moyennant une petite prime, le mandarin siamois Nao-Ching avait été chargé de le réclamer par voie diplomatique à la Birmanie, et de le renvoyer en France.

Tout allait bien. On pouvait espérer qu'avant quelques semaines, tous les anciens matelots de la « Belle Léocadie » seraient encore une fois réunis.

Farandoul avait déjà de grands projets. Comprenant qu'à des hommes

Les malheurs de Mandibul

de cette trempe la vie ordinaire ne peut suffire et qu'il leur faut, par raison de santé, de l'action, des périls, de grandes entreprises fertiles en émotions, il était fermement résolu à les arracher aux dangers du farniente pour se lancer encore une fois avec eux dans la belle vie d'aventures!

Que n'ont-ils pas déjà fait et que ne peuvent-ils faire encore! Jadis quand ils partaient pour leurs expéditions d'Amérique, pour leurs courses océaniennes ou pour leur infernale chasse à l'éléphant blanc en Asie, c'était légers d'argent et dépourvus de moyens d'action.

Tandis qu'aujourd'hui, Farandoul et Mandibul, encore plus de dix fois millionnaires, pouvaient organiser quelque magnifique expédition.

Cette magnifique expédition, Farandoul en a déjà tracé le plan dans sa tête. Où va-t-il cette fois mener ses marins, nos braves amis, quelles dangereuses contrées va-t-il leur faire affronter, sur quel point du globe vont-ils porter leur énergie et leur courage?

Où? Au POLE NORD tout simplement!

Le pôle nord va cesser d'être l'inconnu, cet irritant mystère géographique va être percé à jour, Farandoul l'a juré, à travers les redoutables banquises polaires, il pénétrera jusqu'à lui!

Les petits souvenirs du père nourricier de Farandoul.

II

Préparatifs de départ pour le pôle nord. — Le ballon à nacelle-chaloupe.
Lâchez tout. — Une passagère à bord!
Avertissements répétés du gouverneur du pôle nord.

L'annonce de l'expédition de Farandoul au pôle nord courut comme une traînée de poudre à travers le continent; Paris tressaillit, les correspondants étrangers télégraphièrent à leurs gazettes. Cette nouvelle produisit une grande émotion dans l'Allemagne savante, qui trembla de voir notre héros devancer l'expédition du Congrès scientifique berlinois, dans les contrées polaires, à la recherche du pays d'origine des phoques latins.

On s'émut aussi à Londres, car Farandoul reçut, au moment où il commençait les travaux d'organisation, une lettre ainsi conçue :

North Pole Company (limited) London).

DÉFENSE FORMELLE

est faite au sieur Farandoul de poursuivre son projet d'expédition au Pôle.

Le gouverneur du Pôle Nord,
(*Signature illisible*).

Farandoul sourit dédaigneusement, jeta la lettre au panier, et sans plus songer à ce fantastique gouverneur, se remit à ses préparatifs. Grâce à ses millions généreusement dépensés, l'affaire avançait d'un bon train; on passait les nuits dans les ateliers provisoires construits spécialement pour l'expédition sur l'esplanade des Invalides.

La cour des Tuileries louée par Farandoul venait d'être mise à la disposition de ses hommes; c'est au-dessus des célèbres ruines, on s'en souvient, qu'en 1878, année d'exposition, le ballon captif Giffard et Tissandier exécuta sa belle série d'ascensions, entraînant tous les jours, à cinq cents mètres dans les airs, des centaines d'aéronautes improvisés.

Bientôt on vit s'élever par-dessus les murailles noircies la croupe imposante d'un aérostat, à côté duquel l'énorme ballon de jadis eût perdu beaucoup de sa majesté. Au-dessous de ce mastodonte dans des ateliers soigneusement fermés à tous les regards, les marins de Farandoul dirigeaient la fabrication de toutes sortes d'engins nouveaux, qui déroutaient absolument les idées des quelques savants admis dans l'enceinte.

Farandoul, on le voit, était loin de faire d'une expédition au pôle, une expédition purement maritime. Abandonnant toutes les idées reçues, dédaignant les routes tracées par ses devanciers, Farandoul comptait aller au pôle en ballon! Non pas, il est vrai, avec le simple ballon à nacelle plus ou moins grande, navire aérien trop fragile pour affronter les périls des régions polaires, mais avec un solide ballon à nacelle-chaloupe, inventé pour la circonstance par l'esprit fécond de notre héros.

L'avenir est au ballon à nacelle-chaloupe. Indiquons par une courte description les avantages de ce mode de locomotion. Le ballon lui-même ne diffère guère de tous les ballons connus que par ses proportions et par quelques menus détails; la nacelle est tout simplement un navire, un vrai navire construit légèrement mais solidement, et doublé de plaques de fer, un navire pourvu de toutes ses pièces et prêt à prendre la mer à la première réquisition.

Les bordages sont reliés au filet du ballon par de longs cordages circulaires passant dans les anneaux du filet. Quand le capitaine de ce ballon à nacelle-chaloupe veut prendre la mer, il lui suffit de donner aux mécaniciens le signal de la descente, le ballon très dirigeable descend en louvoyant et s'arrête lorsque la nacelle a touché les flots ; alors, par une manœuvre très simple, le filet se détache et le ballon séparé de sa nacelle peut être remorqué à l'arrière et même dégonflé, jusqu'au moment où la nécessité commandera de reprendre la voie aérienne.

Le ballon Farandoul planant au-dessus de Paris, était suivi chaque jour

Tournesol attendant les huissiers

dans ses évolutions préparatoires par l'ardente curiosité des Parisiens ; des milliers de lorgnettes étaient braquées sur lui pour tâcher d'apercevoir sur le pont de la nacelle le commandant de l'expédition, ou à son défaut le lieutenant Mandibul presque aussi populaire que lui. Le toit du Théâtre-Français avait été transformé en un petit observatoire, on n'apercevait tout le jour que télescopes de tous les calibres braqués sur le ballon par des mains féminines.

Enfin Farandoul se trouva chaque jour assailli par des centaines d'importuns ; les uns lui proposaient d'organiser avec son ballon des trains de plaisir pour le pôle, les autres demandaient à partir avec lui. Une éminente tragédienne trouva le moyen de pénétrer jusqu'à son cabinet de travail et le

supplia en termes chaleureux et presque en vers de l'enrôler dans son équipage.

— Je renonce à l'art, à tous les arts, dit-elle en terminant, je veux être exploratrice, je veux contempler face à face le pôle sombre et glacé !

— Impossible, madame, absolument impossible, nous n'avons à bord que juste la place strictement nécessaire pour nos hommes ; avec tout ce qu'il est indispensable d'emporter pour un pareil voyage, l'espace nous est bien mesuré, notre nacelle-chaloupe ne contiendrait pas même un enfant de plus !

— Qu'importe ! je me logerai dans le ballon s'il le faut !

— Inutile d'insister, madame, je me reprocherais d'exposer à des périls sans nombre l'illustre tragédienne, la Rachel de notre époque !

L'illustre tragédienne eut beau se traîner à ses pieds, Farandoul fut inflexible. Elle eut pourtant un moment d'espoir, car, dans le fond obscur du bureau de Farandoul, elle aperçut un inconnu qui s'enfonçait dans un fauteuil pour cacher les larmes que lui tiraient ses accents désespérés. C'était le père nourricier de notre héros qui ne pouvait dissimuler son émotion ; l'éminente tragédienne le prenant pour Mandibul implora son secours, des grognements étouffés lui répondirent, la tragédienne les prit pour un refus et partit furieuse en déclarant qu'elle partirait avec l'expédition malgré tout et malgré tous !

Enfin tout se trouva prêt, Farandoul put fixer le jour du départ, attendu avec tant d'impatience par les marins. Tout était embarqué, meubles, combustibles, provisions, réserves de vêtements polaires, instruments scientifiques, armes, etc., etc. Trabadec lui-même, échappé des prisons birmanes, était arrivé encore honteux de ses mésaventures financières; il n'avait pas renoncé à ses créances pour cela et comptait bien recouvrer un jour, par l'entremise des mandarins siamois, son argent ou ses gages.

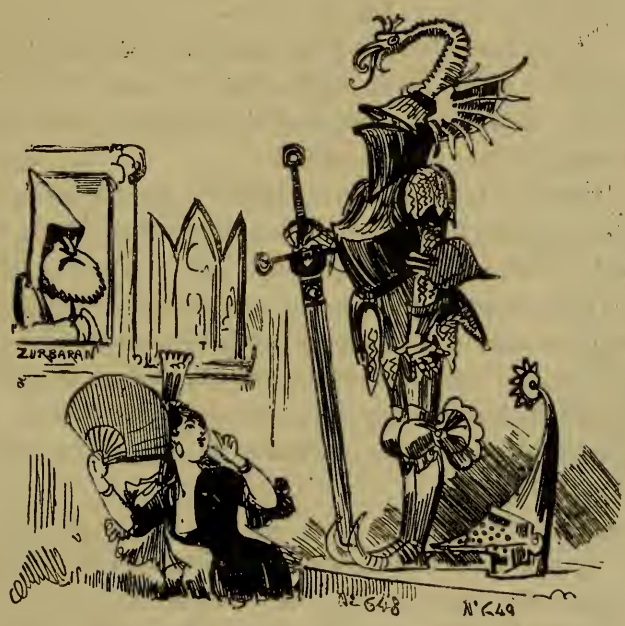
Farandoul, après de longues hésitations, s'était décidé à emmener son père nourricier dans sa grande expédition ; il avait vainement cherché une famille bourgeoise sûre pour le mettre en pension, dans les environs de la capitale, mais il n'en avait pas trouvé qui présentât d'assez sérieuses garanties. Quant à le replacer au Jardin des plantes, il n'y fallait pas songer, cette administration était encore sous le coup de l'émotion causée par sa fugue avec les jeunes singes.

Il ne restait donc qu'un seul parti à prendre, celui de l'emmener au pôle.

LES NUITS DU BOSPHORE. — SUITES DÉSAGRÉABLES D'UNE TÉNÉBREUSE INTRIGUE DU HAREM.

Dans Paris on ne sut que vingt-quatre heures à l'avance, que le moment d'appareiller était venu pour le ballon Farandoul. Ce court laps suffit aux autorités pour prendre les mesures nécessaires en vue d'empêcher le désordre dans les foules rassemblées autour des Tuileries, dans les Champs-Élysées et sur tous les points enfin, d'où l'on pouvait apercevoir les manœuvres du ballon.

Avant de dire le « lâchez tout » solennel, Farandoul passa une dernière inspection de son ballon pour voir si tout était en ordre et si nul intrus ne



Aventures et misères d'une troupe de millionnaires. — Les malheurs d'Escoubico.

s'était faufilé dans la nacelle. Tout allait bien, tout était en place, armes, vivres, instruments, ballons de sauvetage, bouées magnétiques, etc. etc., tous les hommes étaient à leurs postes, Mandibul tenait le gouvernail et le père nourricier de notre héros, nommé gabier en chef, grimpait dans les cordes du ballon pour surveiller les hautes manœuvres.

Farandoul bondit sur son banc de quart et emboucha son porte-voix-téléphone :

— Lâchez tout!

Les puissantes machines de la cour du Carrousel tranchèrent avec pré-

cision et promptitude les quatre énormes câbles qui retenaient l'aérostat, et celui-ci, comme aspiré par le firmament, s'enleva dans l'atmosphère d'un seul bond jusqu'à dix-huit cents mètres d'altitude.

Une immense acclamation, poussée par deux millions de poitrines humaines, s'éleva des foules accumulées sur tous les points, des Tuileries à l'Arc de Triomphe, de Montmartre aux Buttes-Chaumont et à Vincennes. L'expédition pour le pôle nord était partie! En moins de trois minutes, le ballon avait quitté la cour du Carrousel, et gagné les hautes couches de l'atmosphère ; il disparaissait déjà dans le Nord et planait à cinq ou six lieues au-dessus des plaines de l'Ile de France.

Tout à coup les deux millions d'observateurs tressaillirent; le ballon, lancé sans hésitation dans le Nord, venait de virer de bord et revenait à toute vitesse sur Paris! Que s'était-il passé ? Était-il survenu quelque accident aux machines? que signifiait ce retour soudain?

Le ballon revenait à toute vapeur, les habitants de Montmartre le virent passer au-dessus de leurs têtes et descendre à pic sur Paris. Un cri de terreur unanime jaillit de toutes les poitrines, le ballon allait s'écraser sur le sol et pulvériser les maisons qui se trouveraient au-dessous!... Le nouvel Opéra était menacé, ce monument si chèrement payé allait être détruit...

Mais non, le ballon descendit rapidement à la hauteur de l'Apollon du grand comble de l'Opéra, s'arrêta un instant et remonta ensuite aussi vite qu'il était descendu, dans les zones supérieures de l'air pour disparaître définitivement dans l'azur.

Voici ce qui s'était passé :

Le ballon venait à peine d'atteindre les premiers nuages, qu'un incident s'était produit à bord ; Farandoul, désireux de saluer Paris de quelques salves d'artillerie aérienne, faisait charger à poudre les deux canons du bord, lorsque tout à coup une forme humaine avait jailli de l'une des pièces à la profonde stupéfaction des servants.

Quel était cet intrus ? Farandoul n'eut besoin que d'un coup d'œil pour reconnaître l'illustre artiste qui l'avait supplié de l'emmener au pôle. Elle s'était juré de partir malgré tous les obstacles et elle s'était tenu parole!

— O pôle nord, je te connaîtrai donc! s'écria-t-elle en sortant de son canon, me voilà exploratrice, je donnerai mon nom aux îles et aux continents que je découvrirai, j'étudierai les splendeurs des aurores boréales, je chasserai l'ours blanc, je...

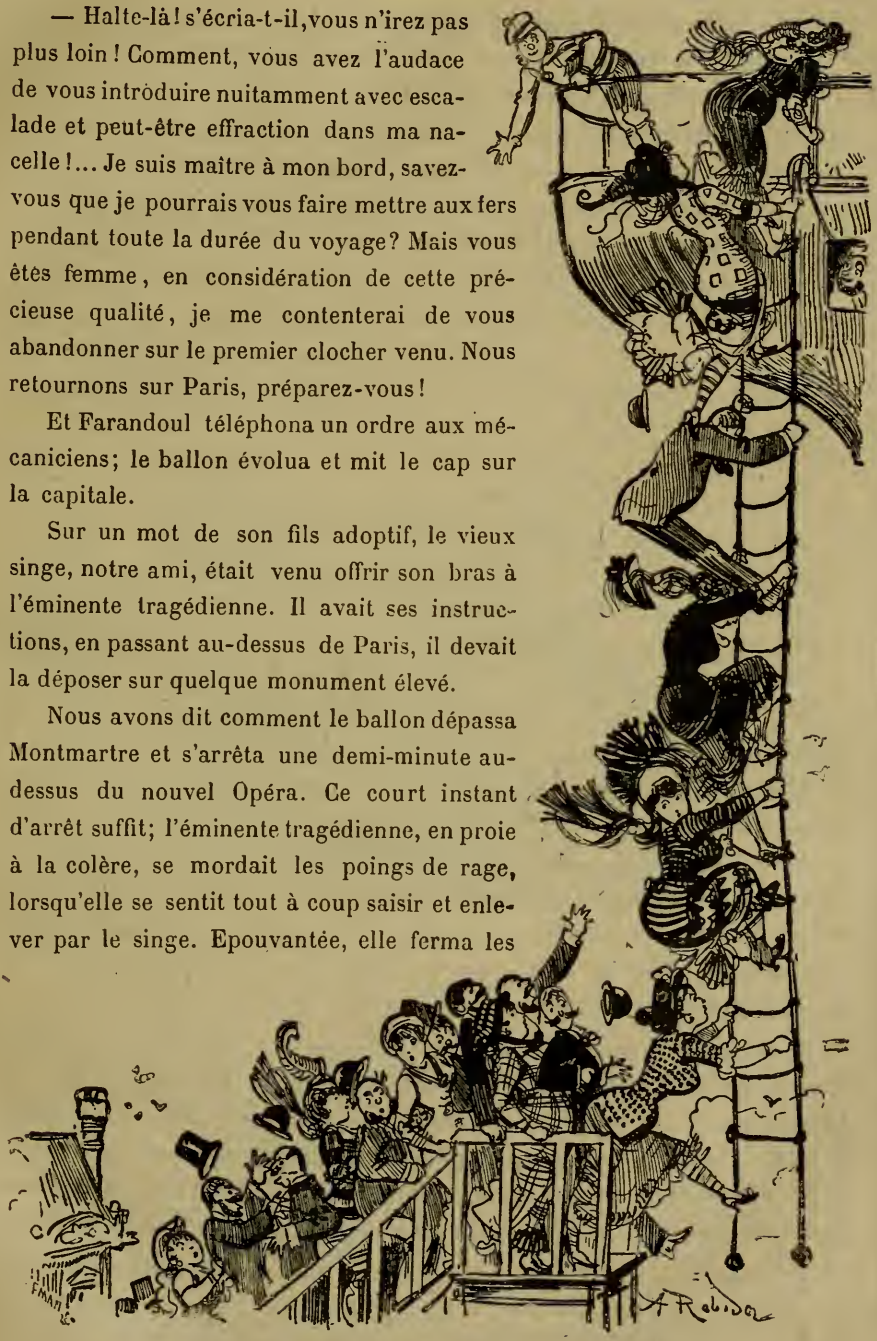
Farandoul, courroucé, l'arrêta :

— Halte-là! s'écria-t-il, vous n'irez pas plus loin! Comment, vous avez l'audace de vous introduire nuitamment avec escalade et peut-être effraction dans ma nacelle!... Je suis maître à mon bord, savez-vous que je pourrais vous faire mettre aux fers pendant toute la durée du voyage? Mais vous êtes femme, en considération de cette précieuse qualité, je me contenterai de vous abandonner sur le premier clocher venu. Nous retournons sur Paris, préparez-vous!

Et Farandoul téléphona un ordre aux mécaniciens; le ballon évolua et mit le cap sur la capitale.

Sur un mot de son fils adoptif, le vieux singe, notre ami, était venu offrir son bras à l'éminente tragédienne. Il avait ses instructions, en passant au-dessus de Paris, il devait la déposer sur quelque monument élevé.

Nous avons dit comment le ballon dépassa Montmartre et s'arrêta une demi-minute au-dessus du nouvel Opéra. Ce court instant d'arrêt suffit; l'éminente tragédienne, en proie à la colère, se mordait les poings de rage, lorsqu'elle se sentit tout à coup saisir et enlever par le singe. Epouvantée, elle ferma les



Avant le départ.— Les visiteurs du ballon à nacelle-chaloupe.

yeux; le singe avait franchi le bastingage et se balançait avec elle au bout d'une corde dans l'air libre. Trente secondes, trente siècles !

Le balancement s'arrêta, elle ouvrit les yeux. Horreur! le singe était en train de l'asseoir à califourchon sur les épaules d'une statue... l'éminente tragédienne frissonna et s'accrocha désespérément aux bras du singe, elle avait reconnu la statue, c'était le grand Apollon qui plane, la lyre en main, au sommet le plus élevé du nouvel Opéra.

Le singe se dégagea doucement, mit un baiser sur chacune des mains de la tragédienne, et cramponné à sa corde, se laissa emporter par le ballon.

Deux minutes après, le ballon Farandoul disparaissait dans le ciel, et les pompiers de l'Opéra se préparaient à opérer le sauvetage difficile de l'imprudente disciple de Melpomène.

Le ballon à nacelle-chaloupe, marchant à toute vapeur et favorisé par les courants atmosphériques, mit à peine sept jours pour atteindre les premières glaces polaires, aux environs du 78e degré de latitude. Tout allait bien à bord; avant de s'engager au-dessus de la banquise, Farandoul jugea nécessaire de faire un essai sérieux de la navigabilité de la nacelle-chaloupe.

En conséquence, les manœuvres commencèrent et la nacelle-chaloupe descendit doucement au niveau des flots. Le ballon détaché de la nacelle fut remorqué à l'arrière, de façon à ne pas gêner la marche de la chaloupe.

Pendant deux jours, la nacelle-chaloupe navigua vers le Nord en traînant le ballon à la remorque; on allait ainsi moins vite que par la voie de l'air, mais on allait bien. Le soir de ce deuxième jour on atteignit la banquise, l'énorme barrière de glace presqu'infranchissable, qui se dresse menaçante entre le pôle et les navigateurs. C'était là surtout que le secours du ballon était indispensable, lui seul pouvant permettre à la nacelle-chaloupe de franchir cet effroyable rempart d'ice-bergs et d'arriver à la *Mer libre.*

Farandoul très satisfait, des allures de la chaloupe-nacelle, donna douze heures de repos à ses hommes, avant de commencer les manœuvres assez fatigantes nécessitées par la reprise de la navigation aérienne. A la nuit, on mouilla la chaloupe-nacelle, toujours remorquant son ballon à l'arrière, dans une petite baie formée dans la banquise par des accumulations de gigantesques ice-bergs. Le lendemain à l'aube, on devait s'envoler dans les airs.

L'air étant calme et le froid assez intense pour qu'aucune désagrégation des ice-bergs ne fût à craindre, Farandoul, Mandibul et tout l'équipage s'endormirent absolument tranquilles. Les hommes de quart eux-mêmes ne

voyant aucun péril, se laissèrent aller au sommeil. Coupable faiblesse des uns, trompeuse sécurité des autres.

Au petit jour, quand les hommes de quart ouvrirent les yeux, un cri terrible leur échappa ; le ballon, solidement attaché, la veille au soir, à l'arrière de la chaloupe, avait disparu ! Farandoul et Mandibul, accourus aux premiers mots, se précipitèrent à l'arrière pour vérifier les causes de ce déplorable accident. Etait-ce faiblesse des câbles, oubli de précautions ? Un simple regard suffit à les détromper ; il n'y avait pas eu d'accident, il ne s'était pas produit de rupture fortuite, il y avait eu crime !

Les câbles avaient été sciés !

Et l'on n'avait rien vu, rien entendu ! et l'on se trouvait au milieu des glaces à deux cents lieues de toute terre habitée !

Aventures et misères d'une troupe de millionnaires. — Kirkson améliorant la race chevaline.

Qui soupçonner ? Quel miserable accuser de cet abominable crime, qui mettait à néant tant de savantes combinaisons et faisait échouer l'expédition au premier obstacle ? Une pancarte, clouée aux bastingages, fut une révélation, elle portait en gros caractères les lignes suivantes :

DEUXIÈME AVERTISSEMENT

ORDRE *est donné à tous de renoncer à l'expédition au pôle.*
Peines sévères aux contrevenants.

Le gouverneur du Pôle Nord,
(*Signature illisible*).

Farandoul rugit.

— C'est donc sérieux! Eh bien, monsieur le gouverneur du pôle nord, à nous deux ! Nous n'irons pas en ballon, mais nous avons notre chaloupe, et nous parviendrons avec elle à la *Mer libre* quand nous devrions faire sauter toute la banquise !

Personne, dans le cours de cette nuit fatale, n'avait rien vu ni entendu, sauf Trabadec, de quart entre minuit et trois heures du matin, qui avoua avoir aperçu, en sortant d'un accès de somnolence, une ombre de navire parmi les ice-bergs. Il avait pris cette ombre pour le vaisseau-fantôme si connu et s'était contenté de faire quelques signes de croix avant de se rendormir.

— Il n'y a pas de doute à conserver, murmura Farandoul à l'oreille de Mandibul, notre expédition a un ennemi, et un ennemi sérieux. Que peut être ce gouverneur du pôle nord et quel intérêt peut-il avoir à nous empêcher d'arriver à notre but, je l'ignore, mais nous finirons bien par le savoir !

— Alors, dit Mandibul, nous marchons en avant !

— Sans doute! En avant, malgré tout. Notre nacelle-chaloupe tient admirablement la mer, nous arriverons au pôle avec elle !

— Et la banquise?

— Nous découvrirons une passe ! Bien des marins ont pénétré à travers ses glaces jusqu'aux environs de la mer libre, nous ferons comme eux, en avant !

La nacelle-chaloupe ne perdit pas de temps à rechercher ce que pouvait être devenu le ballon envolé; elle se lança dans une exploration approfondie des anfractuosités de la banquise pour découvrir, parmi ses mille ramifications, le passage tant désiré. On naviguait d'ailleurs dans les parages parcourus par les eaux chaudes du Gulf-Stream, dans leur immense voyage du golfe de Mexique au pôle, et l'on ne pouvait chercher nulle part, parmi les glaces la cassure tant désirée avec autant de chances de succès.

Qu'était devenu le vaisseau-fantôme entrevu par Trabadec ? Notre Breton en vigie dans les huniers affirma l'avoir revu encore une fois, et ce fut en mettant le cap dans la direction indiquée par lui que l'on trouva enfin le passage tant désiré.

Farandoul ne conservait aucun doute, le mystérieux ennemi de l'expédition marchait en avant dans la direction du pôle, lui aussi.

Les opérations du congrès scientifique de Berlin.

III

La banquise. — Combats à l'eau bouillante.
Ours et savants — Les phoques de la banquise parlent latin.
Fiançailles du père
nourricier de Farandoul avec une jeune Esquimaude.

Depuis trois semaines la nacelle-chaloupe naviguait à travers la banquise sur la route du pôle; — à part un écroulement d'ice-bergs monumentaux qui faillirent l'engloutir dans un passage difficile, écroulement attribué à la malveillance, nul incident nouveau ne s'était produit.

Le froid était intense et, bien que tempéré par l'influence des eaux du Gulf-Stream, dont on remontait toujours la dernière branche, n'en atteignait pas moins une quarantaine de degrés centigrades au-dessous de zéro. Avant d'avancer plus loin, Farandoul permit à son équipage de se livrer à de grandes chasses aux vêtements en peaux d'ours blanc, luxe très-apprécié dans ces contrées.

Ces chasses n'occasionnèrent même pas de dérangements prolongés; les ours blancs pullulaient littéralement sur les glaçons, au milieu de nom-

breuses tribus de ploques et de morses qui ne laissaient pas d'être pour quelque chose dans l'entretien des fortes couches de graisse dont les peaux d'ours étaient doublées.

Par malheur les balles faisaient très peu d'effet sur ces ours gigantesques, quand par hasard elles avaient troué la peau, elles se perdaient dans la graisse sans autrement incommoder ceux qui les avaient reçues. Les ours se grattaient un peu et c'était tout.

Les marins ne s'obstinèrent pas à faire usage des armes à feu, ils se munirent d'engins plus terribles emportés par Farandoul, en prévision de ce qui arrivait. Nous voulons parler des bombes refoulantes à chloroforme, dont notre héros avait déjà fait un si bel usage pendant la guerre des États-Désunis du Nicaragua, et qu'il avait extraordinairement perfectionnées depuis.

Armés de ces bombes à main, les chasseurs quittèrent la nacelle-chaloupe et s'élancèrent de glaçons en glaçons à la poursuite des ours blancs. A la vue de ces audacieux ennemis, nouveaux pour eux, les ours, furieux d'être dérangés, s'avancèrent en grognant, l'œil féroce et les griffes tendues.

Mandibul était en avant des chasseurs; menacé par un ours de la plus grande taille, et sur le point d'être atteint par les terribles pattes de l'animal, il se contenta d'étendre vers lui son bras armé de la bombe, et, lorsqu'elle fut sous le museau de l'ours, de presser une détente.

Le chloroforme, soudainement dilaté, fit son œuvre, et l'ours tomba en arrière avec un hurlement épouvantable. Ses camarades arrivaient pour le venger, mais les marins suivirent la tactique de Mandibul, et firent jouer leurs bombes Orsini chloroformantes. En cinq minutes, dix-sept ours furent étendus sans connaissance sur la glace; il n'y avait plus qu'à recueillir les fourrures.

Les haches et les couteaux furent préparés. Au moment de commencer leur travail, les marins hésitèrent.

— Sapristi! murmura Mandibul, les voilà endormis avec notre chloroforme, nous n'allons pas oser les tuer, maintenant; ce serait de l'assassinat!

— Si nous leur enlevions seulement leurs fourrures? proposa Trabadec.

— Et quand ils se réveilleront, dans quelques jours, quelle gêne pour eux par ces quarante degrés au-dessous de zéro?

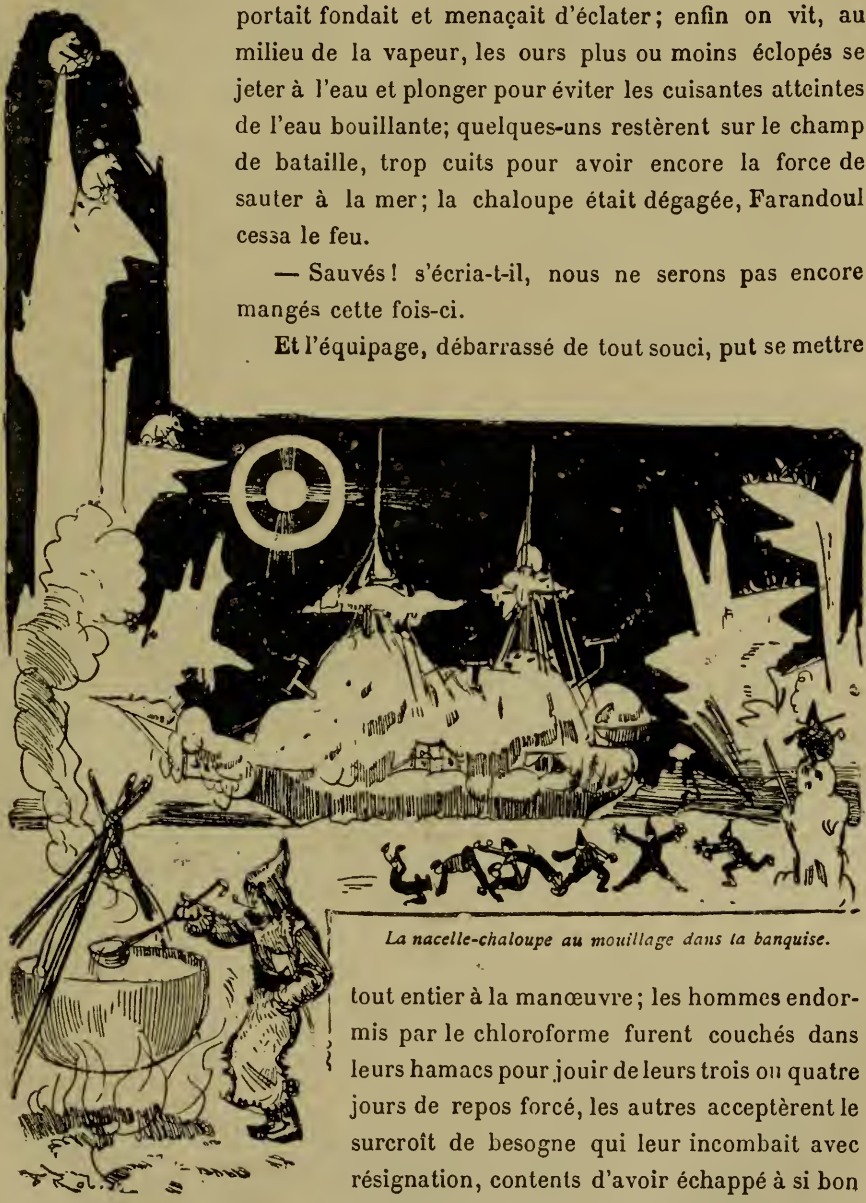
— Bah! ils s'y habitueront, dépouillons toujours!

— Et leur graisse! s'écria Tournesol, il nous faut leur graisse aussi pour notre chauffage, nous ne pouvons pas leur enlever leur fourrure, leur couche

portait fondait et menaçait d'éclater; enfin on vit, au milieu de la vapeur, les ours plus ou moins éclopés se jeter à l'eau et plonger pour éviter les cuisantes atteintes de l'eau bouillante; quelques-uns restèrent sur le champ de bataille, trop cuits pour avoir encore la force de sauter à la mer; la chaloupe était dégagée, Farandoul cessa le feu.

— Sauvés! s'écria-t-il, nous ne serons pas encore mangés cette fois-ci.

Et l'équipage, débarrassé de tout souci, put se mettre



La nacelle-chaloupe au mouillage dans la banquise.

tout entier à la manœuvre; les hommes endormis par le chloroforme furent couchés dans leurs hamacs pour jouir de leurs trois ou quatre jours de repos forcé, les autres acceptèrent le surcroît de besogne qui leur incombait avec résignation, contents d'avoir échappé à si bon compte aux ennuis d'un hivernage dans l'intérieur des ours polaires.

La pompe à incendie resta sur le pont toute prête à resservir en cas de mauvaises rencontres.

Aucun événement notable ne se produisit pendant le cours des huit journées qui suivirent l'attaque des ours blancs; on surveilla avec soin les allures de ceux que l'on aperçut rôdant parmi les glaces, mais on n'eut aucune occasion de recourir à l'eau bouillante.

Cependant le huitième jour au soir, les hommes placés à l'avant signalèrent à peu de distance, dans le brouillard, un glaçon flottant sur lequel paraissaient se mouvoir quelques ombres informes qui ne pouvaient être que des ours.

Le glaçon dérivait avec lenteur dans un chenal étroit et devait forcément, dans sa course, frôler les bordages doublés de fer de la nacelle. Les ours qu'il portait avaient vu ou flairé le navire, car ils trottaient sur leur glaçon en poussant des cris rauques et en agitant frénétiquement leurs pattes.

— Ils ne sont pas si nombreux que les autres, murmura Farandoul en les comptant, cinq, six, sept, huit et quelques petits, cela ne fait rien, préparez l'eau bouillante tout de même!

En un clin d'œil la pompe fut prête à fonctionner et Farandoul attendit les ours.

— Passeront-ils sans attaquer? reprit-il, s'ils passent je ne les arrose pas.

Il parlait encore quand le glaçon toucha la hanche de bâbord de la nacelle, tous les ours debout en une seconde se précipitèrent pour escalader le bordage; une trombe d'eau bouillante leur tomba sur le corps... ils disparurent dans la vapeur...

Des cris éclatèrent sur le glaçon, accompagnés d'imprécations en anglais et en allemand.

— Arrêtez! s'écria Farandoul en jetant la lance de la pompe, ce ne sont pas des ours, ils parlent!

Tous les marins s'étaient précipités en même temps et deux chaloupes de sauvetage avaient été mises à la mer pour rattraper le glaçon qui s'éloignait avec les faux ours échaudés.

En effet, aucun ours ne se trouvait sur le glaçon, les huit malheureux que l'on avait pris pour des bêtes féroces étaient des hommes, des naufragés! Les épaisses fourrures dont ils étaient couverts de la tête aux pieds avaient aidé à l'erreur, à deux pas, dans le brouillard, un dompteur s'y serait trompé. Dans les plus petits, que Farandoul avait pris pour des oursons, on reconnut avec étonnement des phoques solidement attachés par des chaînettes.

Les malheureux échaudés ne voulurent pas se séparer de leurs phoques

pour monter dans les bateaux de sauvetage, ils les saisirent dans leurs bras et ne les lâchèrent qu'en mettant le pied sur le pont de la nacelle.

Farandoul, tout ému de sa méprise, les reçut avec des excuses et leur témoigna son chagrin de les avoir accablés d'eau bouillante.

— Au contraire! au contraire! soupira l'un des malheureux avec un léger accent allemand, sans votre eau chaude nous serions peut-être morts, nous étions déjà aux trois quarts gelés malgré nos fourrures et c'est à peine si, en apercevant votre navire, nous avons eu la force de nous lever sur notre glaçon. Votre délicieuse eau bouillante nous a ranimés! Oui, je suis échaudé, mais ranimé, ranimé, ranimé!... pour mon compte, merci! plutôt que d'être gelé, je préfère être un tant soit peu cuit... mes amis aussi, je pense...

Modes polaires. — Chaque homme eut son paletot de fourrures.

Se tournant vers ses compagnons d'infortune, l'Allemand reprit :

— N'est-ce pas, messieurs et chers collègues, que j'ai raison d'approuver l'eau bouillante? Gelés ou cuits, quelle est votre préférence?

— Cuit!

— Cuit!

— Cuit! cuit!

— Vous voyez, il y a unanimité! Merci, monsieur, mille fois merci, au nom de l'Allemagne savante, au nom de l'Angleterre, au nom de la science! Merci pour mes phoques que vous avez sauvés aussi!

Cette étonnante aventure jetait sur le bateau-nacelle huit passagers de plus, sans compter les quatre phoques. Farandoul, avant de demander aucun

détail sur leurs malheurs à ces gens gelés d'un côté, cuits de l'autre, les laissa réparer leurs forces par un bon repas, après lequel on les coucha bien enveloppés dans les cadres de l'infirmerie. Les quatre phoques couchèrent aussi à l'infirmerie, les naufragés n'ayant pas consenti à se séparer d'eux.

— Étrange! étrange! murmura Farandoul en les quittant, parmi ces huit naufragés pas un marin, rien que des savants! enfin, nous saurons demain ce qu'ils faisaient dans la banquise.

Les savants dormirent longtemps. Pendant quarante-huit heures rien ne bougea dans l'infirmerie, Farandoul et Mandibul inquiets s'installèrent à leur chevet, attendant avec impatience le réveil des malheureux.

Enfin, un savant ouvrit un œil. Ce fut comme un signal, en moins d'une minute les huit savants remuèrent, grognèrent, se retournèrent et finalement se regardèrent avec un étonnement profond.

L'un d'eux se frappa le front : il se souvenait; les autres l'imitèrent et murmurèrent comme lui :

— L'eau chaude!... gelés, puis cuits, puis sauvés!

— Et les phoques! s'écrièrent-ils tout à coup en sautant hors de leurs cadres.

— Tranquillisez-vous, répondit Mandibul, ils sont là, voyez, ils dorment encore dans leurs cadres.

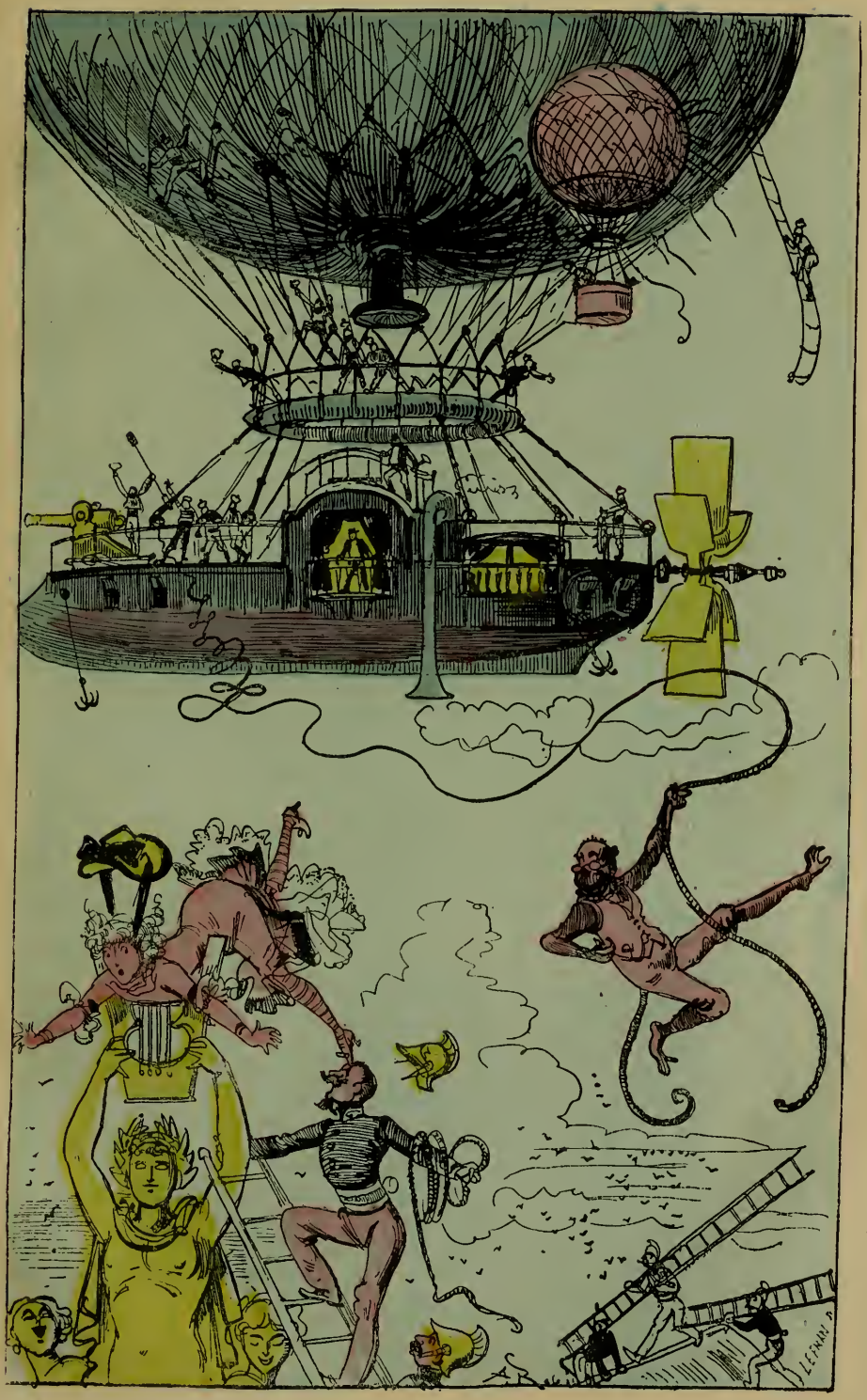
— Mein Gott, s'écria l'un des savants, quels événements, quels événements! Vous voyez devant vous, monsieur, les membres de deux expéditions scientifiques au pôle nord, une allemande et une anglaise... oubliées dans les glaces par les navires qui les portaient, perdus au milieu des ours et sans vous gelés infailliblement! Permettez à Hermann Knapp, président de la commission de recherches et d'explorations polaires, nommée par le Congrès scientifique de Berlin, de vous présenter ses collègues : Ulric von Koplipmann, de l'Université de Bonn, et Otto Rabus, chancelier de l'académie de Iéna. Les deux messieurs qui nous accompagnent sont des confrères d'une expédition anglaise au pôle nord, égarés aussi et rencontrés par nous dans une hutte de neige sur un ice-berg.

— Et les phoques? demanda Mandibul.

— Ah! c'est vrai, j'oubliais de vous les présenter. Ici, Brutus, ici, Coriolanus, ici, Cassius, ici, Numa Pompilius!

Les quatre phoques, ainsi interpellés, poussèrent sous leurs couvertures des grognements inarticulés, mais ne bougèrent pas.

Farandoul et Mandibul se regardèrent avec étonnement.

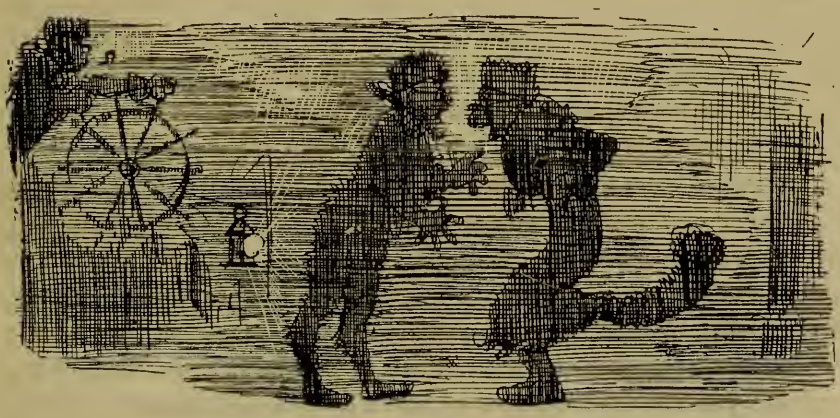


INCIDENT AU DÉPART DE L'EXPÉDITION POUR LE POLE NORD.

— Ah ! je vois, reprit Hermann Knapp, ces noms vous étonnent, vous ne comprenez pas! Sachez donc que ces animaux ne sont pas de simples et vulgaires phoques, ce sont les phoques latins, les célèbres phoques latins découverts dans les glaces polaires! N'avez-vous pas entendu parler de l'expédition organisée pour voler à la découverte d'une colonie romaine existant indubitablement dans les parages du pôle?

— En effet, je me souviens! s'écria Farandoul en retenant un sourire, ce sont les phoques latins rapportés au congrès scientifique de Berlin.

— Oui, deux seulement, Brutus et Cassius; les deux autres ont été capturés par nous-mêmes à cinquante lieues plus au nord, et s'il nous était resté



Explication entre le singe et le savant.

un seul doute, ce doute eût été bien vite dissipé après un seul instant de conversation avec eux !

— Comment de conversation? interrompit Mandibul, j'ai vu jadis un phoque qui disait à peu près papa et maman, mais c'était tout.

— C'était un phoque vulgaire, les nôtres disent *pater* et *mater!*

— Fichtre !

— Oui, et ce qui est plus fort, c'est que les deux autres, ceux que nous avons pris, prononcent encore quelques autres mots latins assez distinctement. Comment douter après cela? Ils sont encore un peu malades aujourd'hui, mais dès qu'ils seront remis, vous pourrez juger vous-mêmes. Sans les malheurs incompréhensibles qui ont accablé notre expédition, nous allions au pôle, au pôle habité sans nul doute par un débris de colonie romaine ! Et

qui peut apprécier les immenses résultats d'une telle découverte pour la science, pour...

Les deux savants anglais, enfoncés dans leurs fourrures, n'avaient pas prononcé une parole ou manifesté par signes une opinion quelconque. Mandibul, éclatant de rire, se tourna vers eux et leur demanda s'ils couraient aussi les mers à la poursuite des phoques latins.

Un léger sourire sous leurs lunettes fut la seule réponse des savants anglais.

Le docteur Hermann Knapp devint furieux.

— Jalousie de l'Angleterre! s'écria-t-il, ils font mine de dédaigner nos phoques et ils essayent de nous voler notre découverte! Que faisaient-ils dans la banquise derrière nous?... Nous suivions nos phoques, ils nous suivaient avec l'espérance d'arriver au but en même temps que nous... Dédaigner nos phoques, nos admirables phoques latins! Vous allez les voir et les entendre, capitaine, ils sont encore souffrants, mais je ne veux pas les laisser une minute de plus sous le poids de leur dédain! Un cordial, vite un cordial!

Farandoul fit un signe; un bol de vin chaud fortement épicé fut apporté de la cambuse et remis au docteur Hermann Knapp. Les phoques, réveillés malgré leurs grognements, avalèrent chacun une partie du liquide et se montrèrent bientôt ragaillardis. Il s'agissait de les faire parler; une demi-heure durant, Hermann Knapp les entoura de soins quasi maternels, les frictionna, leur tapa sur la tête avec sollicitude pour éveiller l'activité de leur cerveau, pendant que les autres savants allemands prononçaient, pour les mettre en train, tout un chapelet de *pater*, *mater*.

Enfin l'un des phoques parla, d'abord d'une voix inintelligible, puis de plus en plus distincte et ses trois compagnons, réveillés tout à fait, se mirent de la partie.

— *Pater*, *mater! pater*, *mater! pater*, *mater!*

— Bah! fit Mandibul, ce n'est que cela? quelque saltimbanque bachelier le leur aura seriné!

— Attendez avant de prononcer, dit avec solennité Hermann Knapp, ce n'est pas tout!

— *Polus*, *polus!* dit un des phoques.

— *Pater*, *mater*. *Navis*, *navis*, dit un autre.

— *Us*, *us... lus*, *lus... tus*, *tus...*

— *Servus*, *servus! infelix!*

— *Polus*, *polus!*

— Eh bien! doutez-vous encore? Est-ce du latin? s'écria triomphalement Hermann Knapp.

Farandoul et Mandibul regardaient avec étonnement ces phoques si savants qui continuaient à dévider une série de *us*, *us*... fragments confus de mots évidemment latins. Que voulait dire ceci?

— J'y suis! s'écria Farandoul en se frappant le front. Par la voix de ces phoques des malheureux perdus dans les mers polaires, sur quelque roche glacée, chez quelque tribu d'Esquimaux peut-être, réclament des secours; manquant de bouteille pour confier à la mer un document, comme font tous

Soins maternels donnés par les savants aux phoques latins.

les naufragés, ils ont ingénieusement apprivoisé des phoques et à force de patience leur ont appris à répéter tant bien que mal quelques mots indiquant leur triste situation! C'est bien vague, mais cela vaut mieux que rien; peut-être les retrouverons-nous!

Les savants allemands étaient blêmes de fureur. Cette explication si simple les avait mis hors d'eux-mêmes; comme ils allaient entamer une longue discussion extraordinairement scientifique, Farandoul prit congé d'eux et les laissa aux prises avec les savants anglais. Longtemps on entendit les savants allemands discuter avec animation et combattre les objections des Anglais. A la fin les Anglais s'échappèrent et montèrent sur le pont, mais

l'obstiné Knapp les y suivit; par bonheur pour eux, il les perdit dans le brouillard et s'accrocha au père nourricier de Farandoul qui fumait sa pipe en se promenant de long en large pour se réchauffer.

Croyant toujours avoir affaire à un collègue, Hermann Knapp continua ses développements, réfutant tous les arguments un à un et réduisant en poudre l'hypothèse de Farandoul; l'honnête père nourricier, d'abord étonné, répondit sans comprendre par des signes de tête approbatifs. Hermann Knapp parla longtemps, si longtemps, que pour lui échapper, le pauvre singe dut recourir aux grands moyens; comme son persécuteur passait devant une écoutille, il le prit par les jambes et le précipita la tête la première dans l'entrepont.

Farandoul tenait conseil avec Mandibul. Tous deux étaient du même avis ; quelque part, sur un rocher de la zone polaire, des malheureux réclamaient des secours; sans doute ils avaient employé le latin pour être compris par les officiers de n'importe quelle nation. Il fallait mettre le cap sur toute terre ou tout rocher signalés par la vigie, peut-être arriverait-on à temps pour les sauver.

Les terres étaient rares dans ces parages; cependant les cartes signalaient, à quelques centaines de lieues dans le nord-est, une longue ligne de côtes entrevues par les marins des dernières expéditions polaires. Ces côtes sans nom n'avaient pas été explorées, il fallait essayer de les atteindre et voir si d'infortunés navigateurs n'y gémissaient pas dans les horreurs d'un hiver éternel.

Quelques extraits du journal de bord, tenu par Mandibul, nous feront connaître les incidents de ces recherches, qui détournaient un peu l'expédition de son but principal, mais que l'humanité commandait.

JOURNAL DE BORD.

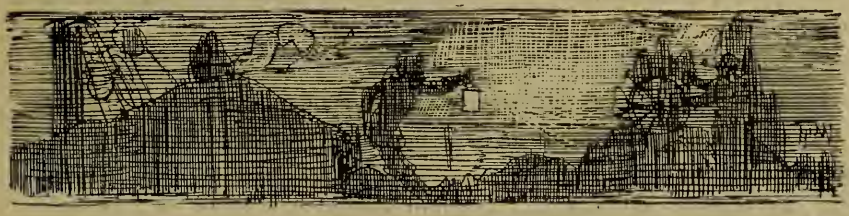
8 avril. — Temps de chien. Neige. Brouillard. 43 degrés au-dessous de zéro.

9 avril. — Temps de chien. 44 degrés. Brouillard. Neige. Les savants allemands boudent. Depuis notre discussion, ils n'ont pas paru sur le pont; cependant ils se portent bien, car ils mangent beaucoup. Les savants anglais sont mal avec eux, on a été obligé de les séparer. Le docteur Hermann Knapp se plaint beaucoup du plus vieux qui serait très rageur, paraît-il, car il l'a brutalisé pour un point de science sur lequel ils n'étaient pas d'accord. Ce vieux savant anglais a plus de poigne que je ne pensais, il a bel et bien

empoigné le gros Hermann Knapp et l'a jeté par une écoutille juste au beau milieu de la table de l'état-major. Faire surveiller ce savant anglais quand il se promènera sur le pont

8 avril.

10 avril. — Temps de chien. 46 degrés. Neige. Brouillard. Un des phoques du docteur Hermann Knapp s'est échappé par un hublot. Chloroformé un ours qui avait sauté d'un ice-berg sur le pont



9 avril.

11 avril. — Temps de chien. 44 degrés. Brouillard. Neige. Nombreux ice-bergs. Des montagnes de glace de 300 mètres de hauteur, mais sans vanille.

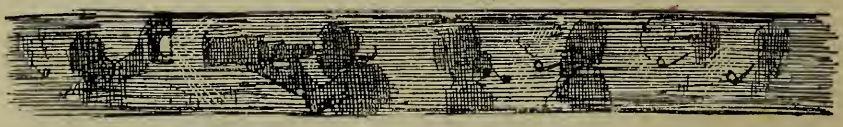
10 avril.

12 avril. — Temps de chien. 43 degrés, Brouillard. Neige. Terre signalée dans l'est à la faveur d'une éclaircie. Impossible d'en approcher, la banquise la cerne complètement.

13 avril. — Temps de chien. 42 degrés. Brouillard. Neige. Événement épouvantable : le brave père nourricier de mon cher Farandoul, ce singe honnête et charmant, si doux, si aimable, si dévoué, cet ami enfin, vient de disparaître! Perdu dans les neiges éternelles! gelé peut-être maintenant, ou

11 avril.

tombé sous les griffes des ours! Farandoul est inconsolable, cependant il n'a pas perdu tout espoir et dirige les recherches. Voici comment le malheur est arrivé. Ce matin, une fissure de la banquise nous ayant permis d'approcher assez près de la côte pour tenter un débarquement, je suis parti avec



12 avril.

six hommes et notre ami le singe infortuné que nous pleurons. Débarquement effectué convenablement, exploration bien commencée. Nous ne trouvons aucune trace des naufragés dont l'existence nous a été révélée par les phoques latins; par malheur, nous nous séparons dans les rochers et quand, après

13 avril.

trois heures de fatigues et de périls, nous nous trouvons réunis et prêts à regagner la nacelle-chaloupe, le brave singe manquait!

14 avril. — Temps de chien. 43 degrés. Neige. Brouillard. Continuation des recherches. Hélas! hélas! faudrait-il désespérer de revoir jamais la

bonne et honnête figure de notre ami perdu? Pas la moindre trace! Nul indice! Demain, grande expédition. Farandoul et huit hommes partent avec des vivres pour trois jours. C'est notre dernier espoir.

15 avril.—Temps de chien. 42 degrés. Brouillard, neige.— Grandes nouvelles. L'expédition vient de rentrer. Farandoul vient de me raconter l'aventure. On avait fait quatre lieues dans la direction du nord sans rien découvrir, lorsque tout à coup, une légère fumée à l'horizon annonça la présence

Cérémonie de la bénédiction nuptiale chez les Esquimaux.

d'êtres humains. Dix minutes de course amenèrent nos hommes jusqu'à la fumée; c'était un village d'Esquimaux, une réunion de cinq ou six huttes de peaux de rennes couvertes de neige. Toute la population était sur pied devant une hutte plus grande qui devait être la hutte du chef. Il y avait une cinquantaine d'individus, tellement engoncés dans leurs peaux d'ours, qu'on les aurait plutôt pris pour des bonnets à poil ambulants que pour des êtres humains.

Nos hommes semblaient avoir troublé les apprêts d'une cérémonie; devant un vieil Esquimau, le chef probablement, debout, un gros bâton à la

main, un couple d'individus se tenait humblement courbé. Tournesol, qui a été baleinier autrefois, reconnut qu'il s'agissait d'un mariage, le mariage de la fille du chef tout simplement. Déjà le bâton des épousailles était levé sur le dos des fiancés.

— Allons! murmura Farandoul en s'avançant, il leur donnera la bénédiction tout à l'heure; auparavant, tâchons d'obtenir de ce vieil Esquimau quelques renseignements.

Les deux futurs époux au bruit de l'arrivée des intrus s'étaient retournés. Farandoul et ses hommes poussèrent un cri d'étonnement joyeux: le fiancé de la jeune Esquimaude était tout simplement le père nourricier de notre héros.

Tout fut bientôt expliqué. Le brave singe s'étant perdu dans le brouillard, avait marché jusqu'au soir, et, pris par le froid, commençait à désespérer, lorsque le village esquimau se présenta soudainement à sa vue. Il avait été reçu avec cordialité, on lui avait offert l'hospitalité et la nourriture. Le lendemain et le surlendemain il était allé à la pêche avec ses nouveaux amis; il s'était montré adroit, avait chaque fois rapporté une véritable charge de morue et l'avait déposée aux pieds de la fille du chef, une coquette Esquimaude, au nez légèrement épaté.

Ceci, aux yeux du père, avait passé pour une déclaration. Il avait fait un long discours au brave singe, lui avait expliqué les devoirs d'un chef de famille, il avait essuyé une larme et avait conclu par un topez là, mon gendre! en esquimau, auquel le vieux singe n'avait pu répondre que par quelques grognements.

Farandoul était arrivé à temps, le bâton paternel n'était pas encore retombé sur les épaules des fiancés: le singe n'était pas marié.

L'explication fut longue et orageuse entre Farandoul et les Esquimaux, qui voulaient garder leur nouveau camarade. Il y eut des pleurs dans la partie féminine de la tribu. Enfin, quelques largesses accommodèrent l'affaire, Farandoul donna une dot à la jeune fille, une bonne hache et une paire de bottes, qui l'aideront considérablement à trouver un autre époux.

Après une agréable soirée passée dans la hutte et une bonne nuit, toute la troupe revint en triomphe vers la nacelle-chaloupe, en ramenant l'ami perdu.

Marins envoyés en éclaireurs.

IV

Le mystère éclairci. — Terribles aventures d'un professeur de philosophie et d'une troupe de café chantant dans la traversée du Havre à Trouville. — Les concerts du pôle nord. Madame Hatteras.

Le 25 mai au soir, la nacelle-chaloupe atteignit enfin la *mer libre!* La banquise était franchie, maintenant nul obstacle ne se dressait plus entre la nacelle-chaloupe et le but du voyage, le Pôle Nord!

Jamais personne ne s'était avancé aussi loin, et cependant, un homme placé en vigie dans la mâture affirmait avoir aperçu les hautes vergues d'un navire disparaissant à l'horizon.

Le thermomètre, descendu dans la dernière semaine à 48 degrés, a remonté sensiblement. Plus on avance, plus le climat semble s'adoucir, on n'a déjà plus que 41 degrés. Les marins expliquent ce phénomène par le voisinage des eaux du Gulf-Stream, conservant de leur grand voyage du golfe du Mexique au pôle quelques derniers restes de chaleur.

La nacelle-chaloupe, lancée à toute vapeur, naviguait depuis huit jours sur les eaux calmes de la mer libre, lorsque dans la matinée du neuvième

jour, le cri : terre ! retentit subitement. Au loin, dans le nord, une côte apparaissait, simple point couronné d'un panache de fumée.

La grande nouvelle mit tout en émoi à bord. Les savants anglais et allemands, qui depuis quinze jours n'étaient plus sortis de leurs cabines, se précipitèrent sur le pont, la longue-vue à la main. La côte entrevue grandissait à vue d'œil, bientôt sa configuration entière se distingua nettement et l'on reconnut une île entourée d'une ceinture de récifs.

Farandoul faisait le point avec un soin tout particulier. Tout à coup, il se redressa triomphant :

— Le Pôle Nord ! s'écria-t-il, cette île est l'île du Pôle !

Tous les marins jetèrent en l'air leurs bonnets de peau d'ours et poussèrent de violents hourras.

— Mais c'est un volcan en pleine activité ! s'écrièrent les savants allemands.

— C'est un brûlot ! répondit Mandibul. Prenons garde d'avoir trop chaud, après avoir eu trop froid !

En effet, l'île entière semblait un vaste brûlot. Un immense cercle de flammes entourait un plateau central, dominé par un piton volcanique fumant comme un Vésuve.

— Dans quelques heures nous verrons cela ! reprit Farandoul. Nous marchons à toute vapeur et notre vitesse est encore accrue par un phénomène particulier : notre nacelle-chaloupe, presque entièrement doublée de fer, subit l'attraction du pôle et vole littéralement vers l'île.

Une scène attendrissante se passait à l'avant. Les savants allemands, Knapp, Rabus et Koplippman, avaient été chercher leurs phoques et les pressaient dans leurs bras en leur montrant l'île du Pôle.

— Polus ! polus ! polus ! répétaient les phoques, pater, mater !...

Tout à coup, un cri de Hermann Knapp attira l'attention de Farandoul. L'un des phoques venait de prononcer distinctement le mot César !...

— César ! vous entendez. Plus de doute ! plus de doute ! répétait Knapp prêt à s'évanouir de joie, il a dit César !

Cependant la mer devenait sensiblement plus mauvaise. Farandoul ne quittait plus sa lorgnette ; des rochers à peine recouverts par les lames et de hauts récifs férocement déchiquetés semblaient monter la garde autour de l'île du Pôle pour en défendre les approches.

La nacelle-chaloupe, de plus en plus attirée par le courant magnétique du pôle, devenait plus difficile à gouverner, il fallait toute l'attention

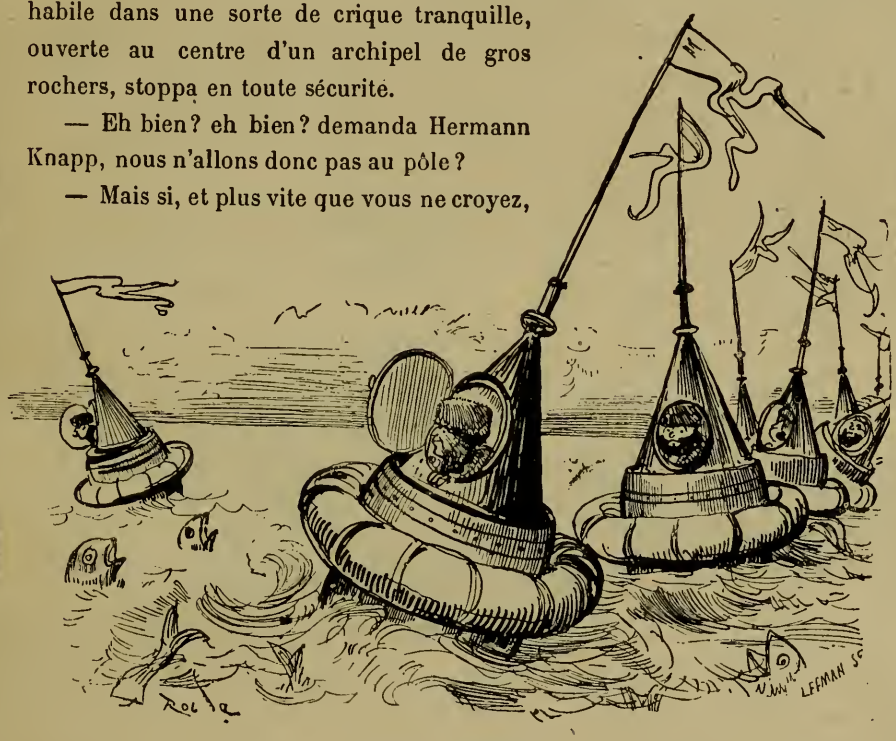
de Farandoul et toute l'habileté de l'équipage pour passer entre les redoutables brisants.

Enfin, à six kilomètres environ de la côte, la ceinture de récifs effroyablement battus, qui la protégeait, parut presque infranchissable aux marins. Farandoul résolut de ne pas y aventurer sa nacelle-chaloupe et se mit à la recherche d'un mouillage entre deux rochers pour la mettre à l'abri.

L'endroit fut bientôt trouvé et la chaloupe, entrant par une manœuvre habile dans une sorte de crique tranquille, ouverte au centre d'un archipel de gros rochers, stoppa en toute sécurité.

— Eh bien? eh bien? demanda Hermann Knapp, nous n'allons donc pas au pôle?

— Mais si, et plus vite que vous ne croyez,



Les bouées magnétiques.

mais pas avec notre nacelle-chaloupe, que nous risquerions de briser sur les récifs.

Hermann Knapp recula.

— Pas à la nage, sans doute! je ne sais pas nager...

Pour toute réponse, Farandoul lui montra des appareils bizarres que les matelots étaient en train de préparer.

— Ce sont des bouées de sauvetage d'un système particulier. Voyez, au centre de la bouée se trouve un tonneau de fer parfaitement étanche, pourvu

au sommet d'une fermeture conique à hublot de cristal. Grâce au fer aimanté, aussitôt mises à l'eau, elles vont marcher droit au pôle par le seul fait de l'attraction.

— Mais pour revenir à votre nacelle-chaloupe?

— Le cas est prévu, nous emmenons, dans la plus grande de ces bouées magnétiques, une petite machine à vapeur ; pour revenir elle nous remorquera. Allons, en route ! Embarquez-vous?

Quatre hommes devaient rester à la garde de la nacelle-chaloupe. Le reste de l'équipage et les savants anglais et allemands s'embarquèrent dans les bouées magnétiques. Chaque homme, bien pourvu d'armes et de munitions, s'introduisit dans son tonneau de fer ; les fermetures coniques furent rabattues et l'on se prépara à couper les amarres.

Chaque bouée fut successivement amenée vers l'ouverture de la crique et détachée de son amarre. Ce fut un spectacle curieux ; aussitôt libres, les bouées tournèrent vers le pôle et coupèrent les flots avec une vitesse prodigieuse, dans la direction de l'île.

Les bouées portant Farandoul et Mandibul dansaient en tête de la procession sur la crête des vagues. Elles ne mirent pas plus d'un quart d'heure à franchir les six kilomètres séparant la ligne de récifs des rochers de l'île.

A cent mètres du rivage, Farandoul tira un coup de fusil en l'air, signal convenu en cas d'alerte pour ordonner de préparer les armes. La détonation s'était à peine produite, qu'une série de détonations retentirent et qu'une grêle de balles vinrent frapper les tonneaux de fer des bouées électriques.

Le pôle nord était habité !

Attirées par le courant magnétique du pôle, les bouées de fer heurtaient violemment les rochers deux minutes après. Les marins se dépêchaient de sortir de leurs carapaces pour se mettre en défense contre les inhospitaliers habitants du pôle, lorsqu'un homme have et déguenillé se montra sautillant de rochers en rochers. En même temps, des coups de fusil retentissaient encore, mais les balles venaient s'aplatir sur un immense rocher, derrière lequel nos amis s'étaient abrités.

L'inconnu, agitant ses grands bras, volait au milieu des balles. Enfin, sans avoir été touché, il tomba au milieu des marins stupéfaits.

— Enfin, vous voilà ! s'écria-t-il, en français, sauvé ! merci mon Dieu !

On parlait français au pôle nord, les savants allemands blêmirent.

— D'abord et avant tout, reprit l'homme, tenez-vous sur vos gardes pour ne pas être attaqués à l'improviste, le gouverneur...

— Quel gouverneur? demandèrent les savants allemands.

— Le gouverneur du pôle nord! il est là-haut embusqué avec ses hommes. Ne bougez pas d'ici, où vous êtes à l'abri. Ces rochers qui nous protègent contre les balles sont faciles à défendre, et tenez, je connais là une espèce de grotte où nous pourrons défier toutes les attaques.

L'homme à demi nu qui leur parlait ainsi ne semblait pas souffrir du froid, et les marins haletaient sous leurs fourrures.

— Ouf! s'écria tout à coup Mandibul, je n'y tiens plus, quelle drôle de température au pôle nord! je ne crois pas me tromper, mais il me semble que j'ai chaud.

L'instruction primaire chez les phoques.

Il se débarrassa d'une partie de ses peaux d'ours. Tous les marins en firent autant et se regardèrent surpris, ils avaient encore trop chaud. Mandibul courut à sa bouée et revint avec un thermomètre qu'il avait prudemment emporté.

Un étonnement inouï se peignit sur ses traits.

— Trente-cinq degrés au-dessus de zéro! s'écria-t-il, au pôle nord!!!

L'homme du pôle nord attira les marins vers la grotte et prit la parole:

— Je vous expliquerai tout! s'écria-t-il, mais, dites-moi d'abord, ce sont mes phoques qui vous ont mis sur la voie?

— Ah! murmura Farandoul, c'était vous le naufragé!

— Les phoques! s'écrièrent d'une voix haletante les trois savants allemands, les phoques latins?

— Oui, mes phoques! répondit le naufragé.

— Vos phoques à vous, des phoques qui parlent latin, qui disent *pater, mater*, *polus*, en latin! Le Congrès scientifique de Berlin, après les avoir examinés, a conclu à l'existence, dans les glaces polaires, des débris de quelque colonie romaine.....

— La colonie romaine, c'était moi!

Hermann Knapp, Otto Rabus et Ulric Koplippmann s'étaient redressés furieux.

— Vous! vos phoques! Allons donc! *pater*, *mater*, *polus*... et César, il y en a un qui a prononcé ce grand nom tout à l'heure.....

— César, c'était moi! reprit le naufragé, César Picolot, ex-professeur de philosophie au collège du Havre, voyageur malgré lui et habitant forcé de l'île du Pôle! Voilà huit ans que je végète sur ces rochers, en butte aux mauvais traitements des forbans du gouverneur.

— Huit ans!

— Oui, messieurs, huit longues années que j'erre misérablement sur ces rivages, en attendant un secours qui ne venait pas! Pouvais-je espérer, d'ailleurs? Le monde civilisé ignorait entièrement l'existence de cette île du Pôle, et je n'avais aucun moyen de faire connaître mon malheureux sort. J'ai toujours entendu parler de naufragés qui trouvaient le moyen de faire connaître leur position, en introduisant des documents dans des bouteilles qu'ils confiaient ensuite aux flots, mais je manquais de bouteille pour employer ce moyen. Ce n'est qu'au bout de trois ans, après avoir bien réfléchi, qu'une idée m'est venue; j'avais jadis vu souvent, dans les fêtes, des phoques de saltimbanques prononçant plus ou moins distinctement papa et maman, je résolus d'utiliser cette facilité d'élocution des phoques pour tenter de donner de mes nouvelles au monde. Les phoques ne manquent pas, au printemps et à l'automne des milliers de ces animaux couvrent les rivages de l'île du Pôle; je me fis leur éducateur. Que de patience! que de précautions! que de soins!..... Sans cesse au milieu d'eux, partageant leurs ébats sur terre et même sous les flots, j'élevai leurs petits dans mes bras, je m'efforçai de leur apprendre à parler. Dure besogne! pour un élève qui prononçait à peu près, des centaines ne produisaient que des sons baroques et incompréhensibles! Hélas, je n'avais pas la ressource des pensums pour forcer les récalcitrants au travail. Il me fallut trois ans de patience pour arriver à quelques résul-

COMBATS A L'EAU BOUILLANTE AVEC LES OURS DE LA BANQUISE.

tats; après trois années d'efforts sans trêve, j'avais deux douzaines d'élèves prononçant assez distinctement *polus*....

— Mais pourquoi diable leur appreniez-vous le latin? demanda Mandibul surpris.

— Pourquoi? hélas! Et les forbans, mes persécuteurs? Si mes phoques avait parlé français, ces misérables eussent compris que j'allais essayer de correspondre avec le monde par ce moyen bizarre, tandis qu'en employant le latin, ils ne se doutèrent de rien. On se moqua de moi parce que j'apprenais aux phoques à dire *pater* et *mater* et on me laissa faire. Et j'ai réussi

De Trouville au pôle Nord — Musique à bord.

puisqu'enfin ces intéressants animaux vous ont mis sur les traces du malheureux César Picolot!

Hermann Knapp, Otto Rabus et Ulric Koplipmann étaient atterrés.

Il n'y avait plus maintenant l'ombre d'un doute, la colonie romaine n'existait pas. Le grand nom de César, prononcé par les phoques, s'appliquait au pauvre naufragé.

— Enfin, vos malheurs sont finis, consolez-vous, s'écria Farandoul, nous nous chargeons de vous rapatrier. Mais dites-moi, pour vous trouver ici, au delà des glaces de la banquise, vous faisiez donc partie d'une expédition au pôle? Votre navire a donc péri, dites-nous donc où et comment?

— Une expédition au pôle? jamais! je ne suis pas un navigateur et

encore moins un explorateur polaire, j'ai toujours eu les voyages maritimes en horreur...

— Mais alors, comment vous trouvez-vous ici?

— Hélas! je n'ai jamais fait qu'une seule traversée et elle m'a été fatale la traversée du Havre à Trouville...

— Du Havre à Trouville!...

— Oui, messieurs! Hélas, c'est l'amour qui m'a perdu! C'était il y a huit ans, une troupe de café-concert donnait des représentations au Havre; un beau soir un élève auquel j'expliquais dans de sévères leçons particulières la philosophie de Descartes, de Fichte, de Kant et de Hégel, m'entraîna au théâtre consacré à la muse joyeuse. Qu'elles étaient belles, messieurs, les aimables chanteuses de cette troupe, qu'elles étaient belles! D'ailleurs vous les verrez et vous les entendrez!

— Comment, nous les entendrons! Il y a donc un café-concert au pôle?

— Vous verrez! En sortant de ce café-concert avec mon élève, je les aimais toutes, j'aimais toute la troupe! Ah! Descartes, Fichte et Kant étaient loin, le moi et le non-moi, le subjectif et l'objectif, tout cela était oublié! Le lendemain, à l'ouverture du temple, j'étais là, prenant des bocks avec mon élève. Nous avions une montagne de bouquets : à chaque morceau, à chaque chanteuse, sérieuse ou légère, un bouquet! Cela dura huit jours pendant lesquels je dévorai en fleurs les trois quarts de mes économies. En notre qualité de dilettanti passionnés nous fûmes admis aux répétitions, mais je n'en étais pas plus avancé. Bien entendu, mon cours de philosophie au lycée du Havre souffrait beaucoup de mes égarements. Sur ces entrefaites, je crus m'apercevoir que mon élève était plus favorisé que moi, je surpris des signes entre lui et une forte chanteuse... Qu'auriez-vous fait à ma place?

— Dame! fit Mandibul en se grattant l'oreille.

— Indigné, je le reconduisis dans sa famille et j'instruisis le père de ses débordements. Il ne revint plus, j'étais débarrassé de mon rival!... Hélas! la troupe quitta le Havre et partit pour Trouville; je m'embarquai avec elle malgré mon horreur pour les voyages maritimes! Quel voyage et quelle aventure terrible en route! Interrogez vos souvenirs, messieurs, n'avez-vous pas entendu parler, il y a huit ans, de la disparition inexplicable d'une troupe de café-concert entre le Havre et Trouville? L'événement doit avoir fait du bruit...

— En effet, dit Mandibul, j'ai une vague idée de cela.

— Oui, messieurs, nous partîmes du Havre et nous n'arrivâmes jamais à

Trouville. Mes souvenirs sont confus, parce que, terrassé par le mal de mer dès la sortie des jetées, je m'étais couché dans un coin sur un paquet de cordages ; en route, le vapeur fut accosté par un yacht qui prétendait être envoyé au-devant de la troupe par des admirateurs de Trouville. On transborda les jolies voyageuses, le yacht allait s'éloigner avec elles, lorsque je m'en aperçus au milieu de mes souffrances. Malgré les cris des matelots, je m'élançai et grâce à quelques cordages j'atteignis le yacht. Arrivé à son bord,

La musique mène à tous les crimes, elle étouffe la voix des remords.

le mal de mer m'étreignit de nouveau et m'empêcha de remarquer la singularité de la situation ; chose étrange, on n'avait pris que la partie féminine de la troupe, les hommes étaient restés à bord du bateau du Havre ! Je ne m'aperçus de rien, je gagnai sans être vu une cabine du yacht et je me couchai pour tâcher d'endormir le mal de mer. J'y restai deux jours, assez surpris de la longueur du voyage. On n'en finissait pas d'arriver. A Trouville à la fin, impatienté, je me décidai à monter sur le pont où mon aspect parut surprendre tout le monde. On ne me savait pas là. Les dames, pour charmer

les ennuis de cette longue traversée, faisaient de la musique dans le grand salon avec le capitaine ; j'interrogeai celui-ci pour savoir à quelle heure nous devions arriver. Il me fit une réponse évasive, mettant le retard sur le compte des courants ; je patientai, les dames étaient là, je causai musique et philosophie avec elles. Huit jours après on n'était pas encore arrivé ; cette fois cela me parut trop fort et je fis des observations au capitaine qui, d'un air désolé, me dit que la carte du bord était perdue, et que, par suite, l'impossibilité de déterminer exactement la position de Trouville l'obligeait à de longues recherches. Le misérable ! un mois passa, pas de Trouville ; les dames commençaient à s'étonner de ce long voyage ! Enfin l'horreur de notre situation nous apparut un beau jour à la vue des premières glaces de la banquise !... Il y avait des ours blancs sur les glaces flottantes, il ne pouvait plus être question de Trouville. Le capitaine jeta le masque et nous apprit notre destination, le pôle nord ! Le gouverneur du pôle nord avait besoin d'une troupe de café-concert pour charmer ses soirées polaires et distraire ses hommes, il avait donc réquisitionné la troupe que j'idolâtrais ! Pour toute réponse à mes observations indignées, le capitaine se contenta de rire et me proposa de me débarquer sur le premier glaçon flottant venu. Les dames, en songeant aux fourrures qu'elles allaient récolter dans ces régions désolées, eurent bientôt pris leur parti de la situation ; la chanteuse bouffe entonna :

J' garde les ours dans la banquise...

Enfin, après de longues semaines de navigation à travers la banquise, dans une passe connue seulement du capitaine, nous arrivâmes ici, à l'île du Pôle. Ce capitaine, c'était le gouverneur du pôle nord lui-même !

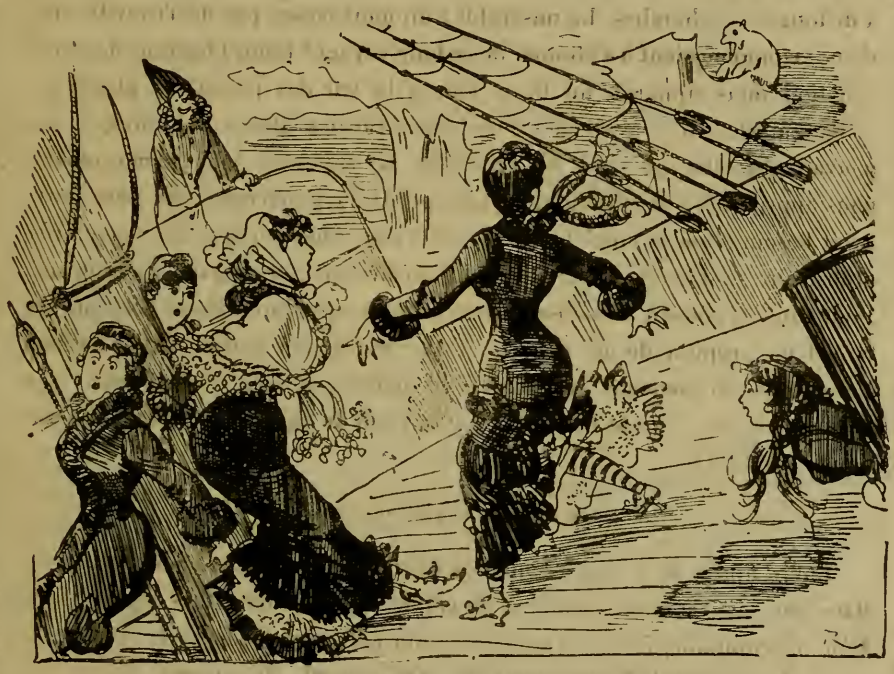
— Je comprends l'enlèvement du café-concert, fit observer Mandibul, mais vous, pourquoi vous a-t-il amené ici ?

— Pourquoi ? Mais tout simplement parce qu'ayant surpris en partie son secret, il était forcé de me séquestrer pour m'empêcher de le révéler. Et c'est ainsi que j'ai été obligé de recourir aux phoques pour appeler à mon secours... Mais je n'ai pas fini ; à notre arrivée au pôle, le climat était loin d'être celui dont nous jouissons à cette heure, au lieu de 35 degrés au-dessus de zéro, nous avions 45 ou 50 degrés au-dessous ! Malgré nos fourrures, nous étions gelés aux trois quarts. C'est le gouverneur du pôle, un homme remarquable malgré tout, qui a transformé le climat ; cette île est volcanique, des sources de naphte surgissent de toutes parts en geysers autour d'un grand

rocher central; le gouverneur les a allumées, l'île a flambé comme un bol de punch, le climat s'est amélioré rapidement et, sous l'influence de cette chaleur, une flore presque tropicale s'est développée.

— Mais, s'écria Farandoul, le but, quel est le but de cette installation au pôle?

— Vous allez voir! Quand vous aurez parcouru cette île du Pôle, vous reconnaîtrez son importance commerciale... Oh! les mystères du Gulf-Stream! Le grand courant du Gulf-Stream aboutit ici et nous apporte toutes



De Trouville au pôle.— Les premières glaces flottantes.

les épaves de l'Atlantique, carcasses de navire, caisses de marchandises, etc. Une grande partie des richesses englouties dans les flots est jetée sur nos côtes, et, tenez, dernièrement encore, à la suite d'une tempête, le flot a rejeté un galion espagnol perdu au XVIe siècle en revenant du Mexique, chargé de tonnes d'or! Comprenez-vous, maintenant? Le gouverneur, après un premier voyage, au lieu de faire profiter la science de ses découvertes, a mis le pôle nord en actions : *North Pole Company*, *limited*, actions non cotées à la Bourse de Londres. Commandité par de puissants banquiers, il est venu

s'installer ici avec une troupe de gens de sac et de corde, pour diriger l'exploitation sous le titre de gouverneur général du pôle.

— Je comprends tout, maintenant, s'écria Farandoul, voilà donc pourquoi ce gouverneur a tenté à plusieurs reprises de faire échouer notre expédition au pôle, et pourquoi nous avons été reçus à coups de fusil !

— Parbleu! fit amèrement César Picolot, il tient à garder pour lui seul ce fructueux pôle nord; il ne veut être troublé par personne dans la vie délicieuse qu'il mène au sein de ce paradis verdoyant, embelli par la présence de dames enlevées un peu partout. Ce misérable gouverneur aime la musique, toutes ses malheureuses captives ont été des étoiles lyriques, en Europe ou en Amérique, ainsi nous avons la Rosita, de la Scala de Milan, Fanny Meyer, première chanteuse de l'Opéra de Vienne, deux artistes de San-Francisco, Carlotta Fabri, princesse Kriskapoulioff, etc., etc., toutes artistes éminentes, dont le monde doit pleurer la disparition incompréhensible. Toutes les soirées de ces misérables forbans sont consacrées à la musique, chant et piano... oui, nous avons jusqu'à des pianistes, des premiers prix du Conservatoire ! Tous les genres sont représentés, la musique religieuse, la musique sérieuse et la musique bouffe... Aimez-vous la musique? Moi, je l'ai aimée jadis au café-concert du Havre; depuis, après avoir bien réfléchi, je suis revenu à des idées plus saines, je l'abhorre! Consultez l'histoire, vous y verrez que tous les grands criminels avaient la passion de la musique, Papavoine jouait de la harpe, Lacenaire pratiquait le piano, Dumollard sentait ses yeux se remplir de larmes aux sons de l'orgue de Barbarie. Était-ce la musique qui les avait poussés au crime, ou bien la trouvaient-ils commode pour étouffer la voix des remords ? Je l'ignore, mais cela seul doit suffire pour faire réprouver cet art par tous les honnêtes gens.

— Je vous approuve, dit Mandibul, mais revenons au gouverneur.

— J'y reviens. Au centre de l'île, dans une position forte par elle-même, se trouvent les maisons des forbans et celles de leurs captives. Toutes les recherches du luxe y ont été prodiguées; les artistes sont captives, mais rien ne leur manque, appartements confortables, cuisine luxueuse, — un peu trop de poisson, par exemple. — Chaque soir, on se réunit dans le grand salon et le concert commence! Pauvres captives, elles n'ont aucun moyen de se soustraire aux ordres du forban, le programme est fixé, il faut l'exécuter! Et le piano roule, les grands morceaux éclatent, puis viennent les morceaux bouffes et les chansonnettes... Horreur! J'entends tout cela de la cabane que je me suis construite dans un trou de rocher, car moi, je ne suis que toléré

dans l'île et je n'ai que le droit de végéter à côté d'eux. Mais cela va finir! Il y a trois jours, le gouverneur est revenu avec son infernal petit navire, d'un voyage en Europe, rapportant une cargaison de musique nouvelle et deux chanteuses qu'il a enlevées au moyen d'un faux engagement pour

César Picolot, professeur de philosophie et son élève, au café-concert.

l'Amérique. J'ai vu aussitôt les forbans commencer certains préparatifs de défense et j'ai compris que des libérateurs s'avançaient. J'ai réussi à prévenir les captives de se tenir prêtes à tout et j'ai veillé en attendant votre arrivée. Vous savez tout maintenant; le gouverneur et ses forbans, au nombre d'une trentaine, sont à cent mètres d'ici, cachés dans les rochers...

— Mais quel est donc ce gouverneur? vous ne nous l'avez pas dit?

— Hélas! huit années de séjour ne m'en ont pas appris plus que je ne vous en ai dit. Mystère, mystère partout! Pas une des captives, pas un des forbans peut-être, ne soupçonne le nom de cet homme infernal.

— Je vais vous le dire, moi! s'écria tout à coup l'un des savants anglais qui n'avait pas encore dit un mot jusque-là, et qui, d'ailleurs, n'en avait pas dit beaucoup plus à bord de la nacelle-chaloupe. Cet homme, ce gouverneur du pôle nord, c'est le capitaine Hatteras!

Farandoul poussa un cri de stupeur.

— Le capitaine Hatteras! l'intrépide explorateur des contrées polaires, l'homme auquel M. Jules Verne a fait une réputation de navigateur et de gentleman?

— Lui-même!

Encore un héros de Jules Verne! Au pôle nord, si loin du reste du monde, Farandoul se heurte encore à l'un de ces hommes fatals. Farandoul part à la découverte du pôle, à travers mille dangers effroyables il parvient à fouler ce roc mystérieux... fatalité! le pôle nord est habité. Et par qui? par un héros de Jules Verne, par le capitaine Hatteras!

— Ventre de phoque! s'écria Mandibul, mais êtes-vous bien sûr que ce gouverneur soit le capitaine Hatteras! comment le savez-vous, monsieur?

Le savant anglais s'avança dans le cercle des matelots.

— Parce qu'il est mon mari, parce que je suis son épouse légitime, cruellement abandonnée!

Et le faux savant retira ses lunettes, enleva sa perruque et parut à tous les yeux étonnés avec le visage d'une jolie et blonde Anglaise de vingt-sept à vingt-huit ans.

— Oh! oh! fit Mandibul.

Le second Anglais s'était avancé à son tour dans le cercle.

— Je parie que c'est la femme de chambre de Mme Hatteras, s'écria Tournesol.

— Vous perdriez! répondit l'Anglais, et se présentant lui-même : James Codjett, sollicitor, dit-il, Chancery lane, 7, tous les jours de une heure à cinq heures, sauf empêchement. Agissant pour mistress Hatteras dans l'action en divorce intentée près la cour, par ladite dame contre l'honorable captain John Hatteras, son mari. Il nous faut bien constater les débordements dudit capitaine Hatteras, pour obtenir le divorce pour injures graves, et je compte sur vous, messieurs, pour signer au procès-verbal.

Explication matrimoniale au pôle nord.

V

Horrible trahison du gouverneur Hatteras.
Abandonnés au pôle. — Le feu s'éteint, la flamme gèle. — Départ et naufrage.
Échoués sur un banc de harengs providentiel.

— Voilà une étonnante aventure, murmura Farandoul, nous ne pouvions guère nous attendre à rencontrer tout cela au pôle nord.

— Hélas! fit mélancoliquement Mandibul, il n'y a sur ce rocher du pôle que deux personnes mariées et elles plaident en séparation! Quelle leçon pour nous autres célibataires!

— Alors, reprit Farandoul, vous connaissiez l'existence de l'île du Pôle?

— J'avais des doutes seulement, c'est pour cela que M. Codgett et moi, nous nous sommes fait adjoindre à l'expédition anglaise au pôle nord. Maintenant, nous allons démasquer l'infâme.

— Pardon, fit Mandibul, ce soin nous regarde; les forbans sont près d'ici, le fusil à la main, c'est à nous de les débusquer de leur repaire.

— Non pas, vous êtes mes témoins, s'ils vous tuaient, je ne pourrais avoir vos signatures, laissez-moi les aller trouver en parlementaire.

— Au fait, répondit Farandoul, c'est une idée, avant de commencer l'at-

taque, nous pouvons bien tenter un accommodement. Si Hatteras consent à rendre la liberté à ses captives, nous ne le gênerons pas dans la possession de son île.

Sur l'ordre de Farandoul, un chiffon blanc fut arboré pour demander une suspension d'armes. Les forbans répondirent à ce signal par un drapeau pareil, et le faux savant anglais ayant rajusté sa perruque et remis ses lunettes, se dirigea, suivi du sollicitor James Codgett, vers le poste occupé par Hatteras.

S. E. le gouverneur du pôle nord, Hatteras, lui-même, était venu au-devant d'eux. Les marins surveillant de loin ses mouvements le virent interroger les parlementaires avec brutalité, James Codgett répondait. Tout à coup Hatteras changea brusquement de manières, le faux Anglais venait de retirer sa perruque et de se faire reconnaître.

— Explication matrimoniale! murmura Mandibul, venez donc au pôle pour voir ça.

Hatteras et les parlementaires ayant disparu derrière les rochers, on ne vit pas le reste de la scène. Des deux côtés les factionnaires veillaient le fusil armé.

La conférence dura longtemps, les parlementaires ne reparurent qu'au bout de trois heures.

— Le résultat? leur cria Farandoul dès qu'ils furent à portée.

James Codgett prit la parole :

— Le capitaine Hatteras demande douze heures de réflexion avant de prendre un parti. Demain matin, au point du jour, on aura sa réponse; l'explication a été orageuse. Mme Hatteras l'a tout d'abord accablé de reproches sanglants et j'ai vu le moment où les choses allaient se gâter. C'est alors que je suis intervenu et que j'ai proposé le petit délai. C'était, je crois, le bon parti. Le gouverneur du pôle nord, ému de notre arrivée, me paraît prêt à entrer dans la voie du repentir, il ne faut pas le brusquer.

— Et, demanda curieusement Mandibul, avez-vous vu les...

— Le gouverneur s'y opposait, mais j'ai tenu à remplir mon devoir, et j'ai constaté la parfaite vérité des assertions de M. César Picolot, l'infortuné voyageur de Trouville. Je libellerai mon procès-verbal, et demain, quand vous aurez vu par vous-mêmes, je vous prierai d'y apposer vos signatures.

— Bien, dit Farandoul, le délai accordé à Hatteras me paraît une imprudence, mais enfin, la chose est faite, nous allons attendre jusqu'à demain dans nos positions respectives. La température est délicieuse, nous

serons très bien dans notre grotte rafraîchie par la brise de la mer, et deux hommes vont monter la garde pour prévenir toute surprise....., maintenant, attaquons nos provisions !

La nuit venait sans amener l'obscurité avec elle, les grands feux de naphte, lançant des colonnes de flammes de vingt mètres de hauteur, embrasaient tout le ciel à six kilomètres à la ronde. A la clarté de ce soleil factice on soupa gaiement dans la grotte, et l'on se prépara ensuite à dormir sur les peaux d'ours apportées de la nacelle-chaloupe.

Les captives d'Hatteras.

Le sollicitor et les deux factionnaires veillèrent seuls, tout le monde dormait. Sir James Codgett préparait ses papiers timbrés pour instrumenter le lendemain; quant au pauvre César Picolot, après avoir emprunté au sollicitor une plume et de l'encre pour écrire le premier chapitre de ses mémoires, institulés : *Huit ans de captivité au Pôle nord*, le bonheur d'être enfin délivré avait troublé son inspiration et il était parti armé de la carabine d'un matelot, avec l'espoir d'arriver jusqu'aux chanteuses du Havre, pour leur apprendre la fin de leurs malheurs.

La température était vraiment délicieuse; à minuit, Mandibul, réveillé

une minute, constata 31 degrés au-dessus de zéro, et ne se rendormit qu'après avoir inscrit sur son carnet ce chiffre extraordinaire.

A six heures du matin, trois ou quatre coups de fusil éclatant à quelque distance réveillèrent tout le monde. Farandoul bondit sur ses peaux d'ours et se heurta dans l'obscurité contre Mandibul.

— Eh bien ? s'écria-t-il, qu'est-ce donc ? quelle nuit profonde ! les feux de naphte.....

— Eteints depuis dix minutes, répondit le matelot de garde.

— Oh ! oh ! Ceci ne nous présage rien de bon... le gouverneur doit nous ménager quelque surprise, ces feux brûlaient sans interruption aucune depuis huit ans..... Vite une lanterne, le soleil ne se lève qu'à midi un quart, nous avons donc encore six heures de nuit.

Au même instant, une douzaine de coups de feu retentirent encore et quelques ombres apparurent courant au milieu des rochers.

Les matelots avaient sauté sur leurs carabines.

Une des ombres aperçut le mouvement.

— Ne tirez pas ! cria-t-elle, c'est moi et elles !

C'était la voix de César Picolot.

Un homme et sept femmes, haletants et oppressés, sautèrent au milieu du campement et se laissèrent tomber sur les peaux d'ours.

— Sauvées ! elles sont sauvées ! s'écria César Picolot en revenant à lui, sauvées pour le moment du moins, car...

— Voyons, que se passe-t-il, et pourquoi les feux de naphte sont-ils éteints ? demanda vivement Farandoul.

— Grâces en soient rendues aux Dieux, les voilà sauvées, répondit César tout entier à sa joie, les voilà, messieurs, les infortunées du bateau de Trouville, les éminentes artistes lyriques du café-concert du Havre, Mmes Angelo, Stanislas, Léa d'Arcis (sur Aube), Bichart, Antonia, Judith et Henriette d'Ingouville, que tous les amis de l'art pleurent, sans nul doute, encore aujourd'hui tout le long de la côte normande ! Je suis arrivé à temps...

— Que se passe-t-il, voyons ? répéta Farandoul.

— Tout simplement ceci : Le gouverneur Hatteras évacue l'île du Pôle avec ses forbans. Au lieu d'arranger les choses, l'arrivée de Mme Hatteras a tout perdu. Hatteras n'a demandé du temps hier que pour préparer sa fuite... Une partie des forbans transportaient ballots et provisions à bord de son yacht, pendant que les autres, sous la direction du gouverneur lui-même, travaillaient à une œuvre mystérieuse...

— Les sources de naphte ? s'écria Farandoul.

— Vous l'avez dit ! les forbans détournaient les sources. Cinq ou six heures de travail leur ont suffi, maintenant les sources de naphte se perdent dans la mer, et l'île du Pôle est redevenue le domaine de l'obscurité.

— Et du froid ! Cette température factice, entretenue par les feux de naphte, va bientôt décroître et l'épouvantable froid va revenir !...

— Maintenant, reprit César, le gouverneur et ses forbans doivent être embarqués. Au moment où les feux de naphte s'éteignaient, je suis parvenu, à la faveur de l'obscurité, à leur enlever quelques-unes de leurs victimes, les autres étaient déjà à bord, c'est alors que les forbans m'ont tiré quelques coups de fusil.

César s'interrompit soudainement, quatre bouées magnétiques venaient

L'évacuation du pôle par les forbans.

d'échouer sur le rivage et il en sortit quatre marins armés jusqu'aux dents. C'étaient les hommes laissés à la garde de la nacelle-chaloupe ; inquiétés par la fusillade des forbans, ils s'étaient lancés à la mer pour venir au secours de leurs camarades.

— Mille tonnerres ! s'écria Farandoul, la chaloupe-nacelle n'est plus gardée, et si Hatteras...

Une éclatante lumière brilla soudain au large vers la ligne des brisants, et une explosion épouvantable ébranla les airs.

— La nacelle-chaloupe ! s'écrièrent tous les marins en s'arrachant les cheveux.

C'était la nacelle-chaloupe qui sautait! A la clarté de l'explosion, chacun put voir à quelque distance les mâts d'un autre navire, le yacht d'Hatteras, s'éloignant à toute vapeur.

Quelle catastrophe! Plus de navire et plus de ressources! Les sources de naphte détournées, le froid allait revenir! L'infernal Hatteras, voyant son secret découvert, s'arrangeait pour que l'île du Pôle devînt le tombeau des hardis marins, il avait tout anéanti, vivres et baraquements, il avait éteint les feux de l'île, qui seuls en rendaient le séjour supportable, et, pour ôter tout moyen de retour à ses victimes, il avait en partant fait sauter le navire qui les avait amenés.

Le plus désespéré de tous était l'infortuné César Picolot. Hélas! tout espoir de revoir jamais le Havre lui semblait bien perdu; le terrible froid du pôle allait saisir sa proie; déjà l'air s'était rafraîchi et la douce brise de tout à l'heure s'était transformée en une aigre bise qui forçait chacun à se souffler sur les doigts.

— Oh! oh! fit Mandibul en consultant son thermomètre.

— Eh bien? demanda Farandoul, nous baissons, n'est-ce pas?

— Fichtre! répondit Mandibul, une baisse de trente degrés, tout simplement: nous n'avons plus que 3 degrés au-dessus de zéro...

— Cela va bien vite! Avons-nous des peaux d'ours pour tout le monde? Oui? Très bien! Tâchons de ne pas nous laisser geler; nous avons besoin, pour nous tirer d'ici, de conserver nos idées nettes; n'attrapons pas d'engelures à notre imagination, c'est le principal. Et maintenant, en route vers les maisons d'Hatteras, et installons-nous de façon à pouvoir lutter contre le froid.

Et toute la troupe, guidée par César Picolot, prit, à la lueur tremblotante d'une lanterne, la direction de Hatteras-House. L'odorat seul eût suffi pour les conduire; à mesure que l'on avançait, une affreuse odeur de brûlé se répandait dans l'atmosphère, et ne révélait que trop, hélas! les destructions opérées par le gouverneur.

Les malheureuses artistes lyriques, si cruellement éprouvées, grelottaient sous leurs peaux d'ours; quant à Mme Hatteras, elle accablait du poids de sa fureur son malheureux solliciteur, qu'elle accusait d'avoir tout perdu en accordant un délai au gouverneur.

Toute la troupe, se heurtant aux rochers, roulant parmi les pierres, glissant sur les pentes, arriva enfin aux habitations des forbans. Farandoul, la lanterne en main, en passa une inspection rapide; hélas!

UNE MAUVAISE NUIT AU PÔLE NORD. LA FLAMME GÈLE!

tout était ruine et désolation ; les forbans avaient emporté tout ce qui pouvait s'enlever, et jeté dans les feux de naphte tout ce qui pouvait se brûler. Les murailles seules restaient, Hatteras n'avait pas eu le temps de les abattre, il s'était contenté d'enlever les toitures, les portes et les fenêtres.

Bien entendu, tous les approvisionnements avaient disparu.

— Le froid et la famine ! gémirent les artistes lyriques.

— Non, le froid seulement est à craindre ; la mer nous fournira notre nourriture, tranquillisez-vous, mesdames. Nous mangerons des phoques et des morses, et nous boirons de l'huile de baleine !

— Voyons, combien de degrés au thermomètre ?

César Picolot trahit ses élèves.

Mandibul approcha la lanterne du thermomètre suspendu à sa ceinture.

— Huit degrés au-dessous de zéro ! le pôle nord se refroidit vite !

— Allons ! reprit Farandoul, à l'œuvre, nos enfants, il nous faut un domicile, et vivement, ou dans deux heures nous sommes gelés !

Le coin le moins endommagé de la maison d'Hatteras fut choisi comme abri et tous les marins s'occupèrent presqu'à tâtons de le rendre un peu plus confortable. Avec quelques débris de charpente échappés à la destruction, on confectionna tant bien que mal une toiture et l'on boucha les brèches des fenêtres.

De quart d'heure en quart d'heure, Mandibul avait consulté son thermomètre, il avait d'abord trouvé treize degrés, puis dix-sept, puis vingt-huit, puis trente et un, trente-trois, et enfin quarante et un !

Quand le soleil parut, à midi un quart, le thermomètre avait encore baissé de sept ou huit degrés. Les malheureux abandonnés étaient presque gelés, malgré le feu qu'ils avaient entretenu à grand' peine avec les quelques morceaux de bois recueillis par-ci, par-là.

Quelle désolation leur apparut au grand jour ! toute la végétation que la chaleur entretenue par les feux de naphte avait fait éclore, avait été ravagée par le froid de cette nuit terrible ; les grandes herbes, les lianes, les cocotiers naissants étaient raides de givre, tout était mort.

— Vite ! ordonna Farandoul, profitons des quelques heures de jour pour couper bois et broussailles et entassons tout dans notre logis.

Tout le monde, même Mme Hatteras et les artistes lyriques, se mit à la besogne, le couteau ou la hache à la main. Par malheur, cette végétation n'avait pas eu le temps de devenir bien sérieuse, il y avait plus de feuilles que de bois ; en trois heures, tout fut récolté. L'île ne présenta plus bientôt qu'un plateau dénudé au milieu d'un chaos rocailleux.

Comme la nuit venait, on rentra dans l'inconfortable cabane pour se réchauffer avec une bonne flambée.

— Et le repas ? nous n'avons pas déjeuné encore ! firent observer les dames.

— Nous allons y pourvoir, répondit notre héros, allumez le feu, nous allons à la chasse aux phoques.

— Inutile ! inutile ! s'écria César Picolot, je vais aller appeler quelques-uns de mes élèves, et je vous les amènerai... c'est une trahison, mais enfin, qui ne veut pas la faim, veut les moyens... Voyons, combien de phoques pour un repas ? Nous sommes une trentaine, deux phoques suffiront, ce me semble ; justement, j'ai deux élèves gras et bien portants... je vous les amène dans un instant.

— Et des légumes ? fit un des savants allemands.

— Hélas ! les plantes légumineuses n'abondent pas, je ne puis vous offrir qu'une salade de feuilles gelées...

Les deux élèves de César Picolot, ex-professeur au lycée du Havre, étaient peut-être remarquables sous le rapport de l'intelligence et des qualités morales, mais ils laissaient beaucoup à désirer au point de vue purement gastronomique. Ils étaient gras, mais coriaces ; on les fit rôtir à la broche et on les découpa vite à coups de sabre. Rien ne fut perdu, les dames se plaignirent beaucoup, mais durent reconnaître, après tout, que cette nourriture huileuse était réconfortante.

Deux hommes furent chargés d'entretenir le feu avec les broussailles, et tout le reste de la compagnie s'endormit roulé dans les peaux d'ours. Mandibul se réveilla au milieu de la nuit les jambes engourdies par le froid. Il courut à son thermomètre accroché à la muraille; malgré le feu d'enfer entretenu dans la chambre, il marquait 23 degrés au-dessous de zéro.

— Diable! diable! fit-il en se rendormant.

Séance de gymnastique obligatoire.

A huit heures du matin, César Picolot, sorti depuis un instant, réveilla tout le monde en rentrant avec deux autres de ses élèves.

— C'est le déjeuner, fit-il, il y en aura pour tous les goûts, je vous en amène un gras et un maigre.

Farandoul et Mandibul, pendant que l'on s'occupait des élèves de César Picolot, étaient sortis pour voir ce qu'il restait de combustible. La provision était fortement entamée, et il était clair qu'en deux jours tout devait être dévoré.

— Pas de feu dans le jour! s'écria Farandoul en rentrant, on n'en fera que

la nuit, cela fera durer notre provision plus longtemps. Nous en aurons ainsi pour quatre jours; il faut donc qu'avant quatre fois vingt-quatre heures nous ayons trouvé un moyen de quitter cette île inhospitalière.

— Eh bien! Et les bouées qui nous ont amenés?

— Impossible, elles sont aimantées, elles ne pourront jamais quitter le pôle.

— Que faire alors?

— Construire un radeau si nous en trouvons les matériaux! Nous n'avons pas d'autre chance de salut! Nous allons partir à la découverte. Pendant ce temps, tâchez de ne pas vous laisser geler, remplacez le feu par de la gymnastique.

Farandoul et Mandibul firent le tour de l'île et, malgré toutes leurs recherches, découvrirent seulement quelques épaves, quelques fragments de mâts avec lesquels on ne pouvait guère construire qu'un radeau bien étroit pour tant de monde. N'importe, il le fallait, les bouées électriques démolies pouvaient fournir aussi quelques matériaux, ainsi que le baraquement de Hatteras-house, et un piano oublié par Hatteras.

Nos deux amis trouvèrent en rentrant tout l'équipage en train de se réchauffer par la gymnastique obligatoire; Kirkson portait deux dames à bras tendus, le sollicitor Codgett enseignait la boxe à César Picolot, tout le monde se donnait le plus de mouvement possible, sous les ordres du sévère Tournesol, qui ne laissait à personne le temps de se reposer.

Après avoir encore goûté à deux élèves de César Picolot, on partit pour le travail; les dames elles-mêmes travaillèrent activement à la construction du radeau sauveur, Farandoul l'avait ordonné, non par manque de galanterie, mais parce que l'on ne pouvait vivre dans l'atmosphère terrible du pôle nord qu'à la condition d'agir énergiquement sans se donner une minute de repos.

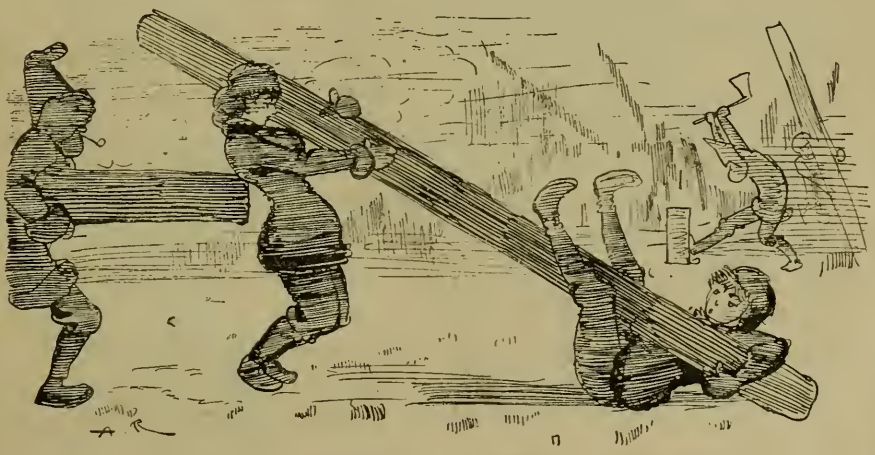
Porter des planches sur les épaules, remuer des vergues et des fragments de mâts, manier la hache, était sain, mais fatigant. Le soir, lorsque le radeau fut assez avancé, il fallut se remettre à la gymnastique en attendant le feu.

La journée suivante fut employée de la même façon; le soir, le radeau était entièrement terminé, et la délicate opération du lancement fut annoncée pour le lendemain matin.

Malgré les cinquante degrés de froid dont jouissait l'île du Pôle, la mer, continuellement agitée et réchauffée par le grand courant du Gulf-Stream, se conservait à peu près libre de glaces. On pouvait partir; le plan de Farandoul

était de s'abandonner à ce courant et de descendre avec lui vers des régions moins désolées, où l'on aurait peut-être la chance de rencontrer quelque baleinier.

Aux premières lueurs de l'aube du lendemain, c'est-à-dire vers midi, le radeau fut mis à l'eau. Il était bien petit, on serait bien à l'étroit, mais on devait s'en contenter. Seule, la bouée à vapeur pouvait servir, Farandoul comptait sur elle pour remorquer le radeau en dehors de la ceinture de récifs de l'île du Pôle, et pour activer la marche tant que durerait le peu de charbon sauvé de la perte de la nacelle-chaloupe. On emporta aussi, à grand peine, car il fallut les arracher de l'île du Pôle, quelques bouées de fer, embarrassantes d'abord, mais qui devaient plus tard, quand l'action du pôle ne se ferait plus sentir, rendre d'importants services aux naufragés.



Construction d'un radeau.

Chacun travaillait courageusement pour hâter le moment du départ ; un abri à peu près fermé fut établi au-dessus des planches du radeau, avec le toit de Hatteras-house, et César Picolot amena une trentaine de ses élèves qui furent attachés à l'avant du radeau, avec une poutre pour se reposer de temps en temps. A deux heures, tout fut prêt. On avait encore une heure de jour, il fallait en profiter pour sortir des récifs.

Au moment d'embarquer, Farandoul et quelques hommes retournèrent à Hatteras-house ; on fut bientôt tout surpris de les voir reparaître avec deux tonneaux que l'on ne connaissait pas. C'était une trouvaille précieuse : deux barriques de rhum, réserve d'Hatteras, que Farandoul avait découvertes dans

une cachette. Tout le monde battit des mains; plusieurs tonneaux vides, trouvés dans la même cachette, servirent à consolider le radeau.

La bouée à vapeur chauffait, tout était prêt.

— Embarquez! cria Farandoul.

Après une heure d'efforts, le fragile radeau parvint enfin à franchir la redoutable ligne des récifs, et la bouée à vapeur put l'entraîner à toute vitesse sur les eaux du Gulf-Stream. Un grand verre de rhum fut versé à tout l'équipage en signe de réjouissance, et l'on parla de sacrifier deux des élèves de César Picolot pour le repas du soir.

On était parti! Déjà disparaissait à l'horizon cette île fatale, cet effroyable pôle nord, qui avait failli devenir le tombeau de tant de braves, par l'horrible trahison du capitaine Hatteras. Mais tout n'était pas dit, pourrait-on lutter contre la banquise et contre le froid polaire avec de si faibles moyens, avec un radeau si étroit et un abri d'une solidité aussi problématique? La première nuit fut terrible, personne ne put dormir, et Farandoul dut ordonner de commencer une partie de boxe générale pour éviter une congélation imminente des malheureux navigateurs. Le seul poste supportable était à bord de la bouée à vapeur, contre la chaudière, on n'y gelait que d'un côté et l'on rôtissait de l'autre. Chacun des passagers du radeau occupa cette place à son tour. Par malheur, au matin le froid redoubla, et de grands malheurs semblèrent imminents; la gymnastique, la boxe n'avaient plus guère d'action, de plus tout le monde était endolori par les exercices de la journée, presque tous les nez semblaient endommagés, soit par la boxe, soit par la gelée.

Il n'y avait pas un instant à perdre; Farandoul fit verser un tonneau de rhum dans une des bouées de fer emportées par précaution, et mit le feu au liquide avec une certaine difficulté, car la flamme des allumettes-bougies gelait aussitôt exposée à l'air. Enfin le rhum flamba.

Quelle joie! On revenait à la vie, le sang se remettait à circuler, les plus endommagés, largement arrosés, dégelèrent avec rapidité, sans détérioration. Le seul James Codgett, le sollicitor de Mme Hatteras, faillit perdre le plus bel ornement de son visage, un nez aquilin qui faisait assez justement son orgueil, mais une bonne louchée de punch flambant sauva ce malheureux organe, James Codgett eut la joie de le sentir renaître, légèrement échaudé, mais vivant!

La joie des pauvres naufragés ne devait pas durer; le punch les avait préservés d'une congélation immédiate, mais tandis qu'ils le savouraient extérieurement et intérieurement, un autre danger tout aussi terrible les

Episodes navrants du naufrage.

menaçait : de gigantesques ice-bergs, que les marins n'avaient pas aperçus, s'avançaient vers le radeau.

Au milieu de cette nuit profonde, les flammes du punch éclairèrent tout à coup, à tribord et à bâbord, les masses horriblement déchiquetées des montagnes de glace, blocs énormes dont les sommets, hérissés de mille pointes semblables à de fantastiques clochetons, se perdaient dans la noirceur intense du ciel.

Ces ice-bergs, ballottés par les grosses vagues, dominaient le faible radeau de toute la majesté de leurs falaises ; on eut à peine le temps de les apercevoir, au moment où ils apparaissaient aux flammes du punch, un choc épouvantable se produisit, le radeau heurté par les pointes de glaces se disloqua instantanément, la cabine, grossièrement construite, fut jetée en l'air avec

tous ceux qu'elle abritait, les espars volèrent en éclats et le punch s'éteignit sous une trombe d'eau glacée.

Les majestueux ice-bergs passèrent rapidement sur le lieu du désastre et tout redevint silencieux...

Cependant, au bout d'une minute, un : Ohé! ohé! sonore montra que tout le monde n'avait pas péri... C'était Tournesol qui surnageait et qui cherchait à percer l'obscurité pour découvrir une épave quelconque du naufrage.

D'autres ohé! ohé! lui répondirent à quelques brasses, une demi-douzaine d'hommes accrochés à un espar l'avaient entendu et lui firent place sur leur morceau de bois. Puis apparurent Mandibul remorquant Mme Hatteras dans un tonneau vide, César Picolot à califourchon sur une autre barrique, l'excellente chanteuse Léa d'Arcis sur le piano, Escoubico et Kirkson sur une planche, puis James Codgett et le reste des matelots manquants à cheval sur le mât du radeau.

Et Farandoul? avait-il disparu sous l'ice-berg? Au moment où les matelots se comptaient avec inquiétude, Farandoul reparut; il montait à l'instant du naufrage la bouée à vapeur; le choc avait lancé sur cette bouée la cabine du radeau qui tomba sur lui avec les savants allemands et les artistes lyriques du Havre. Les pauvres gens s'accrochèrent à la bouée et réussirent à se maintenir au-dessus des vagues...

Personne n'était mort!... mais valait-on beaucoup mieux? Une ombre d'espoir pouvait-elle rester à ces malheureux, perdus en mer à cinq ou six lieues du pôle nord?

Tout à coup, Tournesol poussa un cri et leva les bras en l'air, abandonnant son épave.

— On a pied ici! s'écria-t-il.

Farandoul dirigea immédiatement sa lanterne de ce côté.

Chose surprenante, à côté de Tournesol la dernière barrique pleine de rhum surnageait aussi.

Presque aussitôt le reste des marins se redressa; l'eau leur venait à peine à la cheville... Comment cela se faisait-il? Avait-on pris pied sur une terre inconnue? Était-on sur un bas-fonds? Cependant les ice-bergs venaient de passer par là...

Farandoul saisit une sonde et sentit immédiatement de la résistance; la sonde relevée ramena un hareng!

— Un banc de harengs! s'écria-t-il, sauvés! nous sommes sauvés! c'est

le grand banc de harengs qui descend à cette époque de l'année vers les côtes de Hollande...

Une splendide aurore boréale se lèvant avec soudaineté vint juste à point pour nos amis illuminer l'horizon ; tout le ciel s'embrasa, de longues traînées de lumière éclairèrent la mer à perte de vue...

Farandoul éteignit sa lanterne inutile et sauta sur le banc de harengs pour opérer rapidement une reconnaissance. C'était bien le grand banc de harengs attendu avec impatience par les pêcheurs de l'Europe, il y en avait des millions de millions entassés les uns sur les autres sur une largeur de cinq cents mètres et sur une longueur double. Au centre du banc, leur masse

Le nez de M. Codgett.

était à peine recouverte par un centimètre d'eau, il fallait gagner cet endroit et s'y établir.

Le sol vivant remuait sous les pieds, on enfonçait bien un peu, mais avec des précautions, on pouvait tenir. Au milieu, comme l'avait espéré Farandoul, le tassement était plus serré, la masse plus compacte des harengs offrait plus de résistance; notre héros planta un morceau de mât et fit signe à ses amis d'accourir.

Après quelques minutes d'indécision les dames se risquèrent, elles abandonnèrent la bouée et marchèrent vers le centre du banc en se tenant par la main. Il y eut bien quelques chutes, mais enfin elles arrivèrent.

Les marins ne perdaient pas de temps; de nombreuses épaves du naufrage surnageaient çà et là sur le banc, Mandibul les faisait recueillir et transporter

vers le centre. Il devenait aussi urgent d'éteindre les feux de la bouée à vapeur pour économiser le combustible et pour ne pas trop gêner les harengs; avant de le faire, Farandoul ordonna de faire chauffer un peu de rhum pour ranimer les dames après ce bain glacial.

— Et maintenant, travaillons! s'écria Farandoul.

En deux heures, les marins réussirent à établir sur le mobile banc de harengs une sorte de plancher plus solide. Les fragments de mâts appuyés sur des barriques vides formèrent un immense cadre, coupé par des traverses plus légères; sur ce cadre on étendit tout ce que l'on put réunir de toile à voile et l'on replaça tant bien que mal la cabine disloquée par la rencontre de l'ice-berg.

Quand tout fut terminé, chacun reconnut que cette installation, toute précaire qu'elle fût, valait mieux que le pauvre radeau ballotté par la tempête, à part un léger mouvement de tangage et une espèce de fourmillement sous les pieds, on pouvait presque se croire sur une île.

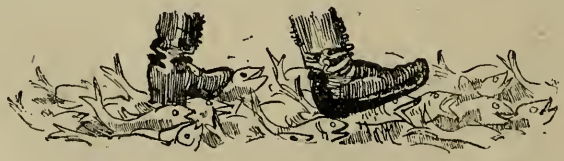
Les marins se frottaient les mains autant pour se féliciter que pour se dégourdir. Seul César Picolot se montrait inquiet, il rôdait sur le banc de harengs, appelant vainement les phoques, ses élèves, disparus dans le naufrage. Deux seulement avaient répondu à son appel; en désespoir de cause il les ramena au centre des harengs et les attacha au mât.

— Plus rien que deux phoques! dit-il tristement à Mandibul, c'est l'affaire d'un repas, et après? Et des vivres?

— O philosophe distrait! répondit Mandibul, et notre banc? nous mangerons notre banc, donc!

Et se tournant vers Mme Hatteras, il ajouta:

— Pardon, madame, aimez-vous le hareng frais? C'est que, jusqu'à nouvel ordre, notre maître coq va nous en servir à tous les repas.



Sur le banc de harengs.

VI

Les malheurs d'un banc de harengs.
Des provisions pour 27,397 années bissextiles et autres. — Un peu de procédure.
Réclamations peu fondées du sollicitor Codgett.
Brillante défense du banc de harengs.

Situation étrange et nouvelle pour des navigateurs! Perdus en mer, emportés par un banc de harengs! Mandibul seul était au comble de la joie.

— J'ai navigué sur toutes les embarcations du globe, j'ai tâté de tous les bateaux, depuis la simple barque de pêche jusqu'au grand transatlantique, depuis la gondole vénitienne jusqu'à la proa malaise, mais c'est la première fois qu'un banc de harengs a l'honneur de me porter!

— Voyons, dit Farandoul, établissons un peu d'ordre à bord. Nous sommes dix-huit marins, avec les trois savants allemands, Mme Hatteras et son sollicitor, César Picolot et les sept artistes lyriques, cela fait trente et une personnes, plus deux phoques. Nous avons pour toutes ressources un tonneau de rhum... c'est tout ce que nous avons sauvé, n'est-ce-pas?

— Pardon! s'écria Mandibul, j'ai sauvé autre chose...

— Quoi donc?

— J'ai sauvé quatre millions cinq cent cinquante-huit mille six cent soixante-quatre francs et soixante-cinq centimes en traites sur les banques des principales villes du littoral de l'Angleterre, de la Norwège et de la Russie. Une belle somme encore, avec laquelle nous nagerons dans l'abondance aussitôt arrivés dans l'un ou l'autre de ces pays.

— Oui, il ne s'agit que d'aller jusque-là.

Tournesol avait entendu.

— Aurons-nous assez de harengs pour la route? demanda-t-il. Je pense qu'en me serrant un peu la ceinture, il me faudra au moins dix-huit harengs par jour, et nous sommes trente et un...

— Tranquillisez-vous et mangez-en trente-six, répondit Mandibul, j'y avais déjà pensé, nous n'avons pas à craindre la famine. Suivez bien mon calcul : notre banc compte environ mille mètres de longueur sur cinq cents de largeur et dix de profondeur, total cinq millions de mètres cubes de harengs serrés. Je suppose dix-huit cents harengs par mètre cube, cela produit neuf milliards de harengs ; je divise par trente et j'obtiens un à peu près suffisant, trois cents millions de harengs à manger par homme. Vous voyez que nous pouvons naviguer assez tranquillement. Ce qui me chagrine, c'est la monotonie du menu : du hareng et toujours du hareng.

— J'aime à être fixé, reprit Tournesol, à trente par jour, combien trois cents millions de harengs peuvent-ils durer de temps ?

— Diable! j'espère bien que nous rencontrerons un baleinier ou un port avant ce temps-là, vos trois cents millions de harengs à trente par jour dureront 27,937 années et 95 jours !

— Oui, mais, et les années bissextiles? Et ne faut-il pas en conserver suffisamment pour nous porter?

— Vous oubliez les naissances, étourdi que vous êtes ! Nous allons avoir des nouveau-nés en quantité, avant quinze jours nous aurons six fois plus de harengs qu'aujourd'hui et nous pourrons nous promener sur un banc d'une lieue et demie de longueur !

Tournesol se frappa le front.

— C'est vrai, j'avais oublié les naissances! alors je ne vais plus me gêner et je vais tâcher d'engraisser. Je vais demander au maître coq si l'on ne pourrait pas faire saurir une partie du banc...

Farandoul, pendant cette discussion, s'occupait de l'installation des passagers dans la cabine au centre du banc. Cette cabine formait un abri aussi peu confortable que possible ; la bise y entrait de toutes parts, rien ne tenait,

rien ne fermait, le toit, les murs, tout était fait de pièces et de morceaux. Il fallait au plus vite consolider cette malheureuse demeure si l'on ne voulait inévitablement périr par le froid.

Un plancher d'abord fut constitué, pour éviter le contact des harengs ; ce plancher, bien entendu, ne ressemblait guère à un parquet en point de Hongrie, et il ne fut nullement question de le cirer; c'était un simple plancher de radeau, formé de planches et de traverses reliées avec des cordages. Une ouverture carrée fut réservée au centre pour y établir le foyer. C'était cruel pour les pauvres harengs, mais enfin on ne pouvait se passer de feu et l'on ne devait pas, non plus, songer à mettre le foyer sur les planches.

Installation du maître coq

Une des bouées de fer fut installée bien au centre de l'ouverture et l'on y alluma un bon feu de charbon de terre avec les dernières provisions de combustible de la bouée à vapeur. Par mesure d'économie, le foyer de la cabine fut aussi celui de la cuisine, le maître coq s'y installa et commença ses fonctions par la grillade de trois cents harengs pour un repas dont le besoin se faisait sentir sans que l'on sût exactement, vu la profonde obscurité, s'il devait s'intituler déjeuner ou souper.

Le maître coq était, lui, très satisfait de son installation. Jamais, à bord des navires où il avait servi, ou bien à terre dans les expéditions en Asie ou en Amérique, il n'avait pu pratiquer son art avec la même commodité. Il

n'avait qu'à se baisser à côté de son fourneau pour saisir les harengs toujours à sa portée, car les vides étaient aussitôt comblés qu'opérés.

Les trois cents harengs du repas enlevés au milieu de leur famille et jetés sur le gril, le banc se tassait un petit peu, et leur absence ne paraissat aucunement préoccuper les autres. Ils avaient d'ailleurs autre chose à faire, la bouée de fer servant de fourneau s'était bien vite échauffée, ce qui faisait crépiter l'eau et grésiller les harengs trop rapprochés. C'était là le seul inconvénient de l'installation et il n'avait de gravité que pour les harengs. Par mesure d'humanité, on décida que les harengs du repas seraient toujours choisis parmi les échaudés.

Ce premier repas à bord, très copieux et arrosé d'une bonne goutte de rhum brûlant, réconforta les naufragés. Les fatigues de cette journée fertile en émotions furent oubliées et chacun, après le repas, se remit à l'ouvrage sous les ordres de Farandoul et de Mandibul pour achever les travaux d'installation. Les cloisons disjointes furent consolidées, des planches furent clouées par-dessus les brèches, et des toiles goudronnées, tendues sur le tout, achevèrent d'intercepter tout passage à l'air glacé de l'extérieur.

Il était temps, car le thermomètre de Mandibul marquait au dehors quarante-six degrés au-dessous de zéro. La température dans l'intérieur de la cabine était plus supportable, on n'avait que trente et un degrés auprès du feu.

Le premier soin de Farandoul fut d'établir un règlement pour le bon ordre intérieur; il fut décidé que les dames garderaient toujours le côté le plus rapproché de la bouée-fourneau, et que les hommes, divisés par bordées, viendraient à tour de rôle occuper le reste des places de premier rang.

Ceci arrêté, on s'installa pour passer une bonne et tranquille soirée, satisfaction bien légitimement gagnée par des travaux herculéens.

Seule Mme Hatteras paraissait en proie à la mélancolie.

— Voyons, lui dit Mandibul en confidence, regretteriez-vous, madame, votre malandrin de mari ?

— Ce n'est pas cela, répondit la pauvre Mme Hatteras, je regrette seulement d'être la cause involontaire de vos malheurs. Mais il y a autre chose, M. James Codgett, mon sollicitor, vient de me prévenir qu'il allait être forcé de porter ses honoraires à un chiffre plus élevé... Il m'avait prévenue, quand il a fixé son premier chiffre, que les frais de voyage étaient à ma charge et que je devais lui fournir une cabine confortable de première classe. Le banc de harengs sur lequel nous naviguons lui paraît constituer une embarcation

LES NAUFRAGÉS SUR LE BANC DE HARENGS.

de la dernière catégorie et il réclame pour ce fait une indemnité de deux mille livres sterling.

— Sans préjudice de toutes réclamations subsidiaires pour les rhumes et maladies qui pourraient s'ensuivre, s'écria M. James Codgett se mêlant indiscrètement à la conversation, vous comprenez bien, madame, que les dérangements occasionnés par l'affaire épouse Hatteras contre capitaine Hatteras sont beaucoup plus sérieux que les courses ordinaires des procès suivis à Londres. Et vraiment, vous ne trouveriez pas beaucoup de sollicitors ou d'avocats distingués qui consentissent, comme moi, à naviguer sur toutes les embarcations hétéroclites que vous me faites fréquenter depuis quelque

Quarante-huit degrés au-dessous de zéro!

temps... permettez-moi d'énumérer : d'abord le glaçon flottant, lorsque nous nous perdîmes dans la banquise...

— Affaire réglée à mille livres sterling! fit observer doucement Mme Hatteras.

— Puis la nacelle-chaloupe, peu confortable, n'étant pas aménagée pour prendre des passagers.

— Réglée à cinq cents livres!

— Pardon! s'écria Mandibul, c'est beaucoup trop cher. La nacelle-chaloupe était une curiosité scientifique, bien des gens nous avaient offert des sommes fabuleuses pour le simple honneur de faire une partie du voyage à bord! Donc, je prends les intérêts de Mme Hatteras et je réclame un fort rabais...

— Impossible! j'y perdrais! ignorez-vous donc que nous autres, solli-

citors, nous avons des frais de bureau considérables... mais je reprends, après la nacelle-chaloupe, voilà que vous me faites voyager dans une bouée magnétique !

— Encore cinq cents livres ! murmura Mme Hatteras.

— Comment, cinq cents livres ! Mais nous plaiderons ! s'écria furieusement Mandibul, la bouée magnétique est une invention nouvelle et certes l'honneur d'essayer un mode de transport absolument inconnu au reste du monde, était une compensation suffisante pour la gêne qu'un simple terrien habitué à ses aises pouvait y ressentir !

— Il fallait me prévenir, je n'eusse pas accepté l'affaire dans ces conditions... mais je passe, après la bouée vient le radeau. Je vous attends là, vous n'allez pas faire passer votre radeau pour une curiosité scientifique, c'est tout ce qu'il y a de plus vieux, de plus usé ! Dans l'histoire des naufrages on ne voit que cela... donc, navigation sans intérêt. Bien, et le confortable de votre radeau, vous n'allez pas non plus le vanter ? Vous voyez qu'en taxant le radeau à mille livres sterling, je suis très raisonnable. Mais après le radeau, voilà que l'on me fait voyager sur un banc de harengs ! Cette fois, cela dépasse tout ce que l'on peut imaginer, et jamais sollicitor n'a été traité avec autant de sans-façon. On me fait aller et venir, on me noie, on me gèle, on me nourrit de la façon la plus bizarre, et quand je proclame mes droits à une indemnité, on discute, on chicane... non, je le répète, jamais sollicitor n'a été ainsi traité ! C'est au point que je n'oserai pas avouer le banc de harengs à notre retour à Londres, et que, dès à présent, je prie Mme Hatteras de vouloir bien passer sous silence notre séjour sur le dos de ces neuf milliards de harengs...

— Ça, interrompit Mandibul, c'est de l'ingratitude ! Voilà de braves poissons que vous êtes bien heureux de rencontrer pour vous recueillir et qui, non contents de vous porter presque sans roulis sur les vagues, vous nourrissent encore de leur chair pendant le voyage, et vous pousseriez la noirceur d'âme jusqu'à refuser de leur rendre un juste hommage à votre retour dans votre patrie ? Allons donc ! Le cœur d'un sollicitor ne peut être à ce point desséché !

— Ceci est un point à discuter ultérieurement ; en attendant je pense que, vu l'étrangeté de ces moyens de transport, j'ai quelques droits à une nouvelle indemnité que je fixerai à deux mille livres sterling.

— Monsieur ! s'écria Mandibul, j'ai toujours entendu dire que les gens de loi n'avaient pas d'âme, et ceci me confirme dans cette douloureuse

pensée ! Je vous plains, monsieur! Mais nous plaiderons et nous verrons si, au lieu de vous devoir de si formidables honoraires, ce n'est pas vous qui resterez redevable à Mme Hatteras pour le délicieux et pittoresque voyage que l'affaire Hatteras contre Hatteras vous a fait faire aux frais de cette dame!

— Et mon étude? que devient-elle pendant le cours de mes pérégrina-

Désagréments nautiques du sollicitor Codgett.

tions? pensez-vous que mes autres affaires ne vont pas en mon absence péricliter entre les mains de mon principal clerc, jeune homme intelligent, mais qui ne possède encore ni mes lumières, ni mon expérience? Nous ne ne devions faire d'abord qu'un court voyage dans le nord et ce n'est que peu à peu que je me suis laissé entraîner jusqu'au pôle... non sans penser, hélas! aux inquiétudes mortelles dans lesquelles ma longue absence doit plonger

mistress Codgett, et qui feront l'objet d'une autre réclamation que je ne puis fixer encore, mais que je formulerai ainsi sur ma note : Indemnité pour inquiétudes familiales et désagréments prévus au retour par suite du caractère irascible de l'honorable mistress Codgett, ci... mémoire.

— Mais c'est la ruine! murmura Mme Hatteras. Fatal procès! la fortune de mes ancêtres va y passer. Au moins, réussirai-je?

— Assurément, madame, le divorce sera prononcé par la haute cour, sur la déposition de ces messieurs, et je vais profiter de notre tranquillité actuelle pour rédiger un procès-verbal de notre visite chez le captain Hatteras et pour recueillir les signatures des témoins des débordements dudit captain.

Et le digne sollicitor, tirant de sa poche une feuille de papier timbré et une écritoire, s'assit à côté du fourneau pour instrumenter.

Sa plume vola sur le papier et au bout de quelques instants il communiqua la pièce suivante à sa cliente :

A Messieurs de la Divorce-Court, Chancery lane, London.

Le soussigné James Codgett, sollicitor, agissant pour Mme Hatteras, demanderesse, dans l'affaire de divorce contre le capitaine John Hatteras, défendeur, déclare que, parti pour la mer glaciale avec cette dame, à cette fin de bien et dûment constater, de façon oculaire et sans possibilité d'erreur, les débordements extra-conjugaux dudit capitaine John Hatteras, défendeur, le sollicitor susnommé et soussigné s'est trouvé, après des fatigues et des périls sans nombre qu'il se réserve de fixer et de taxer comme de droit, en mesure d'apprécier par lui-même les délits reprochés au défendeur.

Le théâtre des débordements du défendeur étant malheureusement trop éloigné pour que la haute cour pût s'y transporter par commission, le sollicitor soussigné a dû se borner à recueillir les attestations irréfutables d'honorables marins et voyageurs qui les ont constatés comme lui, attestations que l'on trouvera plus loin. C'est dans une île inconnue aux bureaux de l'amirauté et située au pôle de l'hémisphère nord que le sollicitor soussigné, accompagné de la demanderesse, a pu rencontrer les preuves nécessaires à l'obtention du divorce. L'honorable défendeur était là, régnant en maître et seigneur sur une population très mélangée, formée en partie d'hommes tout à fait dignes du titre d'écumeurs de mer, et en partie de malheureuses artistes lyriques enlevées par l'honorable défendeur et séquestrées par lui.

Le sollicitor soussigné déclare que les droits matrimoniaux de Mme Hatteras

ont été totalement lésés par le défendeur et conclut en demandant à la haute cour de prononcer le divorce en faveur de la demanderesse.

JAMES CODGETT, SOLLICITOR,
présentement en mer, en avant de l'île du Pôle.

Certifié et signé par nous, marins faisant partie de l'expédition française au pôle nord.

Mandibul avait lu par-dessus l'épaule de Mme Hatteras; il saisit la plume des mains du sollicitor et signa le premier avec Farandoul. Puis il fit à haute voix lecture de la pièce aux marins et recueillit leurs signatures. Le père

Un peu de procédure.

nourricier de notre héros ne sachant signer, parafa le papier timbré d'une belle croix; les savants allemands attestèrent ensuite la parfaite vérité des constatations et passèrent la plume à César Picolot qui ajouta une simple ligne, éloquente dans sa concision :

« Certifié par nous, victimes infortunées du capitaine Hatteras. »

ARTISTES DE L'ALCAZAR DU HAVRE

— Merci! dit simplement Mme Hatteras en reprenant le papier.

Le sollicitor James Codgett allait remettre les importantes attestations dans sa poche, lorsque Mandibul l'arrêta.

— Un instant! dit-il. Ce document est d'une importance capitale; il faut veiller sur sa conservation. Qui est-ce qui possède une bouteille?

— Une bouteille de quoi? demanda Trabadec, j'en ai une que j'ai ra-

massée sur le rivage de l'île du Pôle, mais elle contient un petit reste de cognac.

— Buvez-le et donnez-la.

Trabadec passa la bouteille, Mandibul plia délicatement la feuille de papier timbré, l'introduisit dans la bouteille, remit le bouchon, et, faisant chauffer ce qu'il y restait de cire à la flamme du fourneau, rendit la fermeture absolument imperméable.

— Maintenant, dit-il, j'en réponds; nous pouvons faire naufrage, le document sera recueilli et parviendra toujours à son adresse.

Cette délicate affaire ainsi terminée, chacun se remit à souffler sur ses doigts, car, malgré le feu toujours entretenu dans le fourneau, le froid se faisait vivement sentir. Farandoul ayant été consulter le thermomètre en dehors, y trouva quarante-huit degrés.

— Quelle heure avons-nous? demanda-t-il à Mandibul.

— Neuf heures, répondit celui-ci, mais je ne sais pas au juste si c'est neuf heures du soir ou du matin.

— C'est du soir, nous avons encore quinze heures de nuit.

— Diable, ce sera long! Allons, il faut tâcher de dormir, deux hommes vont veiller pour entretenir le feu.

— Pas beaucoup la peine, dit le maître coq, nous avons encore du combustible pour une heure; ensuite il faudra souffler sur ses doigts.

— Et les harengs? Du feu ou la mort! Nous avons le choix... et le choix est fait, je pense. Devant cette nécessité absolue, il faut nous résoudre à brûler des harengs! Vous allez donc réserver le peu de charbon et de bois qui nous reste pour des cas imprévus et entretenir le feu avec des brassées de harengs; ils sont très gras et flamberont admirablement.

— Hélas! fit Mandibul, voilà un banc de harengs qui peut se vanter d'avoir eu de la déveine en nous rencontrant.

Le cuisinier, bannissant tout scrupule, exécuta les ordres de Farandoul, et les premiers harengs crépitèrent dans le foyer. Les malheureux naufragés, roulés dans leurs peaux d'ours et serrés en une masse compacte, s'endormirent sous la garde des deux vestales chargées d'entretenir le feu.

Leurs rêves furent-ils couleur de rose? Nous ne saurions l'affirmer. Malgré la confiance affectée par les chefs, chacun sentait que la situation de propriétaires d'un banc de harengs péchait un peu sous le rapport de la sécurité.

Vers quatre heures du matin, les navigateurs furent réveillés par de vives

Brillante défense contre les cachalots.

démangeaisons et par de violents accès de toux. Les démangeaisons étaient causées par des engelures et les accès de toux par l'épaisse fumée qui remplissait la cabine; on était à moitié gelé et aux trois quarts asphyxié!

Les malheureuses naufragées, après s'être bien frotté les mains, comprirent tout à coup le danger.

— Enfumées! nous allons être enfumées avec ce feu de harengs! s'écrièrent-elles avec ensemble.

— Non, dit galamment Tournesol, nous allons être seulement sauris.

Les exclamations redoublèrent. Le foyer, continuellement alimenté par

des brassées de harengs, donnait une chaleur modérée, mais en revanche lançait par bouffées des tourbillons de fumée roussâtre et répandait une odeur épouvantable de poisson grillé.

Les naufragées s'entreregardèrent à la lueur d'une lanterne. En quelques heures, les figures, les mains avaient pris une teinte rousse assez marquée.

— Il a raison ! exclamèrent-elles, nous allons être sauries !

— Nous n'oserons plus rentrer dans le monde !

— Pourquoi sont-ils venus nous chercher à l'île du Pôle... la vie y était supportable après tout !

— C'est la faute à César Picolot !

César Picolot blêmit.

— O ingratitude féminine ! s'écria-t-il, mais je suis aussi sauri que vous et je ne me plains pas. En débarquant, vous direz que c'est le soleil des tropiques, ou bien vous vous ferez passer pour des négresses !

— Attendons le jour, dit Farandoul, nous irons nous désaurir à l'air et remplacerons le feu par des exercices violents.

Et l'on essaya de se rendormir, après avoir toutefois prié les hommes de garde de modérer la combustion des harengs ; néanmoins, au bout de quelques heures on n'y put tenir, et vers sept heures on résolut d'aller faire une promenade au grand air, malgré l'obscurité profonde.

— Quarante-quatre degrés, constata Mandibul, c'est très supportable.

— Allons, s'écria Farandoul, en prenant la tête de la troupe, une lanterne à la main, au pas gymnastique !

Justement, une splendide aurore boréale vint soudain illuminer le ciel. Une lueur intense apparut à l'horizon, grandit un peu, puis lança sans bruit une gerbe immense de grands rayons, comme dix bouquets de feux d'artifice éclatant en même temps, qui se maintiendraient dans toute leur intensité. On y voyait comme en plein jour et mieux qu'en plein jour. Au loin les ice-bergs, grandes masses étincelantes comme des montagnes de diamants, se balançaient, plus serrés que jamais, sur la mer ; c'était le commencement de la grande banquise, l'effroyable ceinture de glace du pôle. On l'avait franchie en venant, la traverserait-on au retour avec le même bonheur ?

Les marins étaient inquiets. Là était le danger. Comment le banc de harengs allait-il franchir cet obstacle ?

— Pourvu que ce ne soit pas en filant par-dessous ! murmura Mandibul.

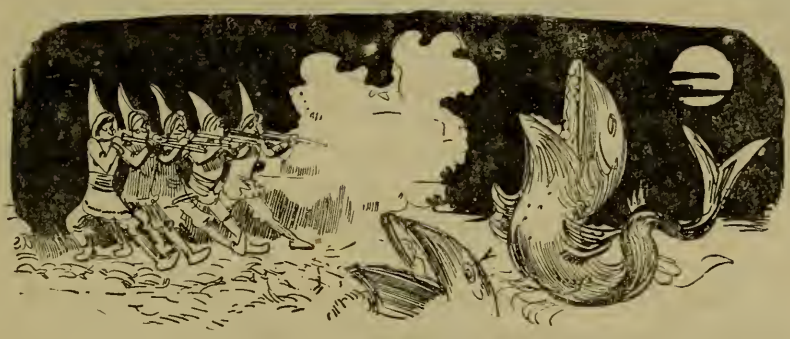
Le sollicitor James Codgett bondit.

— Et vous protestiez contre l'indemnité de deux mille livres que je réclamais pour naviguer sur votre banc de harengs! Je la porte à quatre mille!...

— Rassurez-vous! s'écria Farandoul, nous ne passerons pas sous la banquise, ce n'est pas l'habitude des harengs, notre banc nous fera suivre quelque passe comme celle que nous avons découverte en venant.

Et toute la troupe, bien enveloppée dans ses fourrures, partit au pas gymnastique sur le dos des harengs! Il était heureux que l'on eût des bottes imperméables, car on avait par endroits de l'eau jusqu'aux chevilles. Les harengs, contrariés par cette course, avaient un peu plongé sous le poids des naufragés.

On fit ainsi deux ou trois kilomètres en courant sans faire d'autre ren-



Feux de peloton.

contre sur le banc que celle des deux phoques amenés par Picolot. Ils étaient à l'avant, enfoncés jusqu'au cou dans les harengs; César Picolot eut peine à les reconnaître, tant ils s'étaient empiffrés de nourriture. A son approche, ils cessèrent de prélever un tribut sur le malheureux banc, et répétèrent quelques joyeux Pater, Mater!

— Bravo! fit Mandibul en les caressant de l'œil, cela nous fera un bon rôti, lorsque nous serons fatigués des harengs frais.

L'arrière du banc était moins tranquille que l'avant; à plus de cent mètres de l'extrémité, on sentait en marchant quelques soubresauts sous les pieds et l'on apercevait confusément comme une bousculade. On s'arrêta bientôt, le sol manquant de solidité; les pauvres harengs de l'arrière-garde avaient de nombreux ennemis sur le dos, des chiens de mer en troupes innombrables harcelaient le banc et les dévoraient par milliers; des mar-

souins, des morues faisaient un aussi grand ravage; mais dans le tourbillon de pirates qui se ruaient ainsi à l'abordage, trois ou quatre baleines surtout se distinguaient par leur voracité.

Farandoul et Mandibul s'avancèrent le plus possible pour juger de la situation et virent avec chagrin le mal causé par les énormes cétacés; chaque fois que les baleines s'élançaient sur le banc, elles avalaient tout près d'un mètre cube de harengs.

— Diable! diable! cela peut devenir dangereux, murmura Farandoul, il faut surveiller cela.

Sur son ordre, toute la troupe qui ne devait pas s'arrêter sous peine de périr par le froid, partit toujours au pas gymnastique pour la cabine au centre du banc, et revint du même pas avec un tonneau vide.

Le tonneau fut placé à environ trente mètres de l'extrémité du banc, pour servir de point de repère, de façon à juger de l'étendue des ravages causés par les trop nombreux ennemis des malheureux harengs.

L'aurore boréale venant de s'éteindre subitement, on revint dans l'obscurité vers la cabine. L'heure du déjeuner avait sonné, deux cents harengs n'attendaient que les naufragés pour périr sur le gril. Le maître coq avait la mine souriante, Mandibul vit du premier coup d'œil qu'il était content de lui.

— Vous, s'écria-t-il, vous êtes un malin, vous nous avez préparé une surprise? Voyons, je parie qu'il s'agit de quelque gigot de veau marin...

Le maître fit une moue dédaigneuse qui voulait dire : Mieux que ça! et tendit à son chef un petit papier légèrement graisseux.

— Un menu! exclama Mandibul, quel gaillard vous faites et quel malheur que vous n'ayez pas été chef sur le radeau de la Méduse!

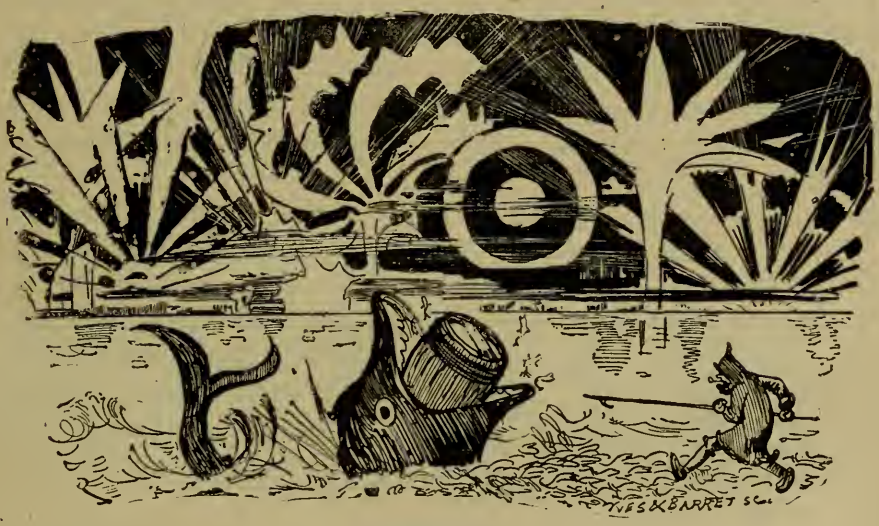
Les naufragées se pressaient curieuses autour de Mandibul qui étudiait le menu écrit et orthographié avec une grande liberté. Enfin, il lut :

Soupe aux harengs.
Harengs saurs à l'huile de cachalot.
Omelette aux œufs de harengs et aux algues marines.
Harengs grillés.
Laitances de harengs frites à l'huile, relevées à la poudre à canon.
Harengs en purée.
Petits pots de crème au lait de harengs.
Sorbets de laitance.
Boissons : Neige fondue. — Grogs au frai de harengs.

— Splendide! s'écria toute la troupe, allons! à table! à table!

C'était une manière de s'exprimer, car la table n'existait pas, chacun s'assit par terre et le déjeuner commença. La soupe aux harengs fut trouvée délicieuse, quoique un peu trop fournie en arêtes; l'omelette aux œufs de harengs eut le même succès, mais ce qui excita l'enthousiasme des convives, ce fut l'arrivée des petits pots de crème au lait de harengs. Deux pains de sucre, oubliés par Hatteras, avaient permis au chef de faire de cette crème quelque chose entre le nectar et l'ambroisie; c'était fin, délicat et fondant.

— Merveilleux tout simplement, dit Mandibul, résumant l'opinion géné-



L'aurore boréale.

rale, il faudra faire connaître cette crème de harengs aux palais blasés des riches terriens! A notre retour, nous introduirons cela dans le faubourg Saint-Germain et dans le West-End de Londres!

Il n'y eut qu'une ombre au tableau et qu'un convive légèrement mécontent. Ce fut Mme Hatteras qui faillit s'étrangler avec une arête oubliée dans un sorbet de laitance; sans Mandibul qui se précipita pour lui porter secours, la pauvre dame eût péri peut-être. Le maître coq, désolé de l'accident, attribua l'oubli de l'arête à l'inadvertance d'un de ses aides de cuisine, et se répandit en reproches contre les malheureux qu'il menaça de priver de grog.

Mme Hatteras, un peu remise, eut beaucoup de peine à obtenir leur

grâce. Le maître coq voyait sa réputation compromise et restait sévère, enfin il pardonna.

Au moment où l'on achevait les grogs, le jour se leva. Il était midi moins dix ; un pâle soleil allait, comme un immense lumignon accroché dans le ciel, éclairer un tant soit peu jusqu'à trois heures, moment où le lumignon s'éteindrait pour laisser la place à la lune, timide veilleuse, toujours à moitié dissimulée derrière un voile de brouillard.

— Si nous faisions une bonne sieste? proposa l'un des savants allemands, alourdi par ce plantureux déjeuner.

— Du tout! s'écria Farandoul, il faut activer la circulation du sang et respirer l'air pur. En avant, et au pas gymnastique.

Farandoul avait raison. Il ne fallait pas laisser les naufragés s'engourdir dans l'inaction, il fallait agir et se donner sans répit un mouvement violent. Les naufragées, réprimant quelques soupirs, se levèrent et suivirent les marins.

Et l'on reprit la promenade au pas de course autour de l'île flottante et vivante. A l'avant, les phoques de Picolot dormaient avec des sourires béats de gastronomes satisfaits; à l'arrière, les marsouins, les chiens de mer, les morues, les cachalots et les baleines continuaient leurs assauts et harcelaient les malheureux harengs. La distance entre le tonneau, point de repère, avait fortement diminué.

— Ah mais, un instant! murmura Farandoul, les harengs sont nos amis, il ne faut pas les laisser dévorer comme cela, il faut les défendre!

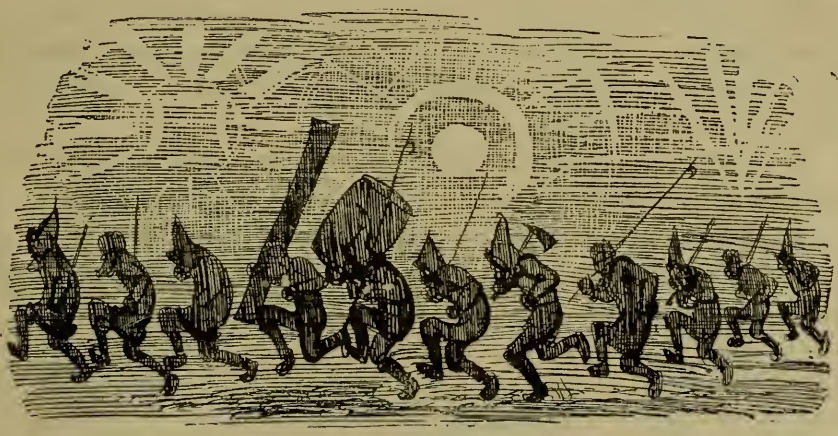
— Mais comment?

— Dame, comme nous pourrons! nous avons des fusils et des haches... par malheur, il ne nous reste qu'une bombe chloroformante, nous tâcherons de nous en servir adroitement.

— C'est cela! hurla Tournesol. bataille! ne laissons pas manger nos harengs... par d'autres que par nous!

Et l'on reprit le pas gymnastique pour regagner la cabine. On ne fit qu'entrer et sortir, et l'on revint à l'arrière du banc avec deux des bouées de fer. Comme on y arrivait, le tonneau point de repère venait d'être atteint par l'ennemi, un cachalot plus glouton que les autres, voyant cette proie importante, dédaigna les harengs et l'engloutit d'un trait. Comme, après ce violent effort, il semblait légèrement indisposé, Tournesol profita de son état pour l'attaquer à coups de hache; le cachalot, épouvanté, rendit par un effort violent le tonneau intact et disparut sous les flots.

Farandoul et Mandibul firent transporter les bouées le plus loin possible, et s'affalèrent dans l'intérieur pour aller combattre les ennemis des pauvres harengs. Des cordages, restés entre les mains des marins, devaient les empêcher de dériver. Bientôt cachalots et baleines se trouvèrent à leur portée et le sang coula; attaqués à coups de lance à travers le corps, les cétacés répondirent par de violents coups de queue et par des charges à fond sur les bouées. Mais dans ce milieu trop serré, pêle-mêle avec les traînards du banc, des bataillons de marsouins et de chiens de mer, les cétacés ne pouvaient manœuvrer à l'aise leurs terribles queues. A chaque attaque, Farandoul et Mandibul rentraient le haut du corps dans l'intérieur, et comme les bouées étaient solidement construites, en étaient quittes pour une terrible secousse.



Au pas gymnastique.

Pendant ce temps, les hommes inoccupés s'étaient fabriqué, avec des cordages, des lassos très solides et, ne pouvant combattre les poissons dans l'élément humide, les lassaient de loin à la façon des gauchos; quand ils réussissaient à les attraper, ils les amenaient à force de bras sur le banc et les exterminaient vivement, malgré les formidables coups de queue lancés à droite et à gauche par les cétacés.

Les cachalots, plus petits que les baleines, eurent surtout à souffrir et perdirent deux ou trois des leurs, blessés à mort; quelques autres, plus ou moins éclopés, se retirèrent en arrière pour se remettre. Les baleines seules se tirèrent mieux de l'affaire; les coups de lance dans leurs couches de graisse faisaient peu d'effet; ce que voyant, Farandoul abandonna sa lance pour saisir la dernière bombe à chloroforme.

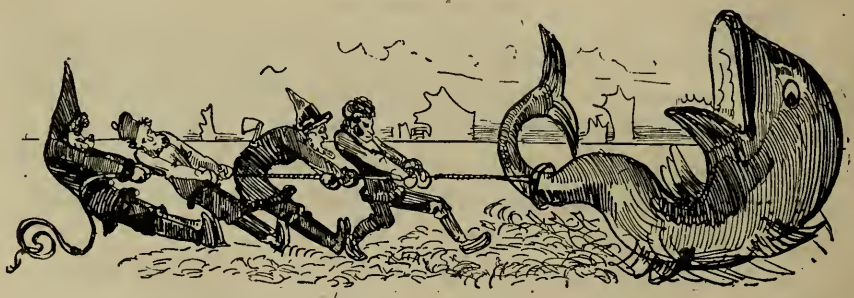
Mandibul, pour ne pas le gêner, remonta sur le banc. Farandoul attendit alors l'attaque des baleines ; au moment où le plus gros des cétacés s'avançait la gueule ouverte pour engloutir la bouée, Farandoul, pressant sur une détente, jeta rapidement la bombe dans ce gouffre béant et fit signe aux marins restés sur le banc de haler sur la corde qui le retenait, manœuvre qui fut exécutée instantanément.

L'énorme baleine ayant avalé la bombe chloroformante resta un moment comme stupéfaite, puis remuée par une commotion intérieure, elle eut un soubresaut terrible, fit jaillir avec sa queue des cataractes d'eau de mer, et, prenant son élan, se jeta avec une effroyable violence sur le banc de harengs.

Les marins n'eurent que le temps de se reculer, une brèche se fit dans les harengs pressés... Mais la baleine, après cet effort terrible, s'arrêta soudain, parut secouée de quelques tressaillements, et enfin, resta complètement immobile à la surface des flots.

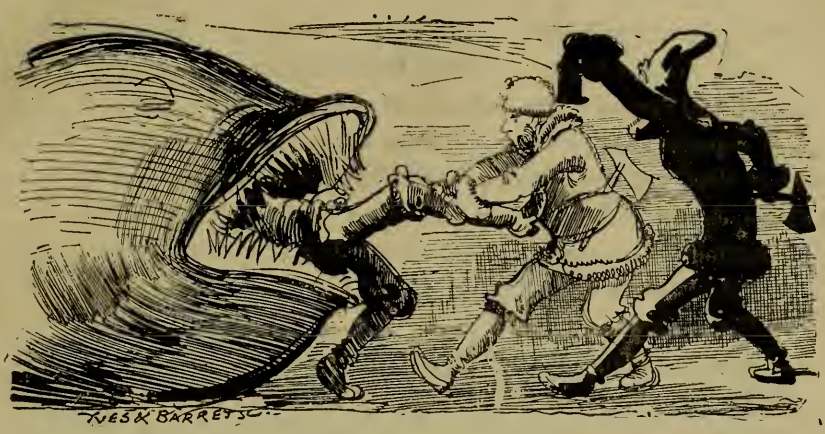
Farandoul, quittant la bouée, se glissa le plus loin possible, et sauta d'un bond sur le dos du cétacé. Après quelques minutes d'examen, il planta sa lance à travers les chairs et demanda une corde pour amarrer la bête.

— La dose était forte, elle a été foudroyée, dit-il, c'est un ennemi de moins et une bonne provision d'huile en plus.



Un épisode du combat.

INVASION D'UNE BALEINE DANS LA CABINE.



Délivrance de James Codgett.

VII

Codgett avalé. — Soirée dansante. — Tremblement de harengs. Comment le banc de harengs entra en pleine révolte et courut se gratter aux ice-bergs.

Il suffit de deux heures aux habiles marins pour extraire sans douleur de la baleine chloroformée quelques tonneaux d'huile que Tournesol déclara excellente. C'était pour nos amis une excellente aubaine ; on allait pouvoir faire frire à l'huile les harengs des repas, et de plus, cela formait une bonne provision de luminaire pour les interminables nuits polaires.

Comme on achevait de remplir les tonneaux, un épais brouillard se forma subitement, et couvrit d'un sombre voile le pâle soleil du pôle. Tout disparut en moins de quelques minutes, le ciel, les assaillants du banc de harengs, et le banc lui-même ; on n'y voyait pas à vingt-cinq centimètres de distance; Farandoul, surpris, ne put retrouver sa lanterne pour la rallumer. Les marins, dispersés, ne parvinrent à se réunir autour des chefs qu'après bien des pas et des chutes ; heureusement, les naufragées ne s'étaient pas éloignées du groupe principal, il n'y eut que le sollicitor Codgett qui se trompa de direction et qui se jeta dans la gueule ouverte de la baleine chloroformée. En cherchant à se tirer du gouffre, Codgett y mit tant de brusquerie que la mâchoire se referma d'elle-même et qu'il demeura prisonnier.

Une épouvante terrible le saisit, il se crut avalé par une baleine vivante et se laissa choir presque évanoui sur les fanons du cétacé.

Cependant Farandoul faisait l'appel et constatait sa disparition. Tournesol qui se rappelait l'avoir eu à ses côtés avant le brouillard ne l'avait plus entendu depuis. Codgett était perdu! N'avait-il pas marché vers l'extrémité du banc, et n'était-il pas tombé au milieu de cachalots?

Farandoul fit pousser par tout le monde de grands cris d'appel.

— Hého! hého! Cod...gett! Cod...gett!

— Vieux marsouin... ohé!

— Par ici... requin d'eau douce! ho! hé!

Chacun tendait une oreille anxieuse, mais aucun son ne répondit. Pourtant Codgett, dans sa baleine, entendait parfaitement, il était revenu à lui, tout surpris de ne pas être encore défunt; sans rien comprendre à la situation, il jugea prudent de ne pas bouger, pour ne pas donner à la baleine l'idée d'achever son œuvre; il se fit tout petit, et se garda bien de répondre aux appels des marins.

Farandoul, à la fin, pensa que le sollicitor avait regagné la cabine et songea aussi au retour. Mais en se tournant vers tous les côtés de l'horizon pour héler Codgett, on avait perdu la bonne voie, et lorsqu'il s'agit de partir, on ne put retrouver, dans le brouillard, la direction de la cabine. Où aller? à droite, à gauche, en avant ou en arrière? Personne ne pouvait le dire. On partit au hasard, en se tenant par la main; au bout de dix minutes, Farandoul, qui marchait en tête, enfonça d'un pied dans l'eau et reconnut que l'on avait atteint la rive de l'île flottante, un des côtés du banc.

En vigie.

On revint en arrière et l'on reprit au hasard une autre direction. Un bruit de mâchoires et le bouillonnement de l'eau indiqua sans possibilité d'erreur que l'on était revenu au point de départ, à l'endroit attaqué par les cachalots.

Volte-face en arrière. Encore un quart d'heure de marche dans le brouillard et encore la mer! on était encore une fois perdu. Sans Mandibul, qui avait les nerfs olfactifs extrêmement sensibles, ces

marches et contre-marches auraient pu durer longtemps encore, mais il huma tout à coup dans l'air des émanations de hareng grillé très appréciables. Prenant alors la direction de la troupe, il marcha vers ces émanations, et après dix minutes de course, se heurta la tête à la porte de la cabine. Le maître coq était là, surveillant le feu.

— Allons! s'écria Farandoul, allumons une autre lanterne, et repartons!

Les naufragées firent quelques observations et se prétendirent fatiguées.

— N'importe! il faut marcher quand même; avec ce froid terrible l'inac-

Danses contre le froid et les engelures.

tion serait mortelle. Nous allons à la recherche de l'infortuné Codgett et de nos tonneaux d'huile. En revenant, je promets un bon verre de rhum à chacun et à chacune et des harengs à discrétion. En avant!

Le brouillard était toujours aussi opaque et la lanterne, à trois pas, semblait une simple tache rougeâtre. Cependant, cette fois, on ne s'égara point, et après un quart d'heure de marche, on rencontra la baleine chloroformée.

Les quatre tonneaux pleins d'huile de baleine étaient là. Il ne restait que l'infortuné Codgett à retrouver. L'infortuné Codgett était toujours dans sa

baleine où il attendait les événements en s'évanouissant et en revenant à lui tour à tour. De nouveaux ohé! ohé! furent poussés à côté de lui sans qu'il osât y répondre; déjà l'on accusait les innocents cachalots de l'avoir mangé entre deux lampées de harengs, lorsque Mandibul, en tournant autour de la baleine, ramassa un bonnet fourré que chacun reconnut pour avoir appartenu au sollicitor.

— Diable! si notre baleine n'était pas chloroformée, je l'accuserais de séquestrer notre Codgett! se dit Mandibul.

Et machinalement, il introduisit la crosse de son fusil dans la gueule du monstre pour la soulever un peu.

— Oh! oh! fit-il en reculant d'un pas, qu'est-ce que cela?

Farandoul lui tendit sa lanterne. Mandibul la glissa avec précaution dans la gueule béante.

— Une botte! s'écria-t-il... Notre infortuné compagnon a été avalé... la baleine n'était pas morte suffisamment!

Et remettant la lanterne aux marins, Mandibul saisit la botte et tira violemment.

Un gémissement étouffé s'échappa du gouffre, la botte vint avec une masse confuse au bout.

— Vivant! il est encore vivant!

Chacun s'empressa et le sollicitor Codgett, hagard, hérissé d'un côté, gluant de l'autre, fut mis sur ses jambes à grande peine. Quand on l'eut bien frotté, bien nettoyé et bien secoué, on fut forcé de reconnaître qu'il n'avait rien d'endommagé. Une grande discussion s'éleva, Codgett prétendit avoir été bien et dûment avalé, et posa sans retard des prétentions à une nouvelle indemnité.

Mandibul, à la fin, se fâcha.

— Vous prétendez avoir été mangé par une baleine vivante? Bien, je vous l'accorde; vous réclamez de ce fait à Mme Hatteras une indemnité de mille livres, parfait, je vous l'accorde encore! mais de votre côté, vous devez convenir que je vous ai tiré du sein de cette baleine, et vous m'accorderez qu'en réclamant pour votre sauvetage une prime de mille livres également, je n'ai pas des prétentions trop élevées. Vous valez mieux que ça!

James Codgett fit la grimace et ne dit plus un mot.

— Occupons-nous maintenant de notre huile, reprit Mandibul.

On avait apporté deux ou trois casseroles et quelques récipients plus petits. Farandoul les fit emplir d'huile, y adapta des mèches fabriquées avec

des vêtements de rechange et disposa ces lampes espacées en ligne sur les bords du banc.

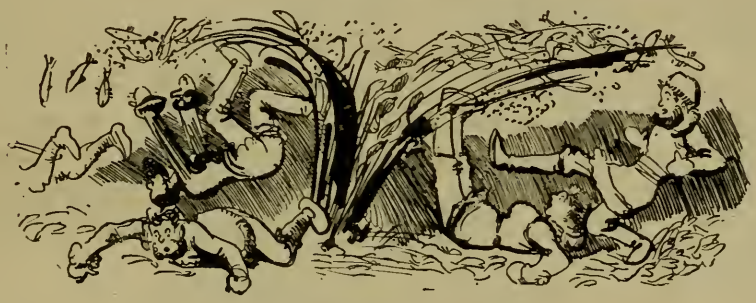
— Voilà notre banc de harengs éclairé, au moins nous ne nous perdrons plus. Et maintenant à la cabine !

Toute la troupe, laissant derrière elle cette illumination insolite, reprit la route de la cabine en roulant les tonneaux d'huile. Le grog annoncé les attendait ; après qu'il eut été ingurgité, Farandoul s'occupa de faire préparer un énorme fanal, qui fut hissé sur un petit mât, au sommet de la cabine.

La nuit venait, et avec elle un froid plus intense. Mandibul, consultant le thermomètre, y trouva quarante-huit degrés !

— Un peu plus de feu, ordonna Farandoul.

De nouvelles brassées de harengs furent jetées dans le foyer, la flamme



Un tremblement de harengs.

jaillit et avec elle des tourbillons de fumée roussâtre. Les naufragés du beau sexe firent entendre de nouvelles réclamations.

— Il n'y a pas de milieu, leur dit Mandibul, il nous faut être gelés ou sauris !

— Ou bien, reprit Farandoul, reprenons la gymnastique.

— Brûlons toujours ce que nous pouvons brûler ici, s'écria l'une des dames, il y a le piano qui ne nous sert à rien...

— Pardon, le piano nous sert de buffet, c'est dans ses flancs que nous rangeons ce que nous avons pu arracher de verdure dans l'île du Pôle ! ces salades, sagement ménagées, nous feront éviter le scorbut !

— Eh bien ! mettez les salades ailleurs, dans une bouée de fer, par exemple, et brûlons le piano.

— Malheureuse enfant ! s'écria Mandibul, ce piano dont vous réclamez la combustion, ne nous fournira pas plus de cinq minutes de feu, c'est un meuble ridicule dont on ne peut rien tirer... mais, dans la circonstance

présente, il nous est précieux comme buffet. Et puis, songez qu'en cas de nouveau naufrage, sa caisse, parfaitement étanche, devient une embarcation de sauvetage pour une personne.

Le piano fut encore une fois sauvé, les dames se résignèrent à saurir en silence jusqu'au moment du repas. Le dîner, moins fantaisiste que le déjeuner, eut surtout, pour caractère, une plantureuse solidité; d'énormes rosbifs de baleine furent les morceaux de résistance et les harengs n'intervinrent qu'à titre de hors-d'œuvre, d'entremets et de dessert.

— Quarante-neuf degrés! s'écria Mandibul en sortant de table, vite! pas d'engourdissement, mes enfants, de la gymnastique à outrance!

Et, joignant l'exemple à la parole, il attaqua une savante partie de boxe avec le sollicitor Codgett; chacun comprenant l'absolue nécessité de ces violents exercices, il en résulta une mêlée générale où les horions et les bourrades furent libéralement distribués et reçus avec joie. La circulation du sang se rétablit bientôt, l'engourdissement disparut! Alors les bourrades, les coups de poing furent acceptés avec moins de philosophie; quelques grimaces et quelques petits cris accompagnèrent leur réception. Un instant de répit fut accordé; on constata des bleus nombreux, et, sur la personne du sollicitor Codgett, un œil poché, qu'il prétendit devoir à la sollicitude de Mme Hatteras.

La gymnastique et la boxe étaient usées pour le moment, il fallait trouver autre chose.

— La danse, suggéra l'une des naufragées.

— Adopté! répondit Farandoul, mais nous n'avons pas d'orchestre, vous savez bien que le piano est vide.

Le maître coq sauta sur une bouée de fer, et ses aides se précipitèrent sur deux casseroles. L'orchestre était trouvé; il entama immédiatement un grand morceau d'une allure magistrale, dans lequel César Picolot, qui avait de l'oreille, prétendit reconnaître une des plus remarquables symphonies de Beethoven.

— N'est-ce pas dans la Symphonie pastorale, ce que vous jouez là? demanda-t-il au chef d'orchestre.

Le maître coq, interloqué, regarda ses élèves qui hochèrent la tête avec embarras. Les malheureux jouaient la Symphonie pastorale sans le savoir!

— Ne nous jouez pas de rêveries, ni de ballades à la lune, ce n'est pas en situation, continua César Picolot, il nous faut de la musique enlevante, quelque chose d'entraînant...

Quelques visiteurs imprévus à bord du banc de harengs.

— Une polka ! rugit Mandibul.

— Une gigue ! s'écria Kirkson.

— Sainte-Anne-d'Auray ! hurla Trabadec, si j'avais un biniou !

Les musiciens, électrisés, entamèrent sur leurs casseroles les premières mesures de : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière !*

Les danseurs s'arrêtèrent.

— Ce n'est pas encore cela ! s'écria Mandibul.

— Nous avons votre affaire ! exclamèrent tout à coup les trois savants allemands sortant des groupes, à nous les instruments !

Et, s'emparant des casseroles et de la bouée de fer, les savants en firent jaillir une mélodie vibrante.

— C'est du Richard Wagner ! s'écrièrent-ils.

Mandibul s'était arrêté, de vagues souvenirs lui revenaient; il lui semblait avoir déjà entendu cela quelque part. Tout à coup il se frappa le front, ces fragments des Nibelungen, de Richard Wagner, ressemblaient énormément à certains morceaux du maestro quadrumane Coco, joués jadis à l'Opéra mixte de Melbourne. Ainsi donc se trouvaient confirmés les bruits qui avaient couru, d'après lesquels Richard Wagner séquestrait cruellement, dans une cave, à Beyreuth, l'infortuné maestro singe pour lui faire confectionner la musique de ses opéras.

Horreur ! horreur ! Mais on n'avait pas le temps de s'attendrir, il fallait se donner du mouvement. Mandibul invita gracieusement Mme Hatteras, et tous deux commencèrent les premiers pas d'une danse de caractère. Les marins suivirent son exemple, bientôt la cabine devint trop petite et les danseurs, bravant les rigueurs du froid polaire, s'élancèrent au dehors.

Justement le banc de harengs se trouvait éclairé à giorno par une splendide aurore boréale. Jamais lustre d'Opéra, bougies de salle de bal, n'auraient pu rivaliser avec cet éclairage magnifique et entièrement gratuit; aussi Mandibul, qui jadis avait beaucoup fréquenté les salons du président de la république de Haïti, déclara-t-il que les splendeurs des plus brillantes soirées diplomatiques se trouvaient absolument éclipsées, dans son esprit, par l'éclat de ce bal sur un banc de harengs.

Après les valses vinrent les polkas, et les gigues succédèrent aux polkas.

— Nuit enivrante ! bal enchanteur ! murmurait Mme Hatteras, ah ! cette soirée délicieuse, ce calme pur, endorment jusqu'au souvenir de mes malheurs...

Elle parlait encore, lorsqu'elle se trouva soudain assise par terre, avec Mandibul renversé en face d'elle... La musique avait cessé, la plupart des danseurs gisaient sur le dos et restaient les jambes en l'air, en cherchant à deviner la raison de leur chute...

Farandoul fut debout le premier.

— Un tremblement de terre ! s'écria l'un des savants allemands, géologue très remarquable.

— Non, un tremblement de harengs ! répondit Farandoul, gare, voici la seconde secousse !

Le sol trembla, une série de mouvements violents agitèrent le banc de

tribord à bâbord et d'avant en arrière... Ceux qui s'étaient relevés eurent beaucoup de peine à se maintenir debout, quelques crevasses s'étaient ouvertes dans le banc et une grosse vague avait déferlé presque jusque sur les pauvres naufragés.

— A la cabine ! ordonna Farandoul.

Le bal était terminé, les malheureux danseurs, mouillés jusqu'aux chevilles, avaient beaucoup de peine à conserver leur équilibre. Cependant les secousses diminuèrent bientôt d'intensité et cessèrent ensuite presque tout à fait. Les naufragés se séchèrent en grelottant devant le feu.

Mandibul avait beaucoup fréquenté les salons de Haïti.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Mme Hatteras.

— C'est tout à fait un tremblement de terre, reprit le géologue, notre banc doit avoir ressenti le contre-coup de quelque cataclysme plutonien...

— Allons, bon, s'écria Mandibul, n'allez-vous pas nous annoncer une éruption volcanique maintenant ? Un volcan sur notre banc, ce serait bien agréable pour nous chauffer ! Malheureusement c'est quelque chose de plus grave...

— Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ?

— Il y a que notre banc se fâche, il y a, qu'après avoir supporté sans murmurer notre poids d'abord, puis nos allées et venues, puis l'impôt prélevé par notre gourmandise, nos harengs se seront fâchés à la fin, et que notre

bal les a mis hors d'eux-mêmes... nos gigues et nos polkas sur leur dos leur ont paru gênantes et ils nous l'ont fait comprendre ! Ce qu'il faut maintenant, c'est de la douceur et de la tranquillité pour leur faire endurer patiemment les trop nombreux désagréments que nous leur avons causés, car si nous persévérions dans notre agitation, le banc entrerait en pleine révolte et, qui sait, les plus grands malheurs...

— Oh ! firent les matelots en agitant leurs sabres, une révolte ! des harengs nous faire peur...

— Il ne s'agit pas de cela ! ce qui est à craindre, c'est la dislocation du banc ; les bataillons de harengs se disperseraient les uns à droite, les autres à gauche, et nous sombrerions à pic dans l'eau glacée...

Le sollicitor Codgett se retourna brusquement vers Mme Hatteras.

— Vous entendez, madame ! s'écria-t-il, les voilà les agréments de l'affaire Hatteras contre Hatteras ! et vous me marchandez de justes indemnités !...

— Calmez-vous, sollicitor, nous n'en sommes pas encore là, reprit Mandibul, les harengs semblent s'apaiser, la bonne harmonie va renaître entre eux et nous !... De la gentillesse, des égards, de la douceur avec eux et je réponds de tout !...

— C'est convenu, répondirent les naufragés d'une seule voix, de la douceur, de la douceur et encore de la douceur !

— Sauf aux heures des repas, insinua l'une des naufragées d'une voix douce.

— Bien entendu, au moment des repas, les égards sont suspendus et nous étouffons les cris de nos victimes dans la friture ; mais, par compensation, nous combattons entre les repas pour la défense du banc contre les voraces cachalots. Et maintenant, il est neuf heures du soir, oublions nos souffrances dans le sommeil !

Le calme le plus complet régna bientôt dans la cabine et sur le banc. Jusqu'au matin, nulle secousse ne vint troubler le sommeil des naufragés ; à sept heures, Mandibul, tout joyeux, sonna le réveil à grands coups de casserole sur la bouée de fer.

Le maître coq reprit ses fonctions et servit un agréable déjeuner de café aux laitances de harengs. Heureusement pour les naufragés, le froid avait considérablement diminué, le thermomètre ne marquait plus que 41 degrés centigrades au-dessous de zéro ; aussi, lorsque Farandoul proposa une promenade en plein air, personne ne songea même à protester, chacun prit ses

armes, s'enferma aussi hermétiquement que possible dans ses fourrures, et se trouva prêt à le suivre.

Au dehors, le jour n'avait pas encore paru, mais un superbe clair de lune éclairait le banc et faisait au loin briller les masses dentelées de nombreux ice-bergs.

— De la douceur! de la douceur! répéta Mandibul.

— Et guerre aux cachalots! défendons notre banc! répondirent les naufragés.

Combats devant la cabine.

L'arrière du banc de harengs ne pouvait en aucune façon passer pour le domaine de la tranquillité ; les cachalots, les marsouins et les chiens de mer se ruaient toujours, plus nombreux que jamais, à l'attaque des pauvres harengs.

Dans la nuit, le banc avait perdu sept ou huit mètres sous la dent de ses cruels ennemis ! Le ravage avait été effroyable, les marmites d'huile pour l'éclairage du banc étaient presque atteintes.

Les matelots s'étaient munis de planches qu'ils posèrent aussi près que possible du bord extrême du banc, et sur ce plancher mouvant s'avancèrent la hache ou le harpon à la main à la rencontre des cachalots. Un coin, attaqué spécialement par les chiens de mer, fut le poste de combat des naufragés,

non marins sous le commandement de Tournesol, et le combat commença.

Attaques violentes du côté des cachalots, prodiges d'adresse et de souplesse de la part des marins ; l'affaire devint bientôt des plus émouvantes et les pauvres harengs eurent un instant de répit. Deux cachalots, tués à coup de harpon, furent solidement amarrés et servirent, pour ainsi dire, de bastion avancé. Debout sur leur dos, les marins recevaient à la pointe du harpon les plus hardis ou les plus imprudents des cachalots, tandis que sur les ailes, Farandoul et Mandibul, montés dans les bouées de fer, se lançaient de temps à autre au centre des assaillants.

A l'endroit attaqué par les marsouins et les chiens de mer, les naufragées faisaient aussi des prodiges de valeur ; Mme Hatteras, surtout, se distinguait par son courage et son adresse : dès la première heure de la bataille, trois marsouins, un peu trop gavés de harengs et gênés dans leurs mouvements par l'embonpoint, terminèrent leur carrière sous sa vaillante main et six chiens de mer n'évitèrent un trépas trop certain qu'en prenant lâchement la fuite.

En trois heures, le banc de harengs ne perdit pas plus d'un mètre cinquante centimètres sur les trente mètres de l'arrière, ce qui faisait juste quarante-cinq mètres cubes ou 81,000 harengs, en négligeant le reste des côtés, assailli par le menu fretin des pirates de la mer, par les thons, les morues et autres ennemis moins sérieux.

Tout allait donc bien. Cependant au moment où, profitant d'un moment de répit dans l'attaque, les marins se félicitaient mutuellement de la belle défense du banc, une violente secousse, semblable à celles de la nuit, les renversa tout à coup et mit toute la troupe dans une confusion indescriptible. Cette première secousse fut suivie d'une série de mouvements irréguliers et de chocs intermittents pendant lesquels le banc parut menacé d'une dislocation imminente.

Les marins, après le premier moment de surprise passé, se remirent sur leurs jambes et cherchèrent la raison de ces phénomènes inattendus. Farandoul et Mandibul comprirent bien vite : à l'autre bout du banc, à droite et à gauche, d'immenses ice-bergs pointaient hors de l'eau leurs cimes déchiquetées et le banc, au lieu de les éviter et de naviguer dans un chenal plus tranquille ouvert devant lui, semblait au contraire se lancer contre eux à l'abordage.

— Sacrebleu ! s'écria Farandoul.

— Ventre de phoque ! rugit Mandibul.

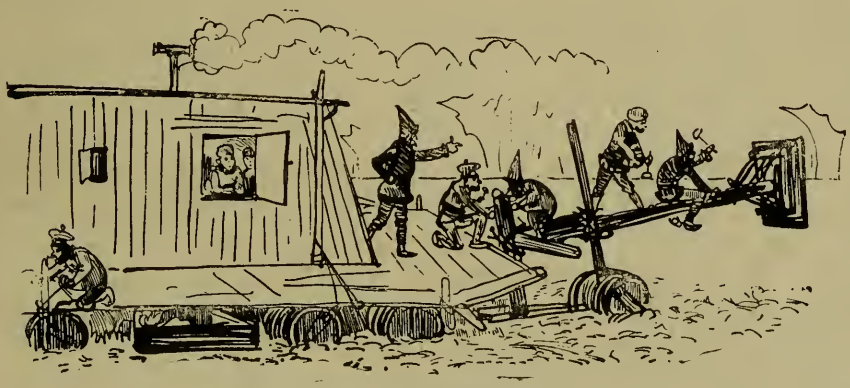
— Eh bien? Eh bien? demandèrent les naufragées anxieuses pendant que les marins attendaient avec calme les ordres de leurs chefs.

— Eh bien ! nos harengs se révoltent décidément ; ils poussent l'ingratitude contre nous qui combattons depuis ce matin pour leur défense, jusqu'à vouloir se débarrasser de notre présence... Voyez ! notre banc de harengs se gratte aux ice-bergs dans l'espoir de jeter à l'eau notre cabine et nous-mêmes !...

James Codgett poussa des gémissements inarticulés.

— Rassurez-vous ! reprit Farandoul, nous resterons quand même, nous lutterons jusqu'à la fin et nous triompherons !

— Sommes-nous encore loin des côtes de Hollande? demanda faiblement Codgett.



Construction d'un chasse-ice-bergs.

— Je suppose que nous devons avoir fait cinquante ou soixante lieues depuis notre départ du pôle, mais je ne puis dire exactement où nous sommes et où nous allons, tous nos instruments étant au fond de l'eau... Et maintenant, à la cabine, et voyons ce qui passe du côté des ice-bergs.

Et toute la troupe, se tenant par la main par crainte d'accidents, se dirigea vers le centre du banc, abandonnant l'arrière aux attaques des cachalots. Les secousses continuaient et l'on roula plusieurs fois sur le sol mouvant. Farandoul, Mandibul et quatre hommes se dirigèrent vers le côté des ice-bergs en laissant le reste de la troupe dans la cabine, avec la consigne d'éviter les mouvements trop violents.

Le banc se grattait toujours. Farandoul et Mandibul, arrivés avec beaucoup de peine à l'avant, le virent se précipiter sur les masses glacées avec

une rage folle, ainsi qu'un taureau furieux se jette sur le cheval du picador. La situation était grave, à chaque choc l'avant du banc se disloquait, des morceaux entiers se détachaient sous la coupure des glaces, se dispersaient en maigres bandes aussitôt traquées par les chiens de mer, ou formaient des petits bancs séparés, réductions du banc amiral.

Parfois aussi, les ice-bergs attaqués se brisaient sous le choc et s'écroulaient sur le banc qui pliait sous le poids et se coupait de longues crevasses. Au milieu des tourbillons d'écume et de harengs mélangés que soulevait chaque secousse, deux malheureuses créatures étaient en danger, c'étaient les deux phoques élèves de César Picolot. Expiant l'immense bombance à laquelle ils se livraient depuis leur arrivée sur le banc, il leur était impossible de se remuer et de quitter le poste, dangereux maintenant, qu'ils avaient adopté. L'espace qui les séparait des ice-bergs diminuait rapidement, et les pauvres phoques, à demi morts de terreur, ne songeaient plus à se bourrer de harengs.

Il n'existait aucun moyen de les tirer d'affaire; derrière eux le banc se fendillait déjà. Le moment fatal arriva bientôt : tout à coup, le choc d'un ice-berg monumental les fit sauter en l'air et ils disparurent aux yeux des marins chagrinés.

— Le danger est là, dit Farandoul, et il n'existe aucun moyen de le combattre efficacement ; il nous faut patienter et espérer que le banc se calmera. En attendant, retournons à la cabine et consolidons-la le plus fortement possible.

La cabine avait un peu souffert dans les secousses successives qui l'avaient ébranlée. Déjà les marins s'occupaient des réparations indispensables, Farandoul songea d'abord à consolider le fragile plancher sur lequel elle reposait; il fit glisser en dessous tous les tonneaux sauvés du désastre et jusqu'au piano vide. Les planches furent un peu espacées pour embrasser plus de terrain et solidement réunies par des espars chevillés avec soin. Cette opération soulagea visiblement le banc, car il parut se gratter avec plus de douceur aux ice-bergs.

La grande crise semblait passée. Néanmoins, par mesure de prudence, Farandoul fit placer horizontalement, en avant de la cabine, un gros fragment de mât pour parer autant que possible aux dangers d'un abordage imprévu.

On était plus tranquille ; tout danger immédiat semblait conjuré, on put songer aux préparatifs du dîner. — La nuit était venue, nuit privée d'éclai-

NAUFRAGE ET SAUVETAGE SUR LES CÔTES DE RUSSIE

rage, car la lune était voilée par d'épais nuages et nulle aurore boréale n'illuminait les profondeurs du ciel.

Les harengs firent tous les frais du repas avec une salade de liken à l'huile pure de cachalot, mais personne ne se plaignit, le combat et les tremblements du sol ayant donné à tous un appétit furibond.

Après le repas, on n'eut pas besoin de recourir à la gymnastique, vu la douceur relative de la température,— quarante-deux degrés — et l'on passa la soirée tranquillement dans les douceurs d'une causerie générale. Les savants allemands, qui avaient sauvé leurs pipes de tous les naufrages successifs, cherchèrent le moyen de remplacer le tabac absent ; après une foule d'essais, ils

Soirée littéraire.

arrivèrent à fabriquer un pseudo-tabac avec la fourrure de leurs peaux d'ours mélangée de menues arêtes de hareng. Les naufragées se plaignirent un peu des nuages de fumée nauséabonde exhalés par les pipes, mais bientôt elles s'y habituèrent.

Tournesol ayant entonné quelques chansons du gaillard d'arrière, César Picolot pria les naufragées artistes d'égayer la société par quelques-uns des plus brillants morceaux de leur répertoire. Mme Lea (d'Arcis-sur-Aube), chanteuse noble, obtint un vif succès dans un morceau de *la Favorite*, et Mme Bichard déclama un à-propos en vers, improvisé par Picolot qui passait les strophes au fur et à mesure :

C'était là-bas, bien loin, dans les glaces polaires,
Sur un banc de harengs, infertile et mouvant,
Partout des ennemis! Aiguisant leurs molaires,
Les cachalots avides guettaient, le nez au vent,
De pauvres naufragés...

A la cent soixante-quinzième strophe, tout le monde dormait ; la courageuse artiste fit comme tout le monde et s'enfonça dans ses peaux d'ours. Picolot commença la cent soixante-seizième :

Par malheur les harengs, trop pressés de courir,
Vers la brumeuse rive... où... frémit... la friture...

Il n'acheva pas, courba la tête, et s'endormit. Ses ronflements cadencés semblèrent longtemps conserver le rythme alexandrin, mais à la fin, la lyre s'éteignit, et Picolot, après quelques ronflements de treize et de quatorze pieds sans césure, ronfla en prose comme un simple mortel.

Ce calme et pur sommeil de toute la troupe dura quelques heures. Tout à coup Farandoul se réveilla, quelques grattements sur les parois de la cabine avaient attiré son attention. Il écouta. Les grattements continuaient. Mandibul et quelques hommes se réveillèrent aussi.

— Qu'est-ce que cela? demanda Farandoul, quelqu'un est-il sorti ?

— Mais non, nous sommes au complet... c'est un étranger!

— Un étranger! il y aurait quelqu'un sur notre banc de harengs ?

Un formidable coup dans la cloison vint prouver jusqu'à la dernière évidence qu'il y avait réellement quelqu'un dehors. Tout le monde s'était levé.

— Qui va là ? demanda Farandoul en prenant une lanterne.

Un autre violent heurt fut toute la réponse. Décidément l'étranger ne possédait sur la politesse que des notions très vagues. Mandibul, la lanterne d'une main, la hache de l'autre, se dirigea vers la porte suivi de quelques hommes armés pour recevoir le visiteur.

Mandibul venait à peine d'entr'ouvrir la porte et d'étendre au dehors le bras tenant la lanterne, qu'une brusque poussée jeta la porte hors de ses gonds et le renversa en arrière ; en même temps, une forme blanche s'était précipitée dans la cabine sur le groupe de marins.

L'étranger était un ours blanc gigantesque. Ce fut le pauvre Tournesol qui reçut la première embrassade ; pour répondre aux vigoureux coups de hache assénés sur son crâne épais par le marin furieux d'être dérangé, l'ours blanc avait pris Tournesol entre ses pattes et le broyait sous son étreinte.

Par bonheur, Mandibul avait saisi un kandgiar turc en acier de Damas qu'il portait toujours sur lui en souvenir de certaines odalisques avec lesquelles il avait failli périr cousu dans un sac. D'une main ferme, il chercha la bonne place dans le dos de l'ours et l'enfonça jusqu'à la garde.

Instantanément, l'ours ouvrit les bras et lâcha Tournesol pour se retourner sur Mandibul, mais quatre marins l'ayant saisi par les pattes de derrière, le renversèrent et l'achevèrent à coups de couteau.

— La voilà, la sécurité de votre banc de harengs ! s'écria James Codgett; voilà maintenant qu'il est habité par des ours blancs ! Oh ! l'affaire Hatteras contre Hatteras !...

— Plaignez-vous donc ! riposta Mandibul, vous ne comprenez donc pas que la chance nous revient ! Au moment où nous commencions à nous sentir fatigués de ne manger que des harengs et toujours des harengs, la Provi-

Les savants allemands avaient sauvé leurs pipes.

dence, qui ne nous abandonne pas, nous envoie autre chose... Cet ours blanc sera délicieux à la broche...

— Je ne dis pas le contraire, je le trouverai peut-être délicieux demain, mais cela n'empêche pas qu'il aurait très bien pu, lui, me trouver délicieux aujourd'hui. Désormais, je n'oserai plus me promener sur le banc...

— Bah ! bah ! cet ours sera tombé de l'un des ice-bergs sur lesquels notre banc se gratte, nous n'aurons peut-être pas deux fois la même chance.

Les marins pensaient comme Mandibul. Ils étaient sortis sous la conduite de Farandoul pour voir si l'ours n'avait pas quelque camarade rôdant aux environs. Ils revinrent bientôt bredouilles, aucun ours ne s'était montré.

Le banc de harengs, tourmenté sans doute par les allées et venues provoquées par la visite inattendue de l'ours blanc, se remit encore à se gratter aux ice-bergs. Le reste de la nuit fut agrémenté par de nombreux chocs et par des secousses prolongées.

Vers sept heures du matin, la lune se glissa hors du voile de nuages qui l'avait obscurcie jusque-là, et ses rayons éclairèrent suffisamment le banc pour permettre aux naufragés de sortir de la cabine. Farandoul en profita aussitôt pour faire une tournée d'inspection générale.

Aux premiers pas hors de la cabine, il s'aperçut que de nombreuses crevasses mouvantes sillonnaient le banc dans tous les sens ; à certains endroits on enfonçait jusqu'aux genoux au milieu des harengs moins serrés. Plus loin, le banc s'était affaissé sur un assez large espace et ce bas-fond s'était rempli d'eau de mer amenée par quelques ruisseaux coulant dans les crevasses.

On le voit, le banc de harengs, — île flottante et vivante, — possédait un lac d'une vingtaine de mètres et des rivières. A l'avant, l'endroit le plus menacé, le désastre avait pris de plus grandes proportions. Le banc avait perdu dans la nuit plus de cent cinquante mètres et la dislocation se continuait, les crevasses allaient s'agrandissant, de temps en temps un fragment du banc, tout disloqué, se séparait du gros de la troupe et disparaissait derrière les ice-bergs.

Farandoul, songeur, se dirigea vers l'arrière, suivi des marins marchant avec des précautions infinies ; le banc avait aussi perdu beaucoup de sa largeur, les côtes, incessamment raclées par les ice-bergs, s'écroulaient peu à peu. Au lieu des cinq cents mètres de largeur qu'il avait primitivement, le banc ne devait guère en compter maintenant plus de trois cent cinquante.

A l'arrière, les choses allaient moins vite ; grâce aux points de repère ménagés par les marins, le calcul fut facile, le banc n'avait perdu que sept mètres cinquante sous la dent des cachalots et autres voraces ennemis.

— Si nous ne pouvons rien contre les ice-bergs, s'écria Farandoul, nous pouvons beaucoup contre les cachalots ! Combattons pour faire durer notre banc le plus longtemps possible !

Un sauvetage difficile.

VIII

Quelques extraits du journal « le Hareng saur. » — Désastres et poésies. Le phare-récif. — Choc et dislocation.

Nous n'avons pas l'intention de suivre jour par jour la navigation monotone de nos amis sur le banc de harengs, par crainte de tomber dans des détails dénués d'intérêt. Nons disons monotone, car les premières journées que nous avons longuement racontées, furent suivies d'un nombre très considérable de journées à peu près semblables. — La monotonie la plus complète fut le caractère de cette longue navigation qui ne dura pas moins de cent vingt-huit jours et quatre heures.

Monotonie dans les occupations. Chaque matin, avant l'aurore, tournée d'inspection, réparations à la cabine et déjeuner; puis, combat à l'arrière depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, et même dans la soirée, les jours de pleine lune.

Monotonie dans la nourriture. Toujours et toujours des harengs et du cachalot! Le maître coq avait beau s'ingénier et chercher tous les jours des combinaisons culinaires inconnues, ce n'en était pas moins toujours du cachalot et des harengs.

Monotonie dans les récréations. La gymnastique étant abandonnée pour

éviter de fatiguer le banc, on en était réduit aux jeux innocents et aux soirées exclusivement littéraires et chantantes. Quand on était bien fatigué et ces jours-là seulement, Farandoul permettait à César Picolot de livrer au public les produits de sa lyre; généralement vers la douzième ou quinzième strophe, l'auditoire partait pour le pays des songes.

Le sollicitor James Codgett proposa, pour occuper les longues soirées, de donner une série de conférences sur le code de procédure civile et criminelle, mais son idée fut accueillie avec si peu d'enthousiasme qu'il se retira froissé dans sa peau d'ours et se promit de réclamer à Mme Hatteras une indemnité pour blessures d'amour-propre.

Cependant César Picolot, désireux de trouver un écoulement pour ses élucubrations de haute littérature, eut une idée de génie, il résolut de fonder une revue littéraire sur le plan un peu réduit de la *Revue des Deux Mondes*. Après avoir médité pendant huit jours et huit nuits sur le titre à donner à ce recueil, il se décida pour :

LE HARENG SAUR

GAZETTE MARITIME ET LITTÉRAIRE

Paraissant tous les jours sur le Farandoul-Banc,

Grand banc de harengs en cours de navigation du pôle Nord aux côtes de Hollande.

Rédacteur en chef: César Picolot. Secrétaire de la rédaction: James Codgett.

Le *Hareng saur* n'ayant pas déposé de cautionnement, s'était interdit la politique; il se borna donc à donner chaque matin, en premier-hareng, un résumé des événements de la veille, augmenté des réflexions et suppositions du rédacteur en chef, et en dernières nouvelles quelques mots sur les événements de la nuit s'il y avait lieu. Le reste du journal fut consacré à la philosophie et aux belles-lettres.

N'oublions pas de dire que le *Hareng saur* paraissait sur papier timbré à one schelling la feuille. César Picolot ne reculait devant aucun luxe et pourtant le journal manquant absolument d'abonnés, ne lui rapportait rien. Il tirait à un seul et unique exemplaire manuscrit, que Picolot affichait lui-même tous les matins à huit heures sur la porte de la cabine.

Le papier timbré, il est vrai, ne lui coûtait autre chose qu'un sacrifice littéraire. — Picolot avait dérobé les premières feuilles au sollicitor Codgett, puis sur les réclamations de celui-ci, il avait acheté le reste de la provision en admettant le sollicitor dans sa rédaction en qualité de secrétaire, et en consentant à publier en feuilleton des

CONSIDÉRATIONS SUR LE DROIT ROMAIN ET SUR LE DROIT BRITANNIQUE

Par James Codgett, sollicitor, Chancery lane, 7, de une heure à cinq heures, sauf empêchement

Le morceau le plus remarqué dans le premier numéro du *Hareng saur* fut un sonnet intitulé :

L'ICE-BERG

A Madame L. d'A. (S. A.)

Il commençait ainsi :

Bloc énorme, hérissé de clochetons de givre,
L'ice-berg, etc., etc.

Et se terminait par

... et votre cœur, madame,
Est pointu plus que lui et plus que lui glacé !

Après le sonnet venaient un article sur l'éducation des phoques et quelques courtes pensées philosophiques signées Descartes jeune.

C'est par quelques extraits du journal le *Hareng saur* que nous allons continuer notre relation du voyage de nos amis sur le grand banc de harengs; dédaignant les menus faits, nous choisirons seulement les épisodes les plus remarquables et les plus empoignants de cette dramatique navigation.

Ce sont les numéros des 27 et 28 mai, 5, 7 et 8 juillet, 11 septembre, qui vont nous fournir les matériaux nécessaires à notre travail de condensation.

Les lecteurs désireux de suivre le drame dans toutes ses péripéties, pourront aller consulter, aux archives de la Société de Géographie, le rapport très développé du lieutenant Mandibul et la collection complète du *Hareng saur* ou suivre dans la *Revue des Deux Mondes* le récit de M. César Picolot lui-même.

Nous commençons :

27 *Mai.*

ENCORE UN TREMBLEMENT DE HARENGS.

Cette nuit, à la suite de nous ne savons quelles contrariétés, le banc de harengs s'est remis, avec une indomptable fureur, à se gratter contre tous les ice-bergs que nous croisons incessamment dans notre route vers des climats plus fortunés. La première secousse a été ressentie à 11 h. 35, elle a duré 3 minutes et 27 secondes, pendant lesquelles la cabine n'a cessé de craquer violemment.

Après un repos de dix minutes, les secousses ont repris plus violentes encore, jusqu'au matin.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, les dommages appréciables consistent en une série de profondes lézardes dans les parois de bâbord de notre cabine, en un écroulement du plancher extérieur à l'avant, et surtout en avaries et contusions plus ou moins graves constatées sur les personnes dont les noms suivent :

Mme Bichart, artiste dramatique, ecchymose à l'épaule gauche; M. Trabadec, marin, contusion sur le nez produite par la chute d'un morceau du plafond; M. James Codgett, rédacteur du *Hareng saur*, bleus nombreux et courbature générale; Mme Hatteras, rentière, contusions.

28 *Mai.*

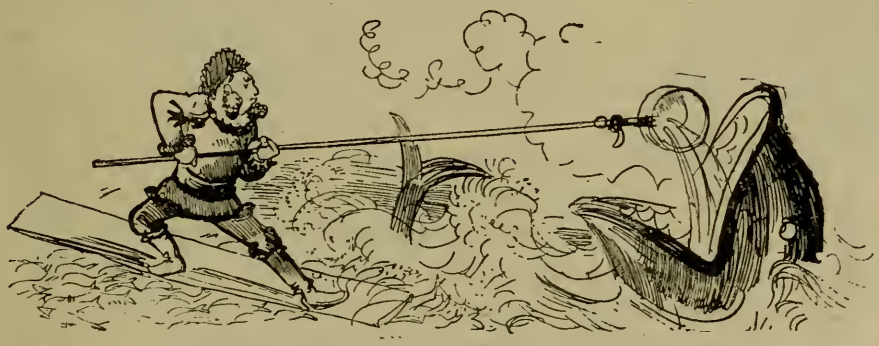
LE DÉSASTRE

Ainsi que nous l'avions fait pressentir à nos lecteurs, la partie centrale

du banc a été moins éprouvée que le reste dans les formidables secousses qui se continuent sans interruption depuis hier.

L'avant a, comme dans les catastrophes précédentes, particulièrement souffert. Dès les premières lueurs de l'aube, le commodore Farandoul a organisé une expédition de secours vers les endroits menacés; notre rédacteur en chef, admis au nombre des volontaires de cette expédition, a déployé, pendant toute la journée, un courage et une activité qui ont fait l'admiration de tous les témoins de son héroïsme.

Grâce aux mesures prises, on a pu évaluer à trente-neuf mètres la portion du banc écroulée sous les chocs répétés contre les ice-bergs; le commodore Farandoul a tenté par tous les moyens de combattre et d'arrêter la dislocation du banc ; debout avec quelques hommes à l'extrême



Combats à l'huile bouillante.

pointe de l'avant, il a réussi, en dirigeant savamment la manœuvre, à repousser, à l'aide d'une gigantesque poutre, des ice-bergs que le banc allait aborder, mais ce n'a été qu'au prix de fatigues surhumaines et en courant des dangers immenses.

Grâce à ses efforts, le banc n'a pas perdu plus de six mètres dans la première partie de la journée, mais dans l'après-midi, des ice-bergs plus gigantesques s'étant présentés, la manœuvre de la poutre n'a plus eu assez d'action et le désastre a pris des proportions colossales.

L'expédition harassée a dû se résoudre à battre en retraite vers la cabine, pour ne pas risquer de disparaître dans les profondeurs de l'Océan avec les fragments écroulés du banc.

On estime les pertes de la journée à cent cinquante mètres.

CACHALOT ET MORUE

Chanson bachique

Les refrains des couplets alternés suffiront pour donner une idée de cette nouvelle production de la muse de César Picolot, qui se chante encore avec beaucoup de succès dans les cabarets élégants de Norwège.

PREMIER COUPLET

Avec la liqueur Esquimaude,
Narguons la mort, cette grimaude,
. . . . . .
. . . . . .
Et de plaisir, l'âme éperdue,
Buvons de l'huil' de foie de morue!

DEUXIÈME COUPLET

Pour n'avoir pas le teint pâlot
Buvons! buvons de l'huil' de cachalot?

5 *Juillet*

ARPENTAGE OFFICIEL : LARGEUR, 121 MÈTRES; LONGUEUR, 380.

Le combat continue à l'arrière de notre banc et sur une partie de la rive de tribord.

Nous n'avons eu que huit jours de calme après l'extermination des cachalots dans la journée du 26 juin, à la glorieuse affaire dans laquelle notre rédacteur en chef, M. César Picolot, se couvrit littéralement de lauriers. Pendant huit jours notre banc n'eut à soutenir que les assauts peu dangereux des marsouins et des chiens de mer, mais dans la matinée d'hier les vigies signalèrent dans le sud une tribu de cachalots qui semblait attendre le passage du banc.

Dès que les harengs furent à portée, les cachalots se ruèrent à l'assaut et commencèrent un carnage si affreux que la plume se refuse à le décrire. Mais la défense, un instant déconcertée par le nombre et la hardiesse des assaillants, se réorganisa bientôt sous l'habile direction du commodore Farandoul, secondée par l'héroïsme de notre rédacteur en chef.

La nuit n'arrêta pas le combat. Le commodore Farandoul fit disposer devant le front d'attaque une rangée de baquets pleins d'huile allumée, et les vaillants défenseurs du banc purent, à la lueur de ce flamboyant éclairage, arrêter l'œuvre de destruction entamée par les cachalots.

6 *Juillet*

LE COMBAT.

Deux terribles journées de bataille n'ont pas éteint l'ardeur des

assaillants ni le courage des marins. Le combat dure encore. Les cachalots ont subi des pertes énormes, mais leur tribu reçoit incessamment de nouveaux renforts.

Quarante mètres de harengs ont succombé.

7 Juillet.

Le commodore Farandoul a trouvé un moyen plus efficace que le combat à l'arme blanche pour repousser les attaques des cachalots. Comme dans les sièges de l'antiquité et du moyen âge, nous employons maintenant

Le rédacteur en chef du Hareng saur.

l'huile bouillante. Notre rédacteur en chef a bien pensé au feu grégeois, mais vu l'impossibilité de réunir les ingrédients nécessaires, il a été forcé d'y renoncer.

Sur un fourneau établi sur le lieu du combat, quatre marins font bouillir l'huile extraite du corps des cachalots tués dans les journées précédentes; sur la brèche le commodore Farandoul, le lieutenant Mandibul et les marins Tournesol et Escoubico reçoivent les casseroles d'huile bouillante passées par le reste des marins formant la chaîne; ils les adaptent au bout de grandes gaules fabriquées pour la circonstance et, lorsque les cachalots

se lancent la gueule ouverte à l'abordage, ils versent, avec un mouvement rapide comme l'éclair, le contenu de chaque casserole dans les gueules menaçantes. Les cachalots échaudés poussent des cris horribles et se rejettent brusquement en arrière, laissant par malheur la place à d'autres assaillants non moins acharnés.

11 *Septembre.*

Après une interruption de cinq jours, le *Hareng saur* reparaît. Nous réclamons l'indulgence de nos lecteurs pour l'irrégularité avec laquelle leur feuille favorite paraît depuis quelque temps. Les événements graves survenus depuis cinq jours sont notre excuse.

Les habitants du banc de harengs avaient d'autres préoccupations que la littérature, il fallait combattre, combattre jour et nuit!

Il y a cinq jours, l'arpentage officiel donnait : longueur 125 m., largeur, 58 mètres. Aujourd'hui, quand un instant de répit dans l'attaque a permis au lieutenant Mandibul de mesurer l'étendue de nos pertes, il a trouvé que nous n'avions plus maintenant pour nous porter qu'un territoire bien réduit : 62 mètres de harengs sur 35!

Notre domaine a perdu, depuis notre départ du pôle, dix-neuf vingtièmes de son étendue primitive ; baleines, cachalots et marsouins ont dévoré ce que les ice-bergs avaient épargné.

Le terrain n'a plus sa solidité d'autrefois, les harengs ne sont plus maintenus serrés par leur nombre comme jadis ; la cabine, trop lourde maintenant pour eux, plongerait sans les tonneaux qui la soutiennent un peu.

Par bonheur nous sommes arrivés maintenant dans des régions plus tempérées, il ne gèle plus que la nuit, dans le jour nous avons jusqu'à 5 ou 6 degrés au-dessus de zéro.

UNE ALERTE

Hier soir, lorsque chacun harassé, par cinq jours et cinq nuits de lutte, se préparait à réparer par un vigoureux repas ses forces entamées, une alerte soudaine vint renverser toutes les espérances gastronomiques fondées sur l'habileté bien connue du maître coq. Un magnifique repas de harengs frits se préparait sur le fourneau-bouée, établi au milieu de la cabine, lorsque tout à coup le banc de harengs, que l'on apercevait par l'ouverture ménagée dans le plancher, sembla pris de mouvements désordonnés. Le maître coq, la poêle à la main, se pencha sur l'ouverture pour examiner le phénomène de plus près; au même instant, le banc s'entr'ouvrit, une gueule

énorme et toute grande ouverte apparut, engloutissant le fourneau tout allumé avec ses tuyaux...

La baleine, car c'était une baleine, fixa un instant son œil rond sur les habitants de la cabine surpris au plus haut degré, puis, incommodée sans doute par la chaleur du fourneau, elle poussa un mugissement formidable et disparut comme elle était venue.

Les marins, revenus de leur étonnement, se précipitaient le harpon à la main, pour reconquérir leur fourneau, mais il était trop tard! Il était minuit passé quand un second fourneau ayant été installé, on put enfin procéder à un repas réparateur.

Passe-temps des passagères.

Ce numéro du 11 septembre est le dernier. Le *Hareng saur* ne parut pas le lendemain ni les jours suivants, ni jamais. Il avait vécu! Le malheureux banc de harengs avait aussi terminé sa carrière, les pêcheurs, qui l'attendaient avec tant d'impatience sur les côtes de Hollande, ne le virent jamais arriver, il avait tout entier péri en route.

La catastrophe suprême était arrivée dans la nuit du 11 au 12 septembre, vingt-quatre heures après l'invasion de la baleine chez nos pauvres amis. Nous allons reprendre la plume échappée aux mains de César Picolot et dire succinctement les événements de cette nuit terrible.

Manquant absolument d'instruments, Farandoul avait dû se laisser diriger au hasard par le banc de harengs. On allait au sud, c'était le principal. Les harengs étaient descendus sans trop dévier de leur route habituelle jusqu'à la hauteur de la Nouvelle-Zemble, mais là, troublés sans doute par

leur chargement inusité, ils s'étaient engagés dans la mer de Kara, au lieu de prolonger la côte nord-ouest de la Nouvelle-Zemble pour gagner le cap Nord et les côtes de la Laponie suédoise.

Des brouillards épais avaient empêché les marins de distinguer les côtes de la Nouvelle-Zemble, au moment où le banc de harengs s'était engagé dans le détroit de Kara entre la Nouvelle-Zemble et l'île de Vaigatz. Le banc de harengs revenu dans l'Océan glacial, pouvait, en se dirigeant vers l'ouest, regagner sa véritable route, mais, de plus en plus affolé sans doute par les attaques des cachalots et par les agissements de ses passagers, il avait encore incliné vers le sud, dans la direction de la mer Blanche, golfe sans issue où jamais banc de harengs ne s'était aventuré.

Dans la nuit du 11 au 12 septembre, les marins dormaient profondément dans la cabine. La journée avait été rude, on avait combattu sans une minute de repos tant que le jour avait duré, mais à la nuit il avait fallu laisser les cachalots continuer leur œuvre de destruction. Farandoul, soucieux, causait tout bas, avec le lieutenant Mandibul, des éventualités menaçantes.

Tout à coup, comme il expliquait à Mandibul un nouveau système de consolidation du banc, une formidable secousse se produisit d'avant en arrière, et la cabine, violemment heurtée par un corps dur, s'écroula sur les dormeurs. Tout fut renversé, plancher, toit et cloisons, et l'amas des débris, soulevé par une vague énorme, fut encore une fois lancé sur l'obstacle. Cinq secondes avaient suffi, la catastrophe était complète. La cabine, tout à l'heure encore si chaude et si confortable, avait littéralement fondu dans la mer !

Qu'était-il arrivé ? tout simplement ceci : le banc de harengs, tourmenté, harcelé, affolé enfin, courant droit au sud sans la moindre précaution, s'était jeté sur un phare élevé en pleine mer, sur un bloc de rocher, à vingt kilomètres du cap Kanin ! Ainsi donc, un phare, flambeau sauveur pour tant de navires, avait causé la perte du malheureux banc de harengs, et cela parce que le flambeau n'était pas allumé, parce que le phare était éteint !

Nos amis n'avaient pas péri, pas encore du moins. Cramponnés aux débris de la cabine, ils cherchaient vainement sous leurs pieds le dos des fidèles harengs ; les dames, réveillées en sursaut, poussaient des cris lamentables. A travers l'obscurité profonde, Farandoul cherchait à reconnaître l'obstacle contre lequel le banc avait touché ; repris par une seconde vague, il fut encore une fois lancé très haut et, malgré de cruelles meurtrissures, il chercha une aspérité quelconque pour s'y cramponner.

LE GÉNÉRAL BOROGODOLOFF ET SA NIÈCE OLGA

A son profond étonnement, sa main rencontra un anneau de fer. Farandoul le saisit fortement et demeura suspendu, quand la vague retomba ; il put se tenir d'une main et détacher de l'autre une longue corde qu'il avait à la ceinture pour la lancer aux naufragés.

Tournesol eut une inspiration. Le père nourricier de Farandoul nageait près de lui, courant de vague en vague au secours des naufragés en péril, recueillant par-ci par-là une épave et la ramenant au groupe principal ; Tournesol lui fit un signe, lui jeta un paquet de cordages sur les épaules et le dirigea du côté où la voix de Farandoul l'appelait. En deux bonds le brave singe fut à côté de Farandoul, des cordes furent rattachées et lancées aux naufragés, puis le singe monta sur les épaules de notre héros.

Soudain il disparut en haut, mais un cri joyeux du singe apprit à

Distractions sur le banc de harengs.

Farandoul qu'il s'était produit quelque circonstance heureuse. Au même instant une corde lui frôla la figure, il la saisit et s'enleva lestement.

A trois mètres environ au-dessus de l'anneau, il se sentit attiré par une poigne solide, et disparut dans une ouverture.

— Une fenêtre ! s'écria-t-il.

Et pendant que le singe jetait sa corde dans l'abîme pour lui arracher une autre victime, Farandoul partit à tâtons à la découverte. La fenêtre donnait sur un escalier étroit et tournant. Notre héros comprit.

— Un phare ! Nous sommes dans un phare !

Et grimpant vivement au risque de se casser la tête aux tournants, il arriva bientôt à l'étage supérieur du phare, dans une chambre où brûlait une lampe fumeuse. Des ronflements sonores partant de deux lits de camp lui apprirent que la chambre était habitée ; sans s'occuper des dormeurs, il prit la lampe, empoigna un paquet de cordes et de ceintures de sauvetage

gisant dans un coin et se précipita vers l'échelle conduisant à la plate-forme.

Un cri général, parti d'en bas, lui apprit que la lampe avait été vue.

— Ohé ! enfants, attrapez les cordes !

Déjà par la fenêtre d'en bas, le père nourricier de Farandoul avait fait monter quelques marins dont on entendait les bottes dans l'escalier du phare. Tournesol, nageant autour du phare, organisait en bas le sauvetage; sur les deux ou trois tonneaux et quelques débris d'espars qui avaient survécu au naufrage, il avait fait attacher les dames et travaillait à les faire hisser jusqu'à la fenêtre. Trois hommes sur la plate-forme et trois hommes à la fenêtre inférieure suffisaient pour la manœuvre des cordages. Tournesol garda les autres à la mer pour aider aux départs. Madame Lea d'Arcis, accrochée dans une ceinture de sauvetage, fut enlevée la première et fut guindée sans avaries jusqu'à la plate-forme.

Les braves marins redoublèrent d'efforts; sur une barrique contenant un reste de rhum, trois dames trouvèrent place, les savants allemands à cheval sur une autre barrique se balançaient sur les flots, les marins nagèrent jusqu'à eux et les ramenèrent au phare; le sollicitor Codgett couché, la mort dans l'âme, sur les douves d'une dernière barrique, fut aussi accroché solidement aux amarres lancées de la plate-forme.

Tournesol jeta un dernier regard autour de lui. Des cachalots en quête du banc disparu arrivaient à force de nageoires.

— Hissez ! cria-t-il.

Déjà César Picolot et quelques dames se balançaient dans le vide, les derniers naufragés furent rapidement enlevés. Il était temps ! les cachalots avaient aperçu ces proies merveilleuses et s'élançaient à l'attaque, mais il était trop tard, Tournesol et les marins grimpaient à la force du poignet, les autres naufragés étaient déjà trop haut. Seul un des savants fut saisi par un cachalot plus leste que les autres, mais il put se dégager par une secousse violente et s'en tira en laissant une botte entre les dents du monstre.

Après quelques minutes longues comme des siècles, les naufragés arrivèrent à la plate-forme. Tout le monde était sauvé, les cachalots avaient beau tourner autour du phare, on pouvait défier leur voracité.

— Vite du feu ! s'écria Farandoul quand tous les naufragés furent arrivés sains et saufs, et faisons l'appel !

On ne pouvait se chauffer que par bordées, la chambre, très étroite, ne pouvait contenir plus de sept ou huit personnes, le reste des naufragés dut se tenir dans l'escalier en attendant son tour.

Les employés du phare avaient bu la provision d'huile.

IX

Trente naufragés dans un phare!
Manque de vivres et de confortable. — Le père nourricier de Farandoul arrêté comme nihiliste. — Les chevaux d'Olga Borogodoloff.

Pendant que le poêle se rallumait, Farandoul se précipitait dans l'escalier pour faire l'appel des naufragés ; arrivé au dernier tournant il pâlit tout à coup.

— Mandibul ! cria-t-il.

Le dernier palier était vide.

Les marins se regardèrent atterrés, Mandibul n'était pas dans le phare, personne ne l'avait vu depuis le choc, il avait disparu et avec lui madame Hatteras !

Déjà Farandoul avait lancé à la mer les ceintures de sauvetage et les barriques, il appelait, mais pas un cri ne répondait. La lune, qui se dégageait en ce moment de son voile de brouillards, permettait de voir à quelque distance, mais les marins, penchés sur l'abîme, ne distinguaient au-dessous d'eux que les ébats des cachalots courant après les débris du naufrage.

— Rien ! rien ! murmurait Farandoul, en s'arrachant les cheveux.

Tournesol avait sauvé sa carabine. Elle était heureusement chargée ;

Farandoul la prit et tira dans l'espoir que la détonation arriverait aux oreilles de Mandibul, s'il vivait encore.

Deux minutes s'écoulèrent après la détonation. Pas un cri ne répondit; tout à coup une lueur parut au fond de l'horizon et une détonation lointaine répondit au coup de fusil de Farandoul.

— Il vit! s'écria Farandoul, il vit!

Une seconde détonation retentit encore, puis une troisième, puis une quatrième, à intervalles réguliers. Deux ou trois coups de fusil retentirent encore, mais le bruit allait en s'éloignant et bientôt on n'entendit plus rien.

— Ce n'est pas un naufragé accroché sur une épave qui pourrait entretenir cette fusillade, reprit Farandoul, Mandibul doit être sur un débris de notre banc de harengs, il y a de l'espoir!

Tournesol furetait dans tous les coins du phare, guidé par le moins ahuri des deux employés russes. Un des savants allemands, qui possédait la langue moscovite, servait d'interprète. Le Russe donnait des explications en balbutiant. Comme il parut à Farandoul que l'explication se changeait en altercation, il jugea nécessaire d'intervenir.

Tournesol bourrait l'employé de coups de poings et l'accusait d'être la cause du naufrage du pauvre banc de harengs; en effet le phare ne brûlait pas faute d'huile, et l'employé avouait avoir bu en compagnie de son camarade tout le reste de la provision! Ceci arrive assez fréquemment dans les phares des côtes de Russie, Farandoul le savait; aussi, sans perdre son temps en récriminations, il posa quelques questions importantes à l'employé.

Les réponses furent loin d'être satisfaisantes. On était en pleine mer, à cinq lieues en avant du cap Kanin, dans le gouvernement d'Arkangel. Les employés n'étaient ravitaillés que tous les mois, et quinze jours devaient se passer avant l'arrivée du bateau de vivres. Ceci était grave. Les vivres allaient manquer; quand il y en a pour deux, il n'y en a pas pour trente!

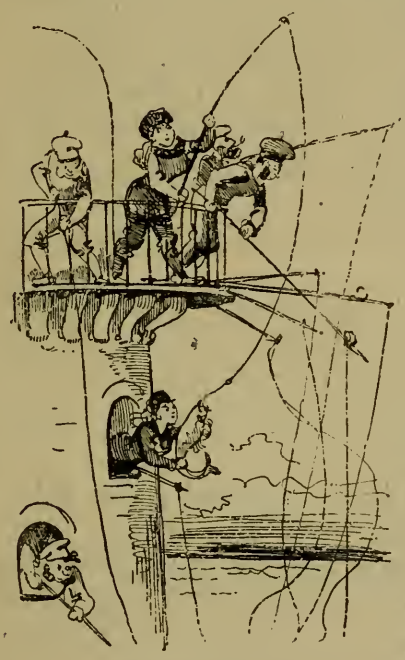
L'équipage et Tournesol en particulier furent atterrés; le banc de harengs pouvait prêter à la critique en tant qu'embarcation, mais il avait cet immense avantage de fournir à ses passagers une nourriture saine et surtout abondante.

Le manque de vivres n'était pas le seul inconvénient du phare russe, il présentait, comme habitation, un désagrément auquel on n'avait prêté qu'une faible attention tout d'abord, lorsqu'on sortait de l'eau glacée, mais qui n'en était pas moins assez grave. La place manquait. On avait beau se serrer dans la chambre supérieure, il n'en fallait pas moins que les trois

quarts des naufragés se tinssent dans l'escalier en pas de vis, logis fort incommode, obscur et très humide.

Le sollicitor Codgett avait le désespoir dans le cœur, par suite de la perte de Mme Hatteras, disparue comme Mandibul dans la catastrophe. Avec elle avait sombré tout espoir de se faire payer des nombreux désagréments endurés par l'honorable homme de loi depuis qu'il s'était imprudemment engagé dans la difficile affaire Hatteras contre Hatteras.

Quand il apprit qu'il allait falloir rester dans le phare une quinzaine de jours peut-être, couché dans un escalier et très faiblement nourri, son désespoir ne connut plus de bornes.



Manque de vivres.

Les marins, sans attendre les ordres de leur chef, avaient déjà pris leurs mesures pour ajouter aux pauvres ressources du phare le produit de la pêche à la ligne. Debout sur la plate-forme, ou penchés par toutes les ouvertures du phare, ils avaient jeté des lignes nombreuses à la mer et attendaient le bon vouloir des poissons.

Farandoul, ayant découvert dans la chambre des employés une vieille carte de la mer Blanche, étudiait la position du phare. Cinq lieues de mer, nous l'avons dit, le séparaient de la côte. La ville la plus rapprochée se trouvait à trois ou quatre lieues un peu plus au sud; elle se nommait Krasnow et ne comptait pas plus de cinq mille habitants.

Mais comment faire parvenir une demande de secours jusque-là? Comment entrer en communication avec la terre?

Le sollicitor Codgett, quand il apprit qu'une ville civilisée se trouvait à une distance relativement rapprochée, reprit ses esprits, et demanda la parole pour faire une proposition.

— Il y a un moyen, dit-il, cinq lieues à la nage ne sont pas la mer à boire, il faut que l'un de nous se dévoue au salut commun. Les grands dangers font naître les grands dévouements. Je propose donc...

— Bravo ! s'écria Picolot, c'est beau ce que vous faites là...

— Oui, mes amis, plutôt que de végéter quinze jours dans cette cruelle situation, je préfère de beaucoup que l'un de ces messieurs parte à la nage vers Krasnow et revienne avec un bateau quelconque ! J'ai dit !

Les marins hochèrent la tête. Cinq lieues à faire à la nage dans une mer glacée ne leur paraissaient pas être une besogne facile et agréable. Cependant, après réflexion, quelques forts nageurs allaient prendre la parole, lorsque Farandoul les prévint qu'il prenait pour lui-même et pour le brave singe, son père nourricier, cette dangereuse mission.

Rompus à tous les exercices du corps, doués tous les deux d'une prodigieuse élasticité de muscles, ils étaient plus que personne capables de mener à bien cette difficile navigation. Les marins, habitués de longue date à voir Farandoul se réserver pour lui-même les entreprises délicates ou dangereuses, s'inclinèrent devant la volonté de leur chef. Codgett se frotta les mains et se décerna de chaudes félicitations à lui-même.

— Vous voyez, dit-il, qu'un homme de loi peut être bon à quelque chose, c'est moi qui vous sauve.

Farandoul et le vieux singe avaient déjà commencé leurs préparatifs pour partir aux premières lueurs de l'aube, c'est-à-dire vers neuf heures du matin. On se souvient que le naufrage du banc de harengs avait eu lieu au milieu de la nuit, l'installation des naufragés dans le phare avait pris quelques heures et le jour ne devait pas tarder.

Partis du pôle nord en mai, à la fin de l'hiver, nos amis étaient arrivés au milieu de septembre à la côte russe, au moment où commençait un autre hiver. Pendant qu'ils naviguaient dans la banquise polaire, l'été s'était écoulé ; la mer Blanche, libre pendant quelques mois, allait voir se reformer une épaisse couche de glace sur ses flots. Pour des nageurs comme Farandoul et son père nourricier, le danger n'était pas dans la distance à parcourir, le danger le plus sérieux était la fraîcheur de l'eau.

Cependant, quand un triste et pâle soleil commença, vers neuf heures, à jaunir à l'horizon les couches épaisses du brouillard, Farandoul et son père nourricier songèrent au départ. Ils emportaient pour toutes provisions un peu de galette russe, quelques harengs et un petit flacon de rhum trouvé au fond d'une des barriques sauvées du dernier naufrage. Ils se fixèrent chacun autour du corps une ceinture de sauvetage, et après quelques dernières recommandations faites aux marins, quelques poignées de mains émues échangées, ils se firent descendre à la mer.

En traîneau sur la route d'Arkangel

A peine déposés sur la crête des vagues, une lame les emporta dans son tourbillon d'écume au bruit d'un dernier hourra.

— Nous arriverons à une heure à la côte et nous serons à Krasnow vers trois heures, au coucher du soleil, s'était dit Farandoul.

Et pour ne pas manquer à leur programme, les deux nageurs fendaient les vagues avec rapidité. Au bout de deux heures de nage, le brouillard s'étant un peu dissipé, Farandoul aperçut la côte au loin. Il avala un coup de rhum et se coucha sur le dos pour se faire remorquer par le singe. Après un quart d'heure de repos, il se retourna, fit ingurgiter du rhum au singe, et lui fit faire la planche à son tour.

A une heure moins quelques minutes, les deux nageurs épuisés touchèrent enfin la terre. Avant de se mettre en route pour Krasnow, force leur fut de donner une bonne demi-heure au repos. Farandoul alluma un immense bûcher, autant pour se chauffer que pour apprendre au phare qu'ils étaient arrivés à bon port.

— Et maintenant, en avant! s'écria Farandoul lorsqu'il fut séché et

reposé. Le singe se leva d'un pas délibéré, reprit sa houppelande de fourrure, rabattit son capuchon et emboîta le pas tout guilleret.

Il n'y avait pour ainsi dire pas de chemin tracé pour aller à Krasnow, il fallait suivre la côte, en coupant par le plus court pour éviter les courbes du rivage. Il faisait nuit noire, lorsque nos deux amis arrivèrent aux premières maisons. Tout était fermé, la neige emplissait les rues et pas un passant ne se montrait. Il fallait trouver les autorités, pour organiser au plus vite une expédition de secours.

Par malheur, en cherchant à s'orienter dans la ville, les deux voyageurs se séparèrent et se perdirent de vue dans le brouillard. Farandoul était entré dans un cabaret dans l'espoir de tirer quelques renseignements des buveurs rassemblés autour des bouteilles d'eau-de-vie, et lorsqu'il reprit le milieu de la rue, il ne retrouva point le vieux singe.

Aucun cri ne répondit à son appel, il allait s'élancer au hasard à sa recherche, lorsqu'il aperçut une guérite adossée à une porte et quelques hommes dans un corps de garde. Farandoul entra brusquement dans le poste et à tout hasard adressa la parole en français à l'officier de garde.

L'officier bondit sur son siège aux premiers mots de Farandoul.

— Des naufragés! mais tout à votre service, monsieur!

Farandoul allant au plus pressé, demanda si l'on n'avait pas vu un gentleman en houppelande fourrée. Le factionnaire interrogé n'avait vu personne. L'officier donna un sergent avec quatre hommes à Farandoul pour lui faire parcourir la ville et pour le conduire chez le commandant de place aussitôt que le voyageur perdu serait retrouvé.

Alors commença dans les rues de Krasnow une interminable promenade. Farandoul, sur les pas du sergent, explora tous les quartiers sans pouvoir retrouver son compagnon. Le pauvre singe semblait être évanoui en fumée, personne ne l'avait vu, il avait disparu sans laisser aucune trace.

Farandoul fit une tournée dans tous les postes; le lieutenant Rastakoff le renvoya au capitaine de gendarmerie Papoff, qui le fit conduire chez le commandant Tschlstopoff, lequel l'envoya réveiller le général Borogodoloff, et tout cela inutilement.

Le lieutenant se montra très poli, le capitaine le fut moins, le commandant ne le fut plus du tout, et quant au général Borogodoloff, furieux sans doute d'avoir été réveillé, il fit arrêter Farandoul par ses Cosaques, sous prétexte qu'il n'avait pas de passeport. Notre héros eut beau raconter l'histoire de ses naufrages, le général fut inflexible sur la question du passeport.

Lorsque Farandoul lui parla de son compagnon perdu, le général fronça les sourcils d'un air soupçonneux. Sur ces entrefaites, une estafette arriva haletante, apportant un pli cacheté ; le général en prit lecture, ensuite il se croisa les bras et regardant fixement Farandoul :

— J'en étais sûr ! s'écria-t-il. Pas de passeport non plus, votre ami, et refus de répondre à toutes les questions.....

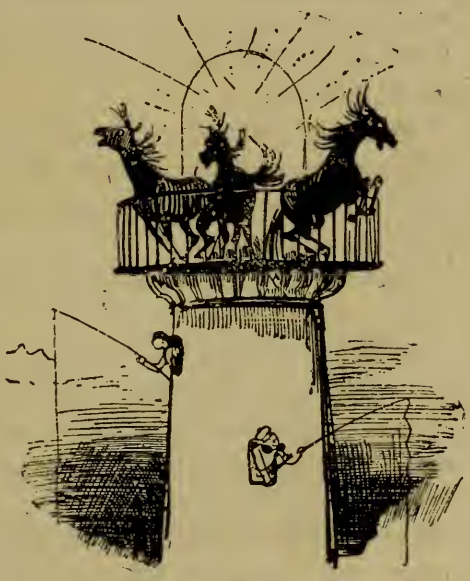
— Il est retrouvé ?

— Oui, il est retrouvé, son compte est bon !... on l'a reconnu malgré son déguisement, c'est un chef nihiliste dont la présence m'avait été signalée par le gouvernement !

— Lui, un nihiliste !..... Général, un seul mot, et...

— Je vais visiter les postes, les nihilistes internés ici sont dangereux. A mon retour, monsieur, nous réglerons votre affaire.

Et le général sortit vivement, laissant Farandoul enfermé, après avoir recommandé la plus grande vigilance à quatre gendarmes campés dans l'antichambre.



Les chevaux d'Olga.

Farandoul allait chercher un moyen quelconque d'évasion, lorsqu'une porte cachée par un rideau s'ouvrit subitement. Une jeune fille parut un doigt sur les lèvres.

— Silence ! dit-elle en français, je suis la nièce du général Borogodoloff, j'ai tout entendu et je vous sauverai malgré mon oncle, je suis nihiliste comme vous !

Farandoul, pétrifié, ne pouvait détacher ses yeux de cette charmante apparition. La nièce du général, Olga Borogodoloff, avait vingt ans, elle était grande, blanche comme les neiges de son pays, et blonde comme les moissons des plaines.

Olga avait saisi le papier apporté par l'estafette.

— Ah ! le malheureux ! fit-elle, votre compagnon, le chef nihiliste, est parti depuis une heure pour la Sibérie !... Quelle imprudence aussi de venir sans plus de précautions, sans passeport...

— Mademoiselle ! s'écria Farandoul, un seul mot suffira...

— Silence, imprudent ! tout n'est pas perdu ! Nos frères doivent être prévenus. Nous allons le délivrer. Suivez-moi sans bruit !

Et Olga, après avoir verrouillé à l'intérieur la chambre du général, fit passer Farandoul par un petit couloir donnant sur une cour entourée d'écuries. Olga entra dans une de ces écuries, réveilla un moujik enfoui dans la paille et lui ordonna d'atteler rapidement un traîneau.

Dix minutes après, Farandoul et Olga, enfoncés dans les fourrures, volaient sur la neige à travers la plaine. Le moujik, tantôt avec des caresses, tantôt avec des injures, activait ses chevaux pour rattraper au plus vite le convoi de l'exilé.

Farandoul brûlait d'impatience et d'inquiétude : il avait hâte de tirer son père nourricier de l'effroyable danger qu'il courait. Il ne fallait pas que le pauvre vieux singe, après son existence agitée, vît couronner sa carrière par un injuste exil en Sibérie.

Le traîneau volait. — Quelques verstes furent bientôt dévorées ; enfin, on aperçut, au bord de la rivière Pouschkaïa, les Cosaques arrêtés et se préparant à passer un à un sur la rivière à peine prise.

— Halte ! commanda Olga en se penchant hors du traîneau.

Les Cosaques, reconnaissant la nièce de leur général, prirent Farandoul enfoui sous les fourrures pour le général lui-même et ouvrirent les rangs. Farandoul disparaissait dans sa pelisse, mais il avait les yeux libres, il reconnut avec une joie indicible le brave singe, le père nourricier de son enfance, vivant, mais garrotté sur la croupe d'un cheval.

Notre héros ouvrit sans bruit un couteau sous sa pelisse, et avant que les Cosaques pussent s'y opposer, il trancha d'un geste rapide les liens qui retenaient le singe. Celui-ci poussa un cri de joie et sauta dans le traîneau.

Le moujik d'Olga était intelligent, il lâcha les rênes et lança ses chevaux sur la glace de la rivière. Déjà les Cosaques revenus de leur surprise galopaient derrière lui, n'osant tirer de peur d'atteindre Olga. Les fugitifs étaient parvenus au milieu de la rivière, lorsque tout à coup la glace craqua sous le galop furieux des chevaux. Ceux-ci s'arrêtèrent instantanément, un gouffre bouillonnant s'ouvrait devant eux. Derrière, les Cosaques accouraient, quelques mètres à peine les séparaient de leur proie, lorsque la glace craqua de nouveau...

Le commandant Tschistopoff, le capitaine Papoff et le lieutenant Rastakoff.

X

Le phare ravitaillé. — Les derniers harengs.
Comment, après tant d'épreuves, nos amis trouvèrent enfin la tranquillité au sein de l'Archipel Pomotou. — Une île heureuse.

Nos amis sentirent la glace osciller sous leur traîneau, puis marcher avec un mouvement régulier. La charge des Cosaques avait décidé une débâcle prématurée de la rivière, et le traîneau porté par un glaçon voguait vers la mer Glaciale que l'on entendait gronder à quelques lieues!

— Perdus! s'écria Olga lorsque les Cosaques disparurent dans le lointain, nous sommes perdus!

— Non pas, répondit Farandoul, je suis marin, à moi la direction du glaçon!

Et loin de chercher à atterrir sur les rives de la Pouschkaïa, Farandoul s'arrangea pour conserver le milieu de la rivière. On atteignit ainsi vers midi l'embouchure; Farandoul proposa à la charmante Olga de la descendre à terre, mais celle-ci refusa. Son oncle le général ne lui pardonnerait jamais d'avoir délivré le chef nihiliste dont la capture devait lui procurer de l'avancement. Mieux valait ne pas retourner à Krasnow. Farandoul, sans se l'avouer, ressentit au cœur un étrange sentiment de joie à la pensée qu'il n'allait pas encore se séparer d'Olga. Il lui proposa de la conduire au phare de Kanin, où de nombreux amis l'attendaient.

— Tous nihilistes? demanda la belle Russe.

Farandoul fit un signe de tête mystérieux et vague, n'osant pas encore

lui avouer que le fameux chef nihiliste pour la délivrance duquel elle avait tout risqué était un simple singe.

L'intention marquée par Farandoul de regagner sur son glaçon le phare de Kanin, n'avait rien d'excessif; notre héros, avec son coup d'œil de marin, avait reconnu la côte et il avait vu que le vent et le courant portaient précisément dans la direction du phare. En dix minutes, le glaçon fut transformé en une embarcation passable. Le timon du traîneau devint un mât de fortune, et les pelisses de Farandoul et du moujik fournirent une voile que le vent du sud-ouest enfla bientôt.

La mer était bonne et le brouillard s'était à peu près dissipé. Le glaçon dansait sur les vagues, mais les chevaux seuls ressentaient un peu de mal de mer ; Farandoul, qui avait son idée, se montrait plein d'attentions pour eux.

Après une heure de bonne navigation, Olga aperçut le phare dans le nord-ouest.

— Si la brise se maintient, nous y serons avant trois quarts d'heure! s'écria notre héros.

Farandoul ne s'était pas trompé; deux minutes avant la fin du troisième quart d'heure, le glaçon, bien dirigé, arrivait à quelques encâblures du phare Kanin. Depuis longtemps les marins l'avaient aperçu et suivaient sa navigation avec une anxiété facile à comprendre. Tournesol avait fait préparer des palans et des cordes; quand le glaçon fut solidement amarré, Farandoul fit envoyer un tonneau sur lequel Olga prit place et qui fut enlevé en quelques secondes.

Ensuite les chevaux furent hissés un à un et déposés, tout ahuris de leur voyage, sur la plate-forme du phare; jamais chevaux, depuis que le phare existait, ne s'étaient trouvés dans cette situation. Après les chevaux, Farandoul fit enlever le traîneau, puis le cocher d'Olga, puis il escalada la muraille avec son père nourricier, abandonnant le glaçon à la merci des vagues.

— Eh bien! dit-il aux marins qui l'entouraient, nous sommes ravitaillés, je vous amène des vivres! Ces trois chevaux dureront bien quelques jours, en attendant une occasion de quitter le phare.

Olga manifesta quelque surprise à la vue des faux nihilistes. Farandoul allait tout lui avouer et il appelait son père nourricier pour le présenter à la jeune fille sous sa vraie qualité, lorsqu'un marin en vigie sur la plate-forme poussa le cri :

— Une voile !

Farandoul, remettant l'explication à plus tard, courut à la plate-forme

et reconnut à une demi-lieue à peine un bâtiment courant vers le nord.

— Vite, des signaux!

Le moujik d'Olga apporta précipitamment une carabine et des cartouches. Farandoul brûla successivement toutes les cartouches et réussit enfin à attirer l'attention du bâtiment. Le vaisseau courant des bordées fut bientôt à portée du phare; le capitaine et l'équipage paraissaient fortement intrigués à la vue de tant de monde dans le phare, et surtout par la présence des trois chevaux sur la plate-forme.

Le capitaine envoya un canot qui recueillit d'abord une demi-douzaine

Votre passeport?

de personnes, il fallut faire six voyages pour emmener tout le monde. Après deux heures d'allées et venues, il ne resta plus dans le phare que les deux employés russes et les trois chevaux, mélancoliquement perchés sur la plate-forme.

Le bâtiment était un brick russe d'Arkangel; le capitaine proposait à Farandoul de le conduire à Krasnow, mais il consentit, sur la promesse d'une riche indemnité, à se mettre entièrement à la disposition de Farandoul. Notre ami n'avait pas un sou à sa disposition, Mandibul ayant toute la caisse sur lui, c'est-à-dire quatre millions en traites; il promit tout simplement au capitaine un million de prime si l'on retrouvait l'infortuné Mandibul, et sur

ce mot le capitaine lui tendit son porte-voix, insigne du commandement.

Selon toutes les probabilités, le fragment du banc de harengs monté par l'infortuné Mandibul devait, après avoir viré de bord au moment du choc contre le phare, s'être remis sur la route habituelle des harengs et avoir remonté vers le cap Nord, pour doubler ensuite les îles Loffoden et longer les rivages de la Norvège. En conséquence, Farandoul fit doubler les feux du brick et le lança dans cette direction à toute vapeur.

Maintenant qu'ils sont en sûreté sur un bon bâtiment, quittons Farandoul et ses compagnons et retournons vers Mandibul, notre malheureux ami en péril.

En sentant la cabine du banc de harengs s'écrouler sur lui, Mandibul s'était machinalement accroché à la première épave venue; cette épave était une des bouées de fer; Mandibul, à peine mouillé, s'affala rapidement dans l'intérieur et regarda autour de lui.

Tout était confusion; harengs, planches, naufragés et objets mobiliers tourbillonnaient sur les vagues dans une lamentable sarabande. Le premier objet distinct qu'il aperçut fut une chevelure féminine flottant sur une lame, Mandibul eut le bonheur de la saisir et de tirer du sein des eaux la pauvre Mme Hatteras privée de sentiment.

Que faire? Il n'y avait pas place pour deux dans la bouée. Mandibul soutenant à bras tendus l'infortunée voyageuse chercha une seconde épave pour elle. Une seconde bouée se présenta, Mandibul eut toutes les peines du monde à y faire entrer Mme Hatteras toujours évanouie. Enfin, il y parvint... Une vague plus grosse que les autres emporta les deux bouées accrochées l'une à l'autre et les jeta sur quelque chose d'à peu près solide.

Mandibul croyait avoir pris terre, mais en y regardant de plus près, il s'aperçut que le sol était encore composé de harengs. Déjà les harengs continuant leur course l'avaient emporté loin du théâtre de la catastrophe. En prêtant l'oreille, c'est à peine si Mandibul entendit quelques cris dans le lointain.

Mandibul frémit. Ses compagnons étaient-ils sauvés comme lui, ou ne périssaient-ils pas désespérés dans les flots?

Mme Hatteras revenait à elle, Mandibul lui prodigua des soins empressés. Tout à coup la détonation d'une carabine retentit, Mandibul comprit que c'était un signal et songea aux moyens d'y répondre. Sa bonne chance l'avait poussé sur la bouée aux munitions, il y avait trois carabines et des cartouches à discrétion. Il put donc à son tour faire connaître à ses amis qu'il était pour le moment sauvé.

RETOUR DE FARANDOUL A L'ILE POMOTOU.

Après une longue et terrible nuit, le jour vint enfin et Mandibul put voir clairement sa situation.

Elle n'était pas des meilleures, en vérité ! Les deux bouées, un peu endommagées par l'écroulement de la cabine, reposaient sur le dernier débris de l'infortuné banc de harengs, sur un banc minuscule très peu solide et manquant de cohésion, qui mesurait à peine une dizaine de mètres de longueur sur cinq ou six de largeur. Hélas ! de la grande île flottante partie du pôle, voilà tout ce que tant de malheurs successifs avaient épargné !

Mme Hatteras, atterrée, regardait tristement les vagues qui venaient déferler jusque sur les bouées en imprimant au banc un fort mouvement de tangage. Mandibul pour la rasséréner, appela toute sa force d'âme et affecta la plus grande tranquillité.

— Enfin ! dit-il, nous voilà seuls, seuls avec l'Océan ! Je vais donc pouvoir, sans craindre l'oreille indiscrète de votre sollicitor, vous peindre les sentiments de mon âme et vous dire...

Un choc violent l'interrompit...

—Un cachalot ! s'écria Mme Hatteras.

Damnation ! c'était encore un de ces affreux cachalots qui, depuis des mois, s'engraissaient au dépens des harengs ; le misérable cétacé avait retrouvé la trace du dernier débris du banc, et il se ruait à la curée sans pitié pour les malheureux survivants du carnage.

Les Cosaques.

Deux journées se passèrent sans amener aucun changement dans la situation. Le cachalot suivait toujours le banc, et Mandibul passait tout son temps à lui lancer des coups de harpon. Le banc diminuait peu à peu, chaque attaque du cachalot coûtait quelques harengs.

Bataille sur mer et bataille dans le ciel, nuages contre nuages, vent d'est contre vent du nord, vagues contre vagues ! Dans ce tumulte des éléments

déchaînés, le pauvre banc de harengs avait eu la chance de perdre son ennemi; le cachalot, épouvanté sans doute, avait abandonné la poursuite.

Dix heures de jour, quatorze heures de nuit, puis encore dix heures de jour, la tempête durait encore! A la lueur des éclairs, à la clarté des aurores boréales, sous les rayons tremblotants de la lune, le banc de harengs apparaissait toujours avec ses deux bouées d'où sortaient seulement la tête énergique de Mandibul et la figure charmante mais un peu décoiffée de Mme Hatteras!

Mandibul bénissait la tempête, car elle lui avait permis d'entendre de la bouche de sa compagne des aveux bien doux. Sous les éclats de la foudre, ces deux cœurs s'étaient compris!...

Cependant la tempête prit fin et avec elle la tranquillité de nos amis. L'infortuné banc de harengs, jouant de malheur jusqu'au bout, s'en alla donner au milieu d'une bande innombrable de morues. Fatalité! fatalité!

Les morues, qui n'avaient pas mangé depuis deux jours, parurent enchantées de l'aubaine et se précipitèrent à l'attaque avec un ensemble qui dérouta le vaillant Mandibul. Notre ami eut beau frapper dans la masse à coups de harpon, le banc n'en fut pas moins entouré et mis en coupe réglée.

C'était le commencement de la fin. On pouvait résister à un cachalot, mais comment combattre ces insaisissables ennemis?

— Nous sommes perdus! s'écria Mme Hatteras.

— Pas encore! répondit Mandibul.

Et saisissant sa carabine, il attaqua les morues à coups de fusil.

Le banc de harengs diminuait avec rapidité; vers le soir Mandibul constata une diminution de deux mètres sur la longueur, la largeur avait diminué en proportion et les bouées s'enfonçaient de plus en plus. Toute la nuit le repas continua. Au jour il restait à peine, autour des bouées, une ceinture d'un mètre de harengs. Mandibul reprit sa fusillade pour les faire durer le plus longtemps possible. Mme Hatteras gisait évanouie au fond de sa bouée.

Tout à coup la tête de Mme Hatteras surgit hors de la bouée.

— Vous n'avez pas entendu? s'écria-t-elle.

— Quoi donc?

— Un coup de canon!

Mandibul bondit. En effet, il lui sembla entendre, dans le lointain, comme les dernières répercussions d'un coup de canon.

La fusillade de Mandibul devait avoir été entendue, et ce coup de canon, sans doute, était une réponse. Mandibul reprit sa carabine et tira en l'air.

Mandibul poussa un joyeux hourra ; comme les bouées se balançaient un instant sur la crête d'une énorme vague, il eut le temps d'apercevoir, à moins d'une demi-lieue, un navire marchant à toute vapeur droit dessus.

Un quart d'heure après la distance avait considérablement diminué; les deux naufragés pouvaient distinguer, sur le pont et dans la mâture du bâtiment, une foule de marins agitant leurs bonnets.

Dix minutes s'écoulèrent encore. Le navire avait mis une chaloupe à la mer. Tout à coup Mandibul poussa un cri et faillit s'évanouir dans sa bouée.

A travers la tempête

— Eh bien? s'écria Mme Hatteras haletante.

— C'est Farandoul, exclama Mandibul.

En effet, c'était Farandoul lui-même qui gouvernait la chaloupe. Le navire sauveur était le bâtiment russe rencontré par nos amis dans les eaux du phare de Kanin. Farandoul ne s'était pas trompé daus ses calculs ; malgré la tempête il avait rattrape en quelques jours son ami emporté par les derniers débris du banc de harengs.

Un quart d'heure après les bouées, remorquées par la chaloupe, abor-

daient le navire. Mandibul et Mme Hatteras se jetaient dans les bras de Farandoul et de tout l'équipage. Nul ne pressa, nous pouvons le dire, avec plus d'ardeur la pauvre naufragée sur son cœur, que le digne sollicitor Codgett; avec Mme Hatteras, il retrouvait l'espoir de toucher un jour sa note d'honoraires.

Les matelots, chargés de hisser les bouées à bord, eurent un grand sujet d'étonnement. Les malheureux harengs, derniers survivants de tant de désastres, ne voulurent pas abandonner les bouées, et se firent hisser avec elles, donnant ainsi un exemple de fidélité digne de figurer dans une nouvelle édition de la *Morale en actions*.

Mme Hatteras s'arracha aux réclamations de Codgett et se précipita vers les bouées. Prenant alors un hareng, elle le tendit à Mandibul en disant doucement :

— Promettez-moi de le faire préparer par un savant naturaliste, je tiens à conserver un souvenir de ces dernières journées d'émotions !

Mandibul avait encore sur lui le trésor de la Société ; il tira un paquet de traites de la valeur d'un million et le remit au capitaine russe comme prime de sauvetage. Le bon capitaine, enchanté de sa lucrative campagne, demanda vers quel port il devait cingler.

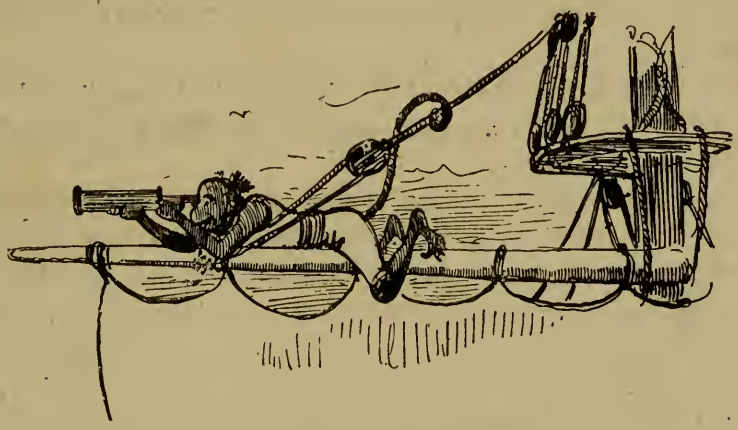
L'Europe ! c'était le vœu de tout le monde.

Mais Farandoul s'interposa. Il avait beaucoup réfléchi, et, dans son esprit, la ferme résolution de soustraire ses amis aux périls d'une civilisation trop avancée, avait été arrêtée. Est-ce que la véritable tranquillité peut exister en Europe, dans ce pays de stériles agitations, dans ce coin fiévreux du monde, où ce que l'on appelle la vie n'est que tourments ridicules ou plaisirs factices? Non! non! non! Farandoul voulait, après une existence aussi agitée, faire goûter à ses amis le pur et limpide bonheur d'une vie paisible au sein des solitudes. Aussi, malgré les réclamations, mit-il le cap sur l'Océan Atlantique, au lieu de faire voile vers l'Europe.

Personne, sauf Mandibul, ne savait où l'on allait. La navigation fut très longue. Un beau jour les savants allemands aperçurent une terre d'une végétation tropicale dont Farandoul refusa de leur dire le nom. Au lieu d'aborder, notre héros se contenta d'envoyer Mandibul à terre pour réapprovisionner le navire. Vingt-quatre heures après, Mandibul ayant fait diligence, le navire reprenait le large et descendait encore dans le Sud. Quelques semaines après on aperçut encore la terre; on doubla, par une mer mauvaise, un cap dans lequel les savants crurent reconnaître le cap Horn, et l'on se

trouva de nouveau en face d'un océan sans limites. C'était l'Océan Pacifique! On l'a déjà deviné, sans doute, c'était vers la petite île Pomotou, vers le coin de terre où son enfance s'était écoulée heureuse, que Farandoul dirigeait son navire. Là était le port tranquille et sûr où notre héros comptait couler, après tant de secousses, des jours paisibles avec ses amis.

Depuis le cap Horn, le brave singe passait ses journées dans la mâture, une longue-vue à la main. Un beau jour, il donna des signes d'inquiétude; on le vit frotter et refrotter avec animation les verres de sa lorgnette et sonder l'horizon avec ténacité. Tout à coup la lorgnette lui échappa des mains, il poussa un cri et se laissa glisser sur le pont. Au même moment la vigie signala une terre à l'avant.



En vigie aans les huniers.

C'était Pomotou !...

A un quart de lieue de terre, le navire jeta l'ancre. Sur le rivage, une vive animation se remarquait; des groupes nombreux allaient et venaient autour des huttes d'un fort village. Le cri : un homme à la mer! se fit entendre à bord; c'était le père nourricier qui, n'y pouvant tenir, venait de sauter à l'eau et qui gagnait le rivage à la nage. On le vit aborder et s'agiter beaucoup dans les groupes des insulaires; l'émotion, à son arrivée, redoubla sur la plage, le village semblait en révolution...

Au bout de quelques minutes une embarcation se détacha et nagea dans la direction du navire. Les savants allemands, quand elle aborda, tombèrent à la renverse d'étonnement, elle était montée uniquement par des singes!

Cependant ces singes avaient rapidement escaladé les bordages du navire et sauté sur le pont. Les savants allemands cassèrent leurs pipes, dans

l'excès de leur surprise; les singes s'étaient précipités dans les bras de Farandoul ! O émotion! Ces singes étaient les cinq frères nourriciers de notre héros, retrouvés sur le rivage par leur père.

Les opérations du débarquement commencèrent aussitôt, les matelots firent leurs adieux au capitaine russe, les ex-captives d'Hatteras ne voulurent pas entendre parler de retourner en Europe et proposèrent de fonder une colonie à Pomotou. César Picolot, lorsqu'il apprit leur résolution, sollicita la faveur d'une naturalisation auprès des frères nourriciers de Farandoul, et l'obtint sur la recommandation de celui-ci.

Mme Hatteras, mettant sa main dans la main de Mandibul, déclara qu'elle se considérait comme divorcée et proclama l'intention de couronner les vœux de son compagnon d'infortune, aussitôt après les déclarations légales auprès des autorités de Pomotou.

Quant à Olga Borogodoloff, la belle nihiliste, elle s'appuyait sur le bras de Farandoul avec assez d'abandon, pour qu'il fût inutile de lui demander si elle désirait revoir l'Europe.

Le sollicitor Codgett, n'osant plus, après une si longue absence, affronter les reproches de mistress Codgett, demanda et obtint une hutte dans l'île. Seuls les savants allemands demandèrent à être rapatriés pour aller rendre compte, au Congrès de Berlin, de leur mission polaire.

Nous passerons sur les détails de l'établissement de nos amis dans le village des Singes. Farandoul, élu gouverneur général de la nation mixte, prit en main les rênes du gouvernement, à la grande satisfaction des bimanes et des quadrumanes. Bientôt Olga devint Mme Farandoul, et Mme Hatteras prit le doux titre de Mme Mandibul. Les chanteuses trouvèrent de bons partis dans l'ancien équipage de la *Belle Léocadie*. Trabadec, Codgett et Picolot prirent des épouses quadrumanes, et le reste de l'équipage, désireux de ne pas rester dans le célibat, délégua Tournesol à Lima, avec la mission d'en ramener un lot d'épouses assorties. La nation Pomotouïenne mixte était fondée.

Que dirons-nous de plus? Le bonheur ne se raconte pas. L'historien, arrivé au terme de sa tâche, ne peut que briser sa plume, en songeant avec envie au sort des heureux habitants de cette heureuse île de Pomotou !

SPECIAL
92-B
6389
v. 5